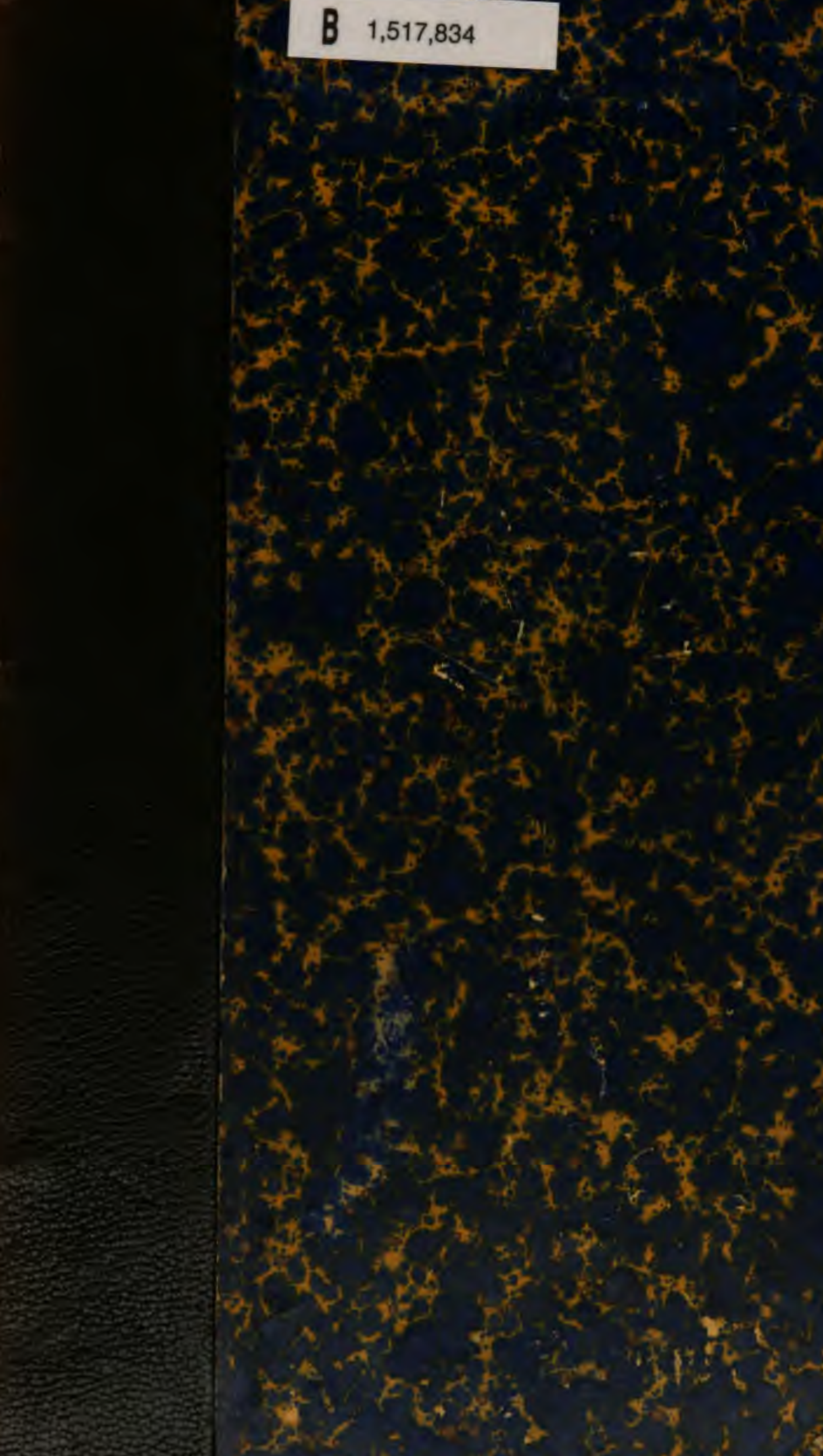
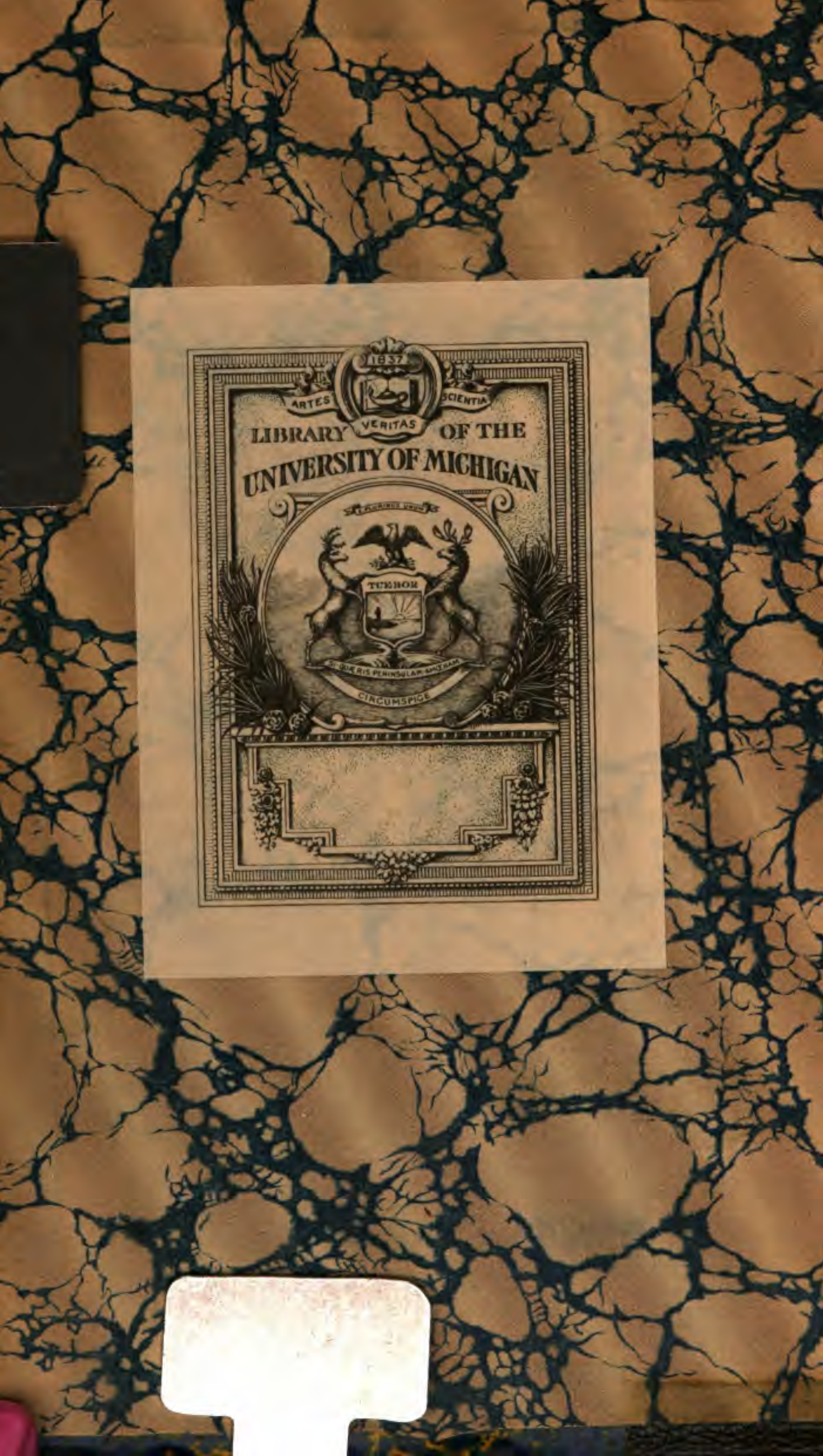

B 1,517,834


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



6

LES ŒUVRES

DE PHILIPPE DE VITRY.

Cette édition se tire à 225 exemplaires, dont 16 sur papier de couleur.

Imp de P. REGNIER, rue de l'Arbalète, 9, à Reims.

LES ŒUVRES

DE

PHILIPPE DE VITRY.

REIMS.

—

1850.

RECHERCHES

Sur la Vie et les Ouvrages de Philippe de Vitry.

Voyez ce noble chêne porter vers les cieux sa tête majestueuse. Ses racines touchent au cœur de la terre. Ses branches nerveuses étendent au loin leur ombre protectrice. Que de siècles ont déjà salué sa jeunesse et son âge mûr ! Que de vils insectes ont attaqué sa souche indestructible ! Que d'orages sont venus se briser à ses pieds ! Parfois sans doute le ver rongeur enchaîna sa croissance : l'ouragan du midi, la bise glaciale de temps à autre courbèrent son front imposant : mais toujours il a vaincu ses ennemis, et bravé leur rage impuissante. Ils ont passé comme la nuée chassée par le vent ; le roi des forêts est resté debout : la main de Dieu seule le fera tomber.

C'est ainsi qu'a grandi la France : fondée par Clovis, assise par Charlemagne sur le trône des Césars, elle va périr au milieu de l'anarchie. Hugues Capet la sauve; Philippe Auguste, Saint Louis lui rendent la place que la Providence lui garde. En vain la jalousie de la vieille Angleterre travaille avec ardeur à miner sa puissance. En vain les descendants d'un bâtard normand prétendront régner sur un peuple qui les hait : pendant plus d'un siècle, ils pourront promener le fer et la flamme dans nos provinces désolées. La France s'arrêtera dans sa marche triomphante. Mais elle ne périra pas : le ciel la protége.

Au milieu de ces terribles épreuves auxquelles il soumet les nations, leur génie s'exalte : quand l'adversité vient éprouver les peuples et réveiller leur patriotisme, l'âme de l'homme s'émeut et s'élève. Son cœur s'ouvre aux passions généreuses : Alors surgissent les grandes et fécondes inspirations, les nobles pensées : Les lettres, les sciences et les arts participent au mouvement général. A côté du prince intrépide, du sage ministre, du guerrier habile viennent se placer le poète, l'historien et l'artiste, et du sein du malheur jaillissent des jours de gloire. Au XIVe siècle, la France est envahie, dévastée, presque conquise : mais Dieu lui donne Charles V, pour l'affranchir du joug étranger. L'héroïsme des Rémois arrête sous leurs murs la marche menaçante d'Edouard. La Champagne répond à l'appel du pays. Ses enfants courent défendre le sol national : à leur tête brillent Jean, Guillaume et Miles de Dormans, tous chanceliers de France et bons citoyens, Gauthier de Châtillon, Raoul III, Raoul IV, Gauthier VI de Brienne, Louis de Sancerre, tous connétables de France, et encore avec eux trois hommes de talent, trois poètes, Guillaume de Machault, Eustache Deschamps et Philippe de Vitry.

Aux deux premiers nous avons déjà consacré quelques pages : nous allons essayer de raconter la vie du troisième. La date et le lieu de sa naissance, l'emploi de ses premières années nous sont inconnus. C'est le sort de tous ceux qui savent sortir de la foule et faire oublier leurs aïeux. Philippe devint ancêtre : ses descendants se souvinrent de lui.

Un témoignage contemporain, impartial, irrécusable le signale comme champenois. Lorsque Eustache Deschamps défendait contre l'Italie l'honneur de notre littérature, son orgueil patriotique se bornait à énumérer les écrivains distingués fournis à la France par la province qui l'avait vu naître. Sur cette liste, Philippe de Vitry figure le troisième. Dans une autre ballade, son nom se lit encore à côté de celui de Guillaume de Machault (1). Mais reçut-il le jour en Champagne, ou ne fit-il qu'y trouver son tombeau ? C'est ce que le mordant Châtelain de Fismes ne nous a pas appris. Les départements de la Marne, de la Haute-Marne et de l'Aube contiennent six communes de Vitry ; les archives de Reims signalent en

---

(1) Œuvres inédites d'Eustache Deschamps. T. I. p. 147, 148. — t. II. p. 114 et 116.

maintes occasions des personnages, des chanoines, des fonctionnaires de ce nom. On les rencontre dès les premières années du XIVe siècle. A cette époque déjà les titres patronymiques existaient. La bourgeoisie même en avait senti la valeur. Celui qu'avait porté Philippe appartenait, au temps d'Eustache Deschamps, à plusieurs familles nobles; elles devaient y tenir avec d'autant plus d'énergie que leur annoblissement était récent. Personne n'aurait pu le partager sans droit avec elles. Mais était-il celui d'un fief possédé par les pères de Philippe? indiquait-il seulement le berceau de leur race : nous l'ignorons. Constatons seulement qu'au moment où notre poète entra dans le monde, le nom qu'il devait illustrer était déjà connu sur la scène politique (A).

En 1285, parmi les secrétaires de Philippe le Bel, on voit figurer un Philippe de Vitry (B). Il est le dernier inscrit sur le rôle où son nom se trouve. Probablement il était alors le plus jeune de son corps, soit par le nombre de ses années, soit par ordre d'installation. On ne peut cependant lui supposer moins de vingt-cinq ans. Il fallait en effet qu'il ait prouvé son savoir et sa capacité, qu'il ait acquis l'expérience des affaires. Il était donc né vers 1260. Notre poète est mort en 1361; s'il eut servi sous Philippe le Bel, il aurait été centenaire : cette circonstance aurait frappé les chroniqueurs : or ils n'en disent rien. De plus, nous allons le voir chargé d'une mission diplomatique en 1351. Alors il aurait eu 91 ans. A cet âge on n'entreprend plus guère de lointains voyages; l'heure du repos est venue, même pour ceux qui ont reçu du ciel la faveur de vieillir lentement.

Le secrétaire de 1285 fut peut-être le père de notre poète : probablement il lui transmit sa charge : nous trouvons encore au parlement de Paris, en 1317, un Geoffroy de Vitry. Philippe le Bel avait épousé Jeanne reine de Navarre, comtesse de Champagne et de Brie: cette princesse, morte en 1304, avait sans doute fait admettre à la cour et dans les offices qui relevaient des princes quelques-uns de ses compatriotes. Les rois ses fils durent les protéger, et ce fut sans doute à leur bienveillance que la famille de Vitry dut sa position à la cour.

Charles le Bel s'empressa de placer ou de conserver parmi ses secrétaires ce Philippe de Vitry, dont nous essayons de tracer la biographie (1321 - 1327). Juste appréciateur des services publics et du mérite du jeune employé, il voulut lui donner des témoignages utiles de son estime en lui assurant à

vie 6 .S. P. par jour et 10 livres pour ses manteaux (1). (C).

Le féal clerc du roi avait donc déjà payé de sa personne et gagné par son dévouement et ses travaux les faveurs royales. Il devait alors être dans la force de l'âge : aussi placerons-nous sa naissance de 1285 à 1295.

Philippe de Valois en montant sur ce trône, qu'on lui disputait, fut trop heureux de garder autour de lui des hommes dont ses prédécesseurs avaient éprouvé la valeur et le patriotisme. Il eut soin aussi de maintenir au nombre de ses secrétaires Philippe de Vitry (2).

Les offices de ces fonctionnaires, ceux des maîtres des requêtes de l'hôtel étaient confiés à des clercs et à des laïcs. Vitry faisait alors partie de ces derniers : il était marié : le nom de la femme, qui consentit à s'associer à sa destinée, nous est inconnu : ils eurent plusieurs enfants : Michel, l'aîné de leurs fils, obtint sous Philippe de Valois la garde du château de Chaulny. Il devint chef de cette famille de Vitry si longtemps brillante à Paris. Elle fournit au parlement plusieurs membres distingués, à nos rois, des serviteurs fidèles. Le titre de châtelain de Chaulny devint héréditaire à son profit et transmissible d'aîné en aîné. Elle possédait les fiefs de Crespières, de Chemery et de Goupillières, et portait d'azur à la face losangée de 5 ou de 3 pièces d'or, accompagnée de 3 merlettes de même.

Les pièces du cabinet des titres, qui nous ont fourni ces renseignements, présentent comme père de Michel ce Philippe de Vitry, secrétaire du roi en 1285. Sans doute il est important pour une famille de faire reculer d'un siècle l'époque de son apparition. Mais ce n'est pas une raison pour admettre sans examen ses prétentions généalogiques. Michel avait une sœur consanguine nommée Guillemette : elle épousa Pierre Blanchet, depuis maître des requêtes et diplomate. Il mourut à Londres en 1401 et sa veuve se remaria à Haimon Raguier, trésorier du

---

(1) Lettres recognitives de ce droit du 10 août 1346. Cabinet des titres. Bibl. nationale.

(2) Blanchard : éloge des maistres des requestes. Paris 1670. p. 71. — Pièces diverses du cabinet des titres.

roi (1). Il se serait donc écoulé 116 ans entre le jour où la fille de Philippe célébrait ses secondes noces, et l'époque où le père qu'on lui donne aurait été revêtu de fonctions honorables. Admettons plutôt que le prénom de Philippe appartint successivement à deux membres de la maison de Vitry. La vanité ne les a-t-elle pas confondus?

Au-dessus des secrétaires du roi se trouvaient placés hiérarchiquement les maîtres des requêtes. Le nombre en était peu considérable. Au commencement du XIVe siècle, la cour n'en comptait que trois : sous Philippe de Valois et Jean second, on en vit six. Ils faisaient partie de la maison royale et la suivaient partout. Elle leur devait la table et le logement; ils jugeaient les causes des domestiques et celles des officiers du prince, statuaient sur toutes les demandes adressées au monarque. Les cas sérieux lui étaient réservés : on les examinait en sa présence et ses décisions s'appuyaient sur l'avis des maîtres des requêtes On les nommait aussi juges de la porte par ce qu'ils devaient tous les jours siéger à l'entrée du palais ou de l'hôtel où se tenait le roi, pour accueillir ceux qui voulaient lui présenter des suppliques ou des plaintes. Ces fonctions étaient fort recherchées; on ne les donnait qu'à des hommes graves dont la probité, l'expérience étaient bien connues. Simon de Bucy, alors premier président au parlement de Paris, avait grand soin de prendre parmi ses titres celui de maître des requêtes de l'hostel du roy.

Philippe de Valois comprit que le secrétariat de son cabinet et de la chancellerie était au-dessous du mérite de Vitry. Pour utiliser ses connaissances administratives et son esprit d'équité, il lui donna l'une des places dont nous venons de signaler l'importance.

En 1331, Jean avait reçu le titre de duc de Normandie : sa maison dut être placée sur le pied nécessité par sa nouvelle position. Il avait aussi distingué Vitry parmi ses collègues; et à des époques que nous ne pouvons préciser, mais antérieurement à 1346, il l'avait nommé successivement son secrétaire, membre de son conseil et maistre des requêtes de son hôtel. Il ne l'appelait jamais que son amé et féal conseiller, et le

---

(1) Blanchard, éloge des maistres des requestes. Paris 1670. p. 71.

traitait avec tous les égards qu'un prince a pour l'officier qu'il apprécie et qu'il affectionne (1).

Pendant que Vitry suivait avec honneur la carrière qu'il avait adoptée, l'ambition de l'anglais n'avait cessé de troubler le repos de la France. Du nord au sud il avait maintes fois envahi nos provinces. La Providence leur réservait de plus cruelles infortunes. Dès 1344 le comte de Derby, général d'Edouard III, occupait la Gascogne : il attaquait l'Auvergne et le Poitou. Aiguillon, Villefranche, Angoulême avaient subi le joug de l'étranger. Vainement Philippe de Valois avait tenté d'arrêter la marche du vainqueur. D'autres dangers l'avaient rappelé sur d'autres points. Ce fut au duc de Normandie qu'il confia le soin de défendre le midi : et bientôt à Toulouse se réunit l'armée française. Le comte d'Eu, connétable de France, les ducs de Bourgogne et de Bourbon, les sires de Craon et de Coucy, les comtes de Vendôme et de Tancarville, l'évêque de Beauvais, Jean de Marigny s'y rendirent. La campagne s'ouvrit dans les premiers jours du printemps de 1346. Les villes de Villefranche, d'Angoulême, du Port-Sainte-Marie, furent rapidement reprises. A la tête de cent mille hommes, le duc de Norman dievint mettre le siége devant Aiguillon. Cette place, située au confluent du Lot et de la Garonne, renfermait de nombreuses compagnies de gens d'armes, et la fleur de la noblesse anglaise. Ce fut le 16 avril qu'elle fut investie (2).

Philippe de Valois pensa que les services de Vitry ne seraient pas inutiles à son fils ; il lui permit d'aller le rejoindre, et le huit mai Jean vit arriver près de lui son fidèle conseiller. Le maître des requêtes voulut monter à cheval, prendre les armes et comme tous les bons français combattre pour l'indépendance de la patrie (3). Cependant le siége traînait en longueur. La garnison, protégée par la nature, abondamment pourvue de munitions et formée de soldats aguerris, résistait avec une opiniâtreté trop souvent heureuse. Chaque jour on donnait l'assaut ; le sang coulait et sans résultat. Le roi d'Angleterre s'inquiétait néanmoins du progrès de l'armée française. Il résolut d'aller en personne la combattre. Sa flotte était prête : elle allait partir pour Bordeaux, quand les conseillers d'Edouard le décidèrent à descendre à l'improviste en Nor-

---

(1) Pièces du cabinet des titrés : lettres des 24 may et 10 août 1346.

(2) Froissard, liv. 1. partie 1. Chap. 257.

(1) Pièce du cabinet des titres : lettres du 25 may 1346.

mandie : c'est ce qu'il fit. Après avoir ruiné cette malheureuse province, il traverse le Beauvaisis et marche sur la Picardie. Philippe de Valois court à sa rencontre, et le 26 août la bataille de Crécy fut perdue. Il fallait sauver la fortune de la France ; Jean reçut l'ordre de lever le siége d'Aiguillon et de venir avec toutes ses forces se réunir à l'armée royale (1) ; il obéit. L'amour propre national dut se sacrifier au salut du paÿs.

Pendant cette campagne, Vitry, paya de sa personne. Aussi le prince se montra-t-il reconnaissant. La modeste pension de 6 s. par jour que Charles le Bel avait cru devoir assurer à son secrétaire était insuffisante en temps de guerre, dans un paÿs devenu champ de bataille. Jean après avoir pris l'avis de son conseil, arrêta que les appointements de son loyal conseiller monteraient à 40. s. par jour tant qu'il serait sous les armes (2). Dans ces temps malheureux, la monarchie aux abois fut souvent dans l'impossibilité d'acquitter ses dettes. Afin de faire face aux dépenses nécessaires pour résister à l'Anglais, une ordonnance royale décida qu'il ne serait pas payé de pension au-dessus de 3 s. par jour, et ce depuis depuis le premier octobre 1345 jusqu'au premier octobre suivant. Jean ne voulut pas que Vitry fût victime de cette réduction. Par un arrêté spécial il lui conserva l'intégralité des appointements à vie que lui avait octroyés Charles le Bel (3). Maintenir avec bonne foi les récompenses accordées aux services passés, c'est le moyen d'assurer à l'état pour l'avenir de dévoués serviteurs. Dans cet acte politique, Jean voyait de plus un acte de probité. Brave, loyal, ami des sciences et des lettres, il aurait fait un grand roi s'il eut été plus heureux. Ses volontés furent ponctuellement exécutées, et les quittances de Vitry prouvent que cette fois comme toujours ce prince tint ce qu'il avait promis (4).

Cependant la ville de Calais était tombée dans les mains

---

(1) Suivant M. Buchon l'ordre de lever le siége serait arrivé avant la perte de la bataille de Crécy, et Jean se serait mis en route dès le 20 août. V• édition de Froissard : Panthéon littéraire 1835. p. 246.

(2) Pièces du cabinet des titres : lettres données devant Aiguillon le 24 may 1346.

(3) Idem. — Lettres du 10 août 1346 devant Aiguillon.

(4) Pièces du cabinet des titres : quittances des 5 juin, 29 juillet, 27 août 1346.

de l'Angleterre, et l'horizon de la France se couvrait de sombres nuages. Dans ces temps malheureux, Vitry rendit sans doute au duc de Normandie quelques services dont nous ignorons la nature. Mais en 1348 on le gratifiait d'une somme assez importante, et il en recevait le reliquat le 3 janvier 1349. La même année, le 10 octobre, Jean lui faisait encore un don de 200 livres, dont partie était payée le 16 novembre suivant (1).

Le 23 août 1350 Philippe de Valois, ce prince qui sut au milieu de ses défaites rester sur un trône où l'appelaient les lois de l'état et la volonté du peuple, s'en allait à ses pères : Jean lui succéda. Les trèves conclues avec Edouard étaient expirées; il fallait recommencer la guerre. Le nouveau monarque voulut débuter par attaquer l'ennemi dans le midi de la France et mettre le siége devant Saint-Jean-d'Angely. Pour utiliser son voyage, il désira visiter la cour d'Avignon et s'assurer par lui-même de la bienveillance du Saint-Père (2). Dès le 3 septembre il avait envoyé Vitry près du souverain pontife pour lui faire savoir son arrivée et sonder ses intentions (3). L'accueil fait à Jean fut amical et brillant. Le roi partit pour le Languedoc, et Vitry resta quelques jours encore à la cour du pape. Nous le voyons à Villeneuve-lès-Avignon le 30 septembre donner quittance des sommes à lui dues à titre d'indemnités (4). Avec cette mission finit sa vie politique : une nouvelle carrière allait absorber les derniers élans de son ardente activité. Bientôt après la mitre épiscopale venait se poser sur son front. On récompensait ainsi le dévoué serviteur de la couronne de France, l'artiste novateur, le littérateur distingué, le philosophe religieux.

Sans doute ils étaient déjà loin les jours où les muses lui souriaient. Lorsque viennent les neiges, les roses s'en vont. Quand les cheveux du poète ont blanchi, ses idées plient leurs voiles; le souffle du génie s'abat; l'esprit rentre au port. L'âme enfin domine cette mer agitée longtemps par les

(1) Pièces du cabinet des titres.

(2) V. Froissard. liv. 1. partie 2, chap. VI.

(3) A cette occasion il lui fut alloué 60 s. par jour : lettres du roi Jean données à Vincennes le 3 septembre 1350. — Lettres d'Enguerrand du Petitrelier, trésorier du roi, relatives au paiement de cette somme. Pièces du cabinet des titres.

(4) Quittance du pénultième jour de septembre : cabinet des titres.

orages : elle règne entre la vie et la mort, entre le rêve et le réveil. L'homme alors se prépare à comparaître devant le tribunal de l'avenir en feuilletant le livre de sa mémoire. Heureux qui peut avec calme remonter le fleuve de la vie et plonger en souriant dans le trésor de ses souvenirs ; c'est qu'il ne doit plus rien à ce monde qui demande tant et donne si peu ; c'est qu'aux yeux de sa conscience et devant l'Eternel il a payé sa dette sociale. Spectateur tranquille et désintéressé, il a le droit d'assister à ce drame dont le premier acte remonte aux premiers jours de la terre et ne finira qu'avec elle. Si dans cette lice, dont il connaît les périls et les triomphes, il voit s'élancer de jeunes combattants pleins de foi dans l'avenir, seul il peut applaudir sans envie à leurs premiers succès et dire avec le poète :

Et ego pastor in Arcadia fui.

Quel passé pouvait être plus riche que celui de Vitry. La politique, les travaux sérieux, les luttes de la cour, les périls de la guerre avaient rempli son existence. La poésie, la musique l'avaient embellie. La popularité n'avait cessé de lui sourire. Quelques-unes de ses œuvres seulement sont venues jusqu'à nous. Il avait composé des ballades, des lais, des rondeaux. De toutes ces pièces courtes et légères il n'en est qu'une qui nous soit connue. La célébrité dont elle jouit dès son apparition la rendit pour ainsi dire classique. Imprimée dès le XVIe siècle, elle a reparu d'âge en âge dans divers ouvrages de littérature. Nous voulons parler des dits du franc Gontier. Ce petit poème compte simplement trente-deux vers. L'auteur y peint les joies de la vie champêtre et les misères du courtisan. L'esprit d'indépendance qui tint sa plume en cette occasion, est noble et sans bravade. Il refuse de s'agenouiller et devant les tyrans et devant les mauvaises passions. Cette idylle satyrique est infiniment remarquable, par la netteté de son style et l'énergie de ses pensées. Pierre d'Ally, Eustache Deschamps et bien d'autres après eux l'imitèrent. Nicolas de Clamanges la traduisit en latin. Elle fait partie de notre recueil (D).

Nous trouvons la trace d'une autre pièce de vers composée par Vitry dans un passage de Gace de la Buigne, son contemporain. On lit dans son poème sur les plaisirs de la chasse (1) :

---

(1) Deduis de la chasse des bestes sauvages et des oiseaux de proie (par Gaston Phébus comte de Foix.) Paris, Trepperel in fol. goth. — Gallia Christiana : évêché de Meaux, au nom de Philippe de Vitry.

Et si l'oisel se va baignier....
On ne le doit mie blasmer...
Car garison selon nature
Désire toute créature
De sa douleur, si com dist
Un acteur qui le nous escrist
En un motel qu'il fist nouveaulx,
Et puis fu Evesque de Meaulx.
Philippe de Vitry eut nom,
Qui mieux seut motets que nul hom.

Citons encore quelques lignes d'un curieux manuscrit intitulé les règles de la seconde rhétorique (1). Il contient des principes de versification à l'usage du XVe siècle, quelques pièces de vers citées comme modèles et la liste des poètes qui firent la gloire de la France dans les XIVe et XVe siècles. On y lit ces lignes : après vint Philippe de Vitry, qui trouva la manière des motets et des ballades, et des lais, et des simples rondeaux : et en la musique trouva les .IIII. prolacions, et les notes rouges, et la novelté des proporcions.

Ce témoignage est d'autant plus précieux qu'il fait connaitre en peu de mots presque tous les titres littéraires et artistiques que Vitry peut avoir à l'estime de la postérité. Digne compatriote de Guillaume de Machault (E) il fut son émule. Tous deux firent entrer dans la voie des progrès, la musique instrumentale et vocale, mondaine et religieuse. Vitry ne se borna pas à composer des morceaux de chants sacrés ou profanes ; il approfondit la théorie de l'art qu'il cultivait. Après avoir constaté l'état dans lequel il le trouvait, il rédigea les réformes qu'il voulait lui faire subir, les améliorations que ses études lui suggéraient. Ses idées furent accueillies avec faveur. Parmi ceux qui s'empressèrent de leur rendre hommage, il faut citer Jean de Mures (2). Ce chanoine de Notre-Dame de Paris florissait vers 1330 : il réunit les découvertes musicales faites de son temps dans un volumineux recueil dont le manuscrit est possédé par la bibliothèque nationale (3). On y voit développé tout un système de signes destinés à indiquer la valeur des notes, la

---

(1) Il fait partie de la bibl. de M. de Montmerqué, membre de l'institut.

(2) V. Gallia christiana : évêché de Meaux, au nom de Philippe de Vitry.

(3) Il vient de l'abbaye saint-Victor et porte le n° 1404. Son titre est : Practica mensurabilis cantus. — Voir aussi à la bibliothèque nationale, le manuscrit classé sous le n° 7207.

mesure et le mouvement des tons. Il paraît qu'il est emprunté presque entièrement aux innovations professées par Vitry.

La bibliothèque du Vatican renferme un volume inédit et consacré à des études consciencieuses sur le contrepoint. Il passe pour être l'œuvre de Philippe. Nous n'avons aucun renseignement sur son contenu, son origine et son histoire. Mais il n'en n'est pas de même d'un curieux recueil conservé dans la bibliothèque de Strasbourg, intitulé Liber musicalium. M. Jung, à la garde duquel il est confié, a bien voulu nous le décrire. Nous lui devons les détails que nous livrons à la publicité (F). C'est dans ce texte qu'on doit chercher l'ensemble des théories adoptées ou créées par Vitry. C'est là que sont exposés et son mode de notation en signes rouges, et ses principes sur les prolacions, les tons, et les mesures. Quelques-uns des morceaux qu'il créa, sans doute les plus appréciés, sont reproduits à la suite de ce traité. Ils donnent une idée et du génie de l'auteur, et du genre d'écriture musicale qu'il inventa.

Les artistes applaudirent à ses efforts. Sa réputation s'étendit au loin et lui valut de glorieuses amitiés. Pétrarque était en correspondance avec lui; de tous les titres qu'il pouvait lui donner dans la suscription de ses lettres, c'est celui de musicien qu'il préfère (1). L'épitre latine à laquelle nous faisons allusion est conservée dans divers recueils manuscrits ou imprimés, mais avec des leçons diverses. L'édition que nous avons consultée lui donne la date du XVe jour des calendes de mars; les auteurs de la Gaule chrétienne y ajoutent le millésime de 1350. Sans doute la version qu'ils avaient sous les yeux le leur permettait. Cette lettre insérée dans l'un des manuscrits de la bibliothèque nationale (2), renferme quelques phrases inédites assez curieuses. Elles prouvent que Pétrarque estimait aussi Vitry comme poète, et le traitait de : *poeta nunc unicus Galliarum*. Cette hyperbole italienne, due sans doute à l'enthousiasme de l'affection, établit au moins que les œuvres de Philippe étaient goûtées à la cour d'Avignon et peut-être au delà des Alpes. La missive, dont il s'agit, est datée de Padoue (G);

---

(1) Franciscus Petrarcha, Philippo de Vitriaco, Musico, epistola XXXIII. —Franc. Petrarchæ..... epistolarum lib. Lugd. apud Samuel Crispinum 1601. p. 378 à 386.

(2) No 838 du fonds latin, c'est la 15e du 9e livre. V. P. Paris : Manuscrit français. t. 5, p. 177.

elle nous montre Vitry en rapports intimes avec le cardinal de Bologne, légat du pape, et un médecin de Padoue nommé Marc. On y découvre quelques détails sur sa vie privée. Le cardinal de Bologne avait reçu du saint Père une mission pour l'Italie : il allait négocier un traité de paix. Le diplomate quitte sa résidence ; en route il reçoit une lettre dans laquelle notre poète le plaint amèrement d'être obligé de quitter la France, et la communique à Pétrarque. Celui-ci se charge d'y répondre. Le ton familier avec lequel il s'adresse au poète francais, démontre qu'ils se connaissaient de longue date, que leurs relations avaient été bienveillantes. Il rappele à son ami les jours où tous deux jeunes, pleins de foi dans l'avenir, exaltés par le désir de voir et d'apprendre, ne souhaitaient que lointains voyages. L'ardente imagination de Vitry le transportait dans les climats glacés du nord, dans les sables brûlants de l'Inde. Pétrarque lui demande ce qu'est devenu son amour pour les excursions périlleuses. Il lui reproche de s'endormir au doux murmure des ondes de la Seine, de se laisser fasciner par les merveilles étalées sur le petit pont de Paris. Il le raille avec gaîté de ce qu'il se borne modestement à se promener dans les prés de Saint-Germain, à monter sur la colline de Sainte-Geneviève pour voir le soleil se lever. Il l'engage à sortir de son apathie, à lui rendre le brillant compagnon de ses belles années, ce Philippe qu'il a connu jadis si plein de feu, dont il aimait à suivre les enthousiastes rêveries. Cette curieuse lettre respire d'un bout à l'autre l'amitié la plus vive. De toutes les preuves d'attachement et de considération que Vitry put recueillir dans le cours de sa vie, celle-ci n'est pas la moins flatteuse : qui n'aurait été fier d'avoir place dans ce cœur, que la belle Laure avait cru posséder tout entier !

Ce n'était pas avec quelques ballades que Philippe avait uniquement conquis son renom d'homme de lettres : des œuvres plus importantes étaient sorties de sa plume. Quelques-unes d'entre elles ne sont-elles pas perdues pour la France ? Nous citerons par exemple un manuscrit intitulé le Chappel des fleurs de lys, classé dans le siècle dernier parmi les livres du roi d'Angleterre (1). Sans doute c'est une des dépouilles

(1) Catalogus bibliothecarum, manuscriptorum Regis Angliæ : Londres, 1734.

opimes enlevées à nos princes par les vainqueurs de Poitiers et d'Azincourt. Dans le seizième siècle, le nom de notre poète s'écrivait Victray. Les textes latins le nomment Philippus de Victriaci. Victray est une traduction du mot Victriacum, adoptée par Lacroix du Maine, mais repoussée par le témoignage contemporain d'Eustache Deschamps, et par les pièces que nous a prêtées le cabinet des titres de la bibliothèque nationale. Le Chappel des fleurs de lys, si nous en croyons son titre, peut être une œuvre patriotique et composée en l'honneur de cette famille que l'étranger prétendait détrôner. Les démarches que nous avons faites pour en connaître le fond ont été sans résultat; nous regrettons d'être réduits à signaler son existence (GG).

Le principal titre littéraire de Philippe est jusqu'à présent sa traduction des métamorphoses d'Ovide. Avant lui d'autres avaient translaté du latin en français les harmonieux récits du poète de Sulmone. Chrétien de Troyes, Benoît de Sainte-More, et quelques trouvères encore aujourd'hui sans nom, s'étaient exercés dans les XIIe et XIIIe siècles à lutter de grâces avec le chantre de la mythologie païenne; mais aucun peut-être n'avait conduit l'œuvre jusqu'au bout. Philippe y parvint : il sut donner de plus à son travail un cachet particulier. Alors les métamorphoses passaient, aux yeux des hommes sévères gardiens de la morale publique, pour une œuvre dangereuse; ils n'y voyaient qu'un plaidoyer en faveur des passions et des vices; aussi la lecture en était-elle interdite. D'un autre côté le style séduisant de l'auteur, les charmes de sa poésie, ses récits élégants avaient trop d'attraits pour que la censure les rendît impuissants. On lisait donc les poésies d'Ovide en dépit de la prohibition qui les frappait. Il s'agissait de concilier les intérêts de la littérature et ceux des bonnes mœurs. Des esprits ingénieux se demandèrent si le poète avait pris au sérieux les anecdotes qu'il racontait si bien. N'y pouvait-on pas voir une suite d'allégories en l'honneur des vertus et des idées religieuses? Sans doute Ovide avait eu connaissance du culte hébraïque et de ses livres saints; il avait assisté comme contemporain à la vie miraculeuse, à la mort divine du Christ; il l'avait vu payer de son sang la délivrance du genre humain. N'avait-il pas survécu de 17 ans aux mystères de la passion? Il était donc possible de trouver dans ses poésies des allusions aux traditions de la bible, aux récits de l'évangile. D'ailleurs ses vers n'étaient pas toujours emblématiques : les annales de la Crète, de la Grèce, de l'Egypte lui avaient fourni de nombreuses pages. De ces

diverses hypothèses on vint à chercher, non pas ce qu'il avait dit, mais ce qu'il avait probablement voulu dire.

Cette tâche demandait des études profondes en théologie et en histoire, une intelligence vive et délicate, une grande souplesse dans les idées, et surtout une patience énergique: elle n'effraya pas Philippe. Sa franchise égalait son dévoûment à la cause des lettres: dès le début de son poème, il déclare que d'autres ont déjà tenté de trouver la défense de la saine morale dans les métamorphoses d'Ovide. Ils n'ont pu toucher le port: il essaiera de l'atteindre. Les premières et les dernières lignes de son poème ne laissent aucun doute sur ses intentions. Il proteste contre la lettre des poésies licencieuses qu'il traduit; mais il blâme ceux qui ne veulent pas en saisir l'esprit. C'est en l'honneur de Dieu et pour sa plus grande gloire qu'il entreprend ce travail de longue haleine.

Comme celui d'Ovide, il se divise en quinze livres: il déclare dès les premiers vers que, s'il essaie cette translation, c'est pour obéir au cri de sa conscience: quiconque a reçu du ciel sagesse et savoir, doit en tirer parti dans l'intérêt de tous. Lorsqu'il a mis en vers une fable paienne, il examine avec soin ce qu'elle peut cacher de souvenirs historiques, ce qu'elle renferme d'allégories morales et religieuses, d'allusions à la vie et à la mort de Jésus-Christ. Souvent chaque sujet lui fournit plusieurs explications. Les mêmes personnages représentent tour-à-tour à ses yeux le bien et le mal. Quand le fonds d'une fable est épuisé, il en reprend les détails et il découvre de nouveaux emblèmes. Pour donner au lecteur une idée de cette intéressante étude nous publions l'analyse des quatre premiers livres de l'œuvre.

Un pareil cadre donnait facilement place à la satyre: l'auteur ne recule pas devant l'occasion qui se présente: il stigmatise hardiment les vices des puissants du siècle. Ses traits n'épargnent pas le clergé; mais ses attaques les plus vives sont dirigées contre les magistrats. C'est au milieu d'eux qu'il avait passé sa vie: mieux qu'un autre il pouvait signaler leur ambition, leur ignorance et leur cupidité (H). Sa muse est sévère sans malice; sa rigueur est empreinte d'une bonne foi incontestable. Aussi prie-t-elle souvent le lecteur de lui pardonner la rudesse de ses accusations. Elle supplie l'église de l'avertir si ses réprimandes passent les bornes de la justice et de la charité. Vitry ne cesse de protester de son dévoûment à la religion, de sa soumission à ses dogmes et aux remontrances

qu'il peut mériter. Il place ses œuvres sous la protection de la Vierge et sous l'égide de la sainte Trinité.

La morale qu'il prêche n'est pas celle de la dévotion minutieuse : Elle ne place pas la perfection dans les pratiques d'un catholicisme étroit : mais elle s'élève aux considérations religieuses et philosophiques de la plus haute portée. Ce n'est pas par la terreur qu'elle essaye de convertir les pécheurs. Elle veut qu'on aime Dieu parce qu'il est bon, et la vertu parce qu'elle est belle. D'une main hardie l'auteur soulève le voile jeté sur de vieux abus et signale d'importantes réformes. Ailleurs il discute avec force, mais sans passion, les problèmes les plus graves de l'organisation sociale. Nous signalons au lecteur son plaidoyer contre la peine de mort : nous le publions.

Au point de vue littéraire, son travail n'est pas moins digne d'attention. De temps à autre sa versification est pénible : on voit qu'elle lutte contre un texte dont elle veut rendre le sens et ses beautés : elle porte avec elle les traces des efforts qu'elle vient de faire. C'est ainsi qu'elle conserve par exemple les désinences latines des substantifs qu'elle rencontre. Les génitifs, les accusatifs survivent à la traduction, quand même la rime n'a pas besoin d'eux. Le texte de Vitry renferme de nombreux passages analogues à celui-ci :

> Juno, la femme Jovis,
> S'en aperçut, ce m'est vis.
> Si commença Jovem enquerre.

Néanmoins le vers du poète court habituellement avec facilité ; sa pensée, quelquefois singulière, est toujours nette et précise. Sa fécondité l'entraîne souvent au-delà des limites que doit respecter un traducteur. Il s'abandonne volontiers à des descriptions qui dénotent un esprit curieux et observateur (1). Ses explications morales sont quelquefois trop longues : elles se répètent de temps à autre et souvent dans les mêmes termes. Mais en général elles ont un caractère original et une tournure imprévue. Le style du poète est celui de son siècle. Plus nerveux que celui de Machault, il a moins de concision que celui de Deschamps. Les rimes de Vitry dénotent un ouvrage fait non pas pour être chanté publiquement comme les poèmes du cycle Carlovingien, mais pour être lu dans le silence du cabinet. Ordinairement consonnantes, elles cherchent à satisfaire à la fois les yeux et les oreilles : presque toujours elles y réussissent.

Philippe ne se fit aucun scrupule d'insérer dans son ou-

vrage des passages, qui n'étaient pas de lui : nous citerons comme exemple l'histoire de Pyrame et Thisbé. Ce petit poème se trouve dans divers manuscrits antérieurs au XIVe siècle (1). Mais qu'on n'accuse pas Philippe de plagiat : jamais usurpation littéraire ne fut consommée avec plus de franchise. En marge du passage en question on lit ces mots : Et noté bien que le maistre, qui fit cè livre, ne dita mis ce conte ; mais l'a pris d'autruy. — Ce n'est pas tout, Vitry signale lui-même l'emprunt qu'il a fait : voici son aveu :

Or vous raconteray le compte
Et la fable, sans ajouster,
Sans muer, sans riens oster,
Si comme uns aultre l'a dite.
Puis y meterai la mérite;
C'est ystoire et l'allégorie
Que ceste fable segnefie (2).

Cette bonne foi de l'auteur lui fera pardonner quelques expressions grossières et peu poétiques. Les mœurs du temps lui permettaient d'en user. D'ailleurs on ne peut soupçonner la pureté de ses pensées ; il rachète ces licences, alors sans gravité, par l'élévation habituelle de son style, la forme sérieuse de son argumentation. Il aime à semer sur sa route des sentences satyriques ou morales ; on les appelait alors des notables : elles sont signalées en marge du manuscrit par le mot *nota*, ou par une main au doigt tendu. Plusieurs d'entre elles se retrouvent dans des auteurs plus modernes ; Deschamps leur dut quelques-uns de ses refrains.

Vitry n'oublie pas d'indiquer aussi en marge les noms des auteurs sacrés ou profanes qui l'inspirent, et le titre des ouvrages qui peuvent appuyer ses allégories. L'exemplaire des métamorphoses moralisées, qui appartint à Jean de France, duc de Berry, est riche en citations de ce genre ; il présente même de temps à autre de fort longs commentaires en prose latine ou française relatifs aux passages qu'ils accompagnent. La bible, les prophètes, Ovide, Macrobe, Juvénal, Esope, saint Grégoire, Cicéron, saint Vincent, les martyrologes sont indiqués tour-à-tour comme autorités invoquées par Philippe.

---

(1) V. manuscrit de la bibliothèque nationale, n° 7218.

(2) Manuscrit de la bibliothèque nationale, n° 866. Ancien fonds de St-Victor n° 1144. — Fol. 88.

L'apparition de cette œuvre sérieuse dut faire époque. Elle suffisait pour faire la réputation d'un homme de lettres. Aussi l'honneur, que la mémoire de Vitry pouvait en attendre, lui fut-il disputé :

Sic vos non vobis mellificatis apes.

Les manuscrits des métamorphoses d'Ovide moralisées, que nous connaissons en France, se taisent tous sur le nom de celui qui les a composées (J). Mais une copie de notre texte est conservée dans la bibliothèque de Genève (K). Sur son premier feuillet, en tête de la table des chapitres, sont quelques lignes qui signalent comme auteur de cette traduction Chrestien Legouais, de Saincte More vers Troyes.

Ce n'est pas tout : Deschamps, lorsqu'il nous vante le mérite de Vitry, le cite dans un passage que nous devons reproduire ici. Quand nous l'avons publié, nous ignorions qu'on pût contester à Philippe la propriété de son principal poème ; aussi avions-nous adopté, peut-être avec un empressement un peu partial, une ponctuation susceptible d'être modifiée. Le poète, après avoir fait l'éloge de ses compatriotes, ajoute ce couplet (1):

Et pour leurs fais ramentevoir,
Habiles sont à l'escripture
Les pluseurs, et à concepvoir ;
Dont cinq d'iceulx met en figure :
— Le Mangeur, qui par très grant cure
Veut Scolastique traitier, -
— Saincte More, — Ovide esclairer
Vitry, — Machault de haute emprise ,
Poètes que musique ot chier :
Toutes gens n'ont pas ceste guise.

On peut placer les virgules autrement et dire :

— Saincte More Ovide esclairer,
— Vitry, — Machault de haute emprise, etc.

Quel est ce Saincte More qui aurait expliqué les poésies d'Ovide ? Au XIVe siècle, vivait Guillaume de Sainte Maure, chancelier de Philippe de Valois, mort en 1332. Il ne peut

(1) Œuvres inédites de Deschamps. T. 1, p. 147. t. 2, note 115.

prendre rang parmi les Champenois, que comme ayant possédé la 71e prébende du chapitre de Reims de 1322 à 1325. Les services qu'il rendit au pays, ses libéralités envers les pauvres sont connus. Quant à ses travaux littéraires, les historiens n'en ont rien dit : et les recherches, que nous avons faites sur son compte, ne nous ont encore rien appris à cet égard. — Deschamps veut-il parler de Benoit de Saincte More ? Déjà la Normandie et la Touraine prétendent à l'honneur de lui avoir donné le jour. Les vers, que nous venons de citer, seraient le seul titre qu'on pût invoquer contre leurs prétentions. Sans doute Benoit de Sainte More s'est inspiré des textes d'Ovide pour écrire ses poèmes d'Enéas et de Troye : mais jusqu'à présent rien ne prouve qu'il ait tenté de traduire les métamorphoses et surtout de les moraliser.

Chrestien Legouays, de Saincte More vers Troyes, est-il celui que désigne le poète de Vertus ? Le manuscrit qui nous donne son nom est le seul qui le fasse connaitre. Les mots Saincte More vers Troyes désignent évidemment une origine, un lieu de naissance, et non pas un nom de famille. Deschamps au contraire cite un nom d'individu. Il n'attribue pas à celui qu'il désigne une traduction en vers français, ni surtout une traduction moralisée, mais seulement des éclaircissements sur les œuvres d'Ovide, sans dire s'ils sont en français ou en latin, en rimes ou en prose, de qu'elle nature ils sont, s'ils expliquent les métamorphoses où tout autre ouvrage du même auteur. Or, quel poète fut plus fécond qu'Ovide : les fastes, les élégies, les héroïdes, les amours, l'art d'aimer surtout n'ont-ils pas de tout temps inspiré les commentateurs ? Un des manuscrits de la bibliothèque nationale renferme des paraphrases en vers et en prose sur l'art d'aimer, composées dans le XIVe siècle (1). Quant aux textes latins relatifs aux poésies d'Ovide, ils sont sans nombre. Œlius Donat, le précepteur de saint Jérôme, n'a cessé d'avoir des imitateurs.

La note placée en tête du manuscrit de Genève paraît être d'une autre main que le corps du texte. Elle est tracée avec une encre plus foncée, et par suite peut être plus moderne. Chrestien Legouays est complétement inconnu dans les fastes de notre littérature. En serait-il ainsi s'il avait réellement écrit l'œuvre importante qui nous occupe ? Son nom n'est-il pas celui

---

(1) P. Paris. Manuscrits français : t. VII. p. 77.

d'un copiste qui, mis en présence d'un poème sans nom d'auteur, n'aura pas craint de s'en attribuer le mérite? L'histoire des lettres, surtout au moyen-âge, est riche en faits de ce genre. Legouays était peut-être encore secrétaire de Vitry. Ne s'est-il pas emparé sans scrupule d'un ouvrage qu'il aura copié plusieurs fois, auquel d'ailleurs il aurait contribué par des recherches et des annotations latines. Nous ne pouvons pas encore faire connaître le Saincte More, dont Deschamps vante le mérite : nous n'examinons ici que la question de savoir si sa ballade, si le manuscrit de Genève peuvent enlever à Philippe un travail qu'on n'a jamais cessé de considérer comme sien. La tradition, qui le lui donne, n'est pas simplement orale : elle s'appuye sur un témoignage écrit, ancien, authentique, connu depuis longtemps et jusqu'à présent respecté.

Un manuscrit conservé dans la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Victor (L) porte au verso de son premier feuillet une mention latine destinée à désigner son contenu. Nous y lisons ces mots : *Liber in gallicè et rithmicè editus a magistro Philippo de Vitriaco, quondam Meldensi episcopo, ad requestam domine Johanne quondam regine Francie, continens moralites contentorum in* XV *libris Ovidii metamorphoseos, etc.* — Ces lignes sont claires et complètes: elles font connaître nettement l'œuvre et son auteur. Leur écriture accuse une main du XVe siècle : c'est aussi la date qu'on peut donner au manuscrit. Ce n'est pas la même plume qui les rédigea ; et le texte du poème paraît plus ancien que son titre. Mais la minutie avec laquelle on précise le sujet du volume prouve qu'il ne s'agit pas ici d'une indication légèrement formulée. La phrase est étudiée avec soin : les mots en sont pesés et forment une description à laquelle rien ne manque. Celui qui les écrivait ou reproduisait scrupuleusement une désignation rédigée avant lui, ou consignait dans quelques lignes le résultat de ses investigations consciencieuses et impartiales. Cette note est la seule pièce que nous puissions citer en faveur de Vitry ; mais ajoutons que jamais personne n'en a contesté l'authenticité : toujours on l'a considérée comme une autorité sérieuse. (1).

---

(1) Gallia christiana ; évêché de Meaux. Ph. de Vitry. — Lacroix du Maine : Bibliothèque française, 1584. — Idem 1772. — Ch. de Massac dans ses paraphrases sur Ovide reconnaît aussi les droits de propriété de Ph. de Vitry sur l'œuvre en question. V. bibliothèque française de Goujet.

La bibliothèque de Saint-Victor n'était pas formée pour satisfaire uniquement la vanité des religieux. Ils l'ouvraient à la curiosité publique, aux études des érudits. Ils savaient eux-mêmes user des trésors qu'elle contenait. Si les faits signalés dans l'annotation, dont il s'agit, eussent été faux, inexacts, s'ils eussent fait question, ils auraient fini par être rectifiés. On les eut accompagnés de quelques mots dénonçant une incertitude à éclaircir, un problème littéraire à résoudre. Or nous la voyons telle qu'elle a été tracée. Qu'on ne dise pas que nous parlons ici d'un volume enfoui dans la poussière d'un grenier et mis au jour seulement alors que la nation s'en empara. Son existence était connue : les bibliographes, les compilateurs la signalent de siècle en siècle; et pas une voix ne s'est élevée pour protester. Comme nos devanciers, continuons donc à déclarer Philippe, auteur des métamorphoses d'Ovide moralisées.

Ce grand travail était de nature à inspirer d'autres compositions ; mais ceux qui l'exploitèrent n'eurent pas assez de conscience pour avouer franchement les services qu'elle leur avait rendus. Ils surent dénaturer sa forme et garder son fonds si riche en belles et bonnes pensées. Parmi ces habiles plagiaires il faut citer Thomas Waleys, dominicain anglais et professeur de théologie à l'université d'Oxford. Il est connu sous les noms de Galois, Gualois, Valois, Waleis et Walensis. Quelques doutes ont longtemps plané sur sa biographie : aussi place-t-on sa vie tantôt vers 1411, tantôt de 1325 à 1350. Mais les profondes recherches entreprises par les RR. PP. Quetif et Echard, frères prêcheurs comme lui, sur l'histoire et les œuvres des littérateurs de leur ordre, ne permettent plus d'hésiter sur l'époque où il brilla (1). Contemporain de Vitry, il joua, comme prédicateur et défenseur de la foi, un rôle important à la cour d'Avignon sous le pape Jean XXII (1316-1334). On lui doit des sermons curieux et d'intéressants commentaires sur la bible et les psaumes. Il voulut aussi paraphraser Ovide et le ramener à moralité. Ses travaux à cet égard furent longtemps conservés dans l'abbaye de Clairvaux ; il en existait plusieurs copies. M. Van-praët en signale un magnifique exemplaire dans la bibliothèque de Gotha. Il venait de Rome et portait pour titre : Moralitates magni Thomæ de Anglia super libros metamorphoseos (2). —

(1) Scriptores ordinis predicatorum : Paris 2 vol. in-fol. 1719, 1721.
(2) Recherches sur Colard Mansion. Paris 1829.

L'ouvrage de Waleys fut communiqué seulement dans les premières années du XVIe siècle à l'éditeur Josse Badius qui entreprit sa publication (1). Ce traité fut bien reçu du public et obtint en peu d'années trois éditions : c'est la seconde que nous avons pu consulter. Cet ouvrage est écrit en prose latine. L'auteur se borne à résumer en peu de mots les fables d'Ovide, et s'étend avec complaisance sur les allusions religieuses qu'il y trouve. Au début du volume on lit ce curieux passage : *Non moveat tamen aliquem quod dicunt aliqui fabulas poetarum alias fuisse moralisatas et ad instantiam domine Johanne, quondam reginæ Franciæ, dudum in rythmum Gallicum fuisse translatas; quia revera opus illud nequaquam me legisse memini. De quo benè doleo ; quia ipsuz invenire nequivi. Illud enim labores meos quam plurimum revelasset (relevasset); ingenium meum etiam adjuvasset. Non enim fuissem dedignatus expositiones in passibus multibus sumere et auctorem earum humiliter allegare.* — Que de périphrases pour cacher la vérité ! Au milieu des circonlocutions de ce latin barbare, ne voit-on pas clairement la lutte de la franchise contre l'amour-propre de l'auteur ? Waleys habita la France de 1325 à 1335. Rien ne lui fut plus facile que de consulter les manuscrits de Vitry. Il indique assez clairement son œuvre pour faire voir qu'il la connaissait. Si on l'en croit, il ne se souvenait pas de les avoir lus ; il n'a pu les trouver et il se plaint de cette infortune. Ces lamentations hypocrites n'ont-elles pas pour but de tromper le public ? Sans doute Waleys n'a pas traduit littéralement Vitry ; mais il est évident qu'il profita de ses travaux et qu'il n'a fait que les imiter. Quelques passages, que nous citons, édifieront le lecteur à cet égard (M). L'ouvrage du professeur d'Oxford est loin d'être complet : il s'arrête au moment où Hercules arrache aux enfers la femme d'Admète. Nous devons reconnaître que ce travail rachète son défaut d'originalité au fond, par de curieux détails. Waleys tonne avec courage contre les abus du temps, et dépeint dans son style rude et énergique les vices et les crimes de son siècle.

Avant d'être imprimés, ses commentaires avaient été con-

---

(1) Metamorphosis ovidiana moraliter a magistro Thomas Waleys anglico, de professione predicatorum sub sanctissimo patre Dominico explaneta, 1509. — Depuis, ce traité fut réimprimé par Th. Regnault en 1515, et par Thomas l'aisné en 1521.

sultés. Colard Mansion, le savant typographe de Bruges, les avait traduits ou plutôt imités en français ; c'est au moins ce qu'il déclarait. Nous allons voir qu'il était aussi coupable d'une supercherie littéraire. Libraire dès 1450, il commença ses travaux comme typographe vers 1475 (1). On lui doit diverses traductions parmi lesquelles figure celle des métamorphoses d'Ovide moralisées (N). Il venait de la faire imprimer, quand il mourut en 1484. C'est dans la bibliothèque de Louis de Bruges, ce protecteur éclairé des lettres et des arts, qu'il déposa son manuscrit. La bibliothèque nationale le possède aujourd'hui : l'édition sortie des presses de Mansion, de nos jours est devenue très rare : M. Van-praët déclare n'en connaître que sept exemplaires. Cette œuvre est une reproduction avouée des paraphrases de Thomas Waleys : mais son auteur leur fit subir des retranchements et des additions notables. Après avoir traduit les explications embarrassées du dominicain anglais, il ajoute que ces métamorphoses d'Ovide moralisées et mises en vers français, dont il n'a pu avoir connaissance, ont été composées à Rouen par ordre de Jeanne, jadis reine de France. Cette désignation de lieu ne se trouve pas dans Waleys : Mansion travaillait donc sur d'autres manuscrits que les siens. Quelques fragments que nous rapportons prouvent que, comme le dominicain anglais, il avait sous les yeux le poème de Vitry. Après avoir déclaré qu'il n'a pu consulter les textes du poète protégé par la reine Jeanne, après avoir protesté de l'empressement qu'il aurait mis à signaler les sources auxquelles il aurait été trop heureux de puiser, s'il avait pu les connaître, il ne se fait aucun scrupule de mêler à sa prose des passages rimés que lui fournit le texte de Vitry : c'est ainsi qu'en racontant la descente d'Orphée aux enfers, il copie mot pour mot le chant que Philippe met dans la bouche du prince des poètes. Quand on examine avec soin les gravures sur bois, dont il fit illustrer son volume, on demeure convaincu qu'elles ont été copiées sur celles du manuscrit de Vitry, exécuté pour Jean de France, duc de Berry.

Au surplus, Mansion fut bientôt à son tour traité comme il le méritait. En 1493, Antoine Verard donnait à Paris une seconde édition de son ouvrage : mais, en censeur rigide, il sup-

---

(1) Précis des annales de Bruges. Delepierre, Bruges, 1835, in-8°. — Recherches sur Louis de Bruges : Van-praët : Paris, 1831, in-8°.

primait le nom du traducteur ; il changeait même le titre de sa publication et l'appelait la bible des poètes. C'est sous ce dernier nom qu'elle obtint plusieurs éditions pendant le XVIe siècle. Guillaume Caxton, le premier des imprimeurs d'outre-Manche, traduisit en anglais la compilation de Mansion dont il était l'élève ; mais il ne publia pas son travail ; le temps le détruisit en partie. La fin de son manuscrit était conservée à Cambridge. Les six derniers livres du poème qu'elle contenait, ont été imprimés en 1819, aux frais du célèbre bibliophile Héber. Bien d'autres encore profitèrent des travaux de Vitry : nul d'entre eux n'eut le courage de nommer l'homme dont chacun exploitait les travaux (O).

Thomas Waleys, Colart Mansion, disent tous deux que le poète inconnu, qu'ils désignent, travaillait par ordre de Jeanne, jadis reine de France. Ce double témoignage, quoique empreint de réticence, et peut-être même à cause de la dissimulation qui l'environne, confirme celui du manuscrit de Saint-Victor dans un de ses détails les plus intéressants. S'il ne peut nous aider à préciser nettement l'époque à laquelle Vitry traduisait les métamorphoses, il nous indique du moins l'un des plus nobles patronages qu'il sût mériter.

De son temps, la destinée fit monter sur le trône de France six princesses nommées Jeanne. Ce singulier hasard n'est pas de nature à simplifier nos recherches : il va nous condamner à ne former que des conjectures. Jeanne de Champagne, reine de Navarre et femme de Philippe le Bel, mourut en 1304. Vitry était alors trop jeune pour commencer et mener à fin un travail long et sérieux. — En 1349, on célébrait les noces de Jeanne d'Auvergne et du roi Jean, encore duc de Normandie. En 1351, Charles V, alors dauphin, s'unissait à Jeanne de Bourbon. Thomas de Waleys était mort avant 1350 ; le dernier acte de sa vie que l'on puisse dater, remonte à 1338. Il ne parle donc pas de l'une des deux reines, que nous venons de nommer. D'ailleurs, quand elles arrivèrent à la cour, Vitry la quittait pour n'y plus revenir. Il n'était plus dans l'âge où l'homme, confiant dans l'avenir, s'engage sans crainte dans de grandes entreprises. Les jours où le génie peut concevoir et produire étaient déjà finis pour lui. — Charles le Bel, le premier de nos rois qui l'ait récompensé, se mariait en 1325 à Jeanne d'Evreux. Cette princesse, veuve en 1327, ne mourut qu'en 1370.— Philippe de Valois, en 1313, alors qu'il était loin d'être héritier présomptif de la couronne, prenait pour femme Jeanne, fille de Robert II, duc de Bourgogne. Elle s'en allait

de ce monde en 1348. — Enfin en 1316, Philippe *le* Long avait contracté mariage avec Jeanne, fille aînée d'Othon IV, comte palatin de Bourgogne. Elle perdit son époux en 1321, et succombait à son tour en 1329; de telle sorte que, de 1327 à 1329, il y eut trois princesses du nom de Jeanne, pouvant toutes trois se dire reines de France. Deux d'entre elles ne l'étaient plus de fait : veuves de rois, elles n'avaient plus qu'un titre honorifique.

Louis le Hutin avait épousé en secondes noces Clémence de Hongrie. Elle était veuve en 1316, et sa succession s'ouvrait en 1328. Le 12 octobre de cette année on faisait l'inventaire de ses meubles et joyaux. Dans l'acte rédigé à cette occasion on trouve l'article suivant : Uns grant roumans couvert de cuir vermeil des fables d'Ovide, qui sont ramenez à moralité de la mort de Jésus-Christ. Prisés 50 livres, parisis : vendu au roy et livré comme dessus. (1) — C'était Philippe de Valois, roi depuis le premier février, qui achetait ce volume. S'agit-il ici du poème de Vitry? Sans doute on peut le croire. Cependant l'officier qui décrivait le manuscrit ne dit pas si l'ouvrage qu'il inventorie est en vers. S'il est admis qu'un exemplaire des œuvres de Vitry ait été réellement possédé par Clémence de Hongrie, il en résulterait que son poème était terminé avant 1328 : mais la personne de sa protectrice n'en sera pas plus facile à désigner. Thomas Waleys, mort avant 1350, en se servant des mots *quondam regine Franciæ*, ne semble-t-il pas désigner l'une des deux reines douairières, Jeanne d'Evreux, veuve de Charles le Bel, ou Jeanne de Bourgogne, veuve de Philippe le Long, et exclure ainsi l'épouse de Philippe de Valois, qui mourut sur le trône? Pour que cet argument fût sérieux, il faudrait qu'il fût bien établi que le mot *quondam* se trouve dans le manuscrit autographe de Waleys. S'il fût ajouté par un copiste, il devient sans valeur.

Charles le Bel s'intéressait à Vitry. N'a-t-il pas récompensé le dévoûment qu'aurait mis son secrétaire à satisfaire un désir littéraire de Jeanne d'Evreux? D'un autre coté, Jeanne de Bourgogne, femme de Philippe le Long, cette malheureuse princesse qu'on accusa calomnieusement d'adultère, aimait les lettres et les sciences. Elle fonda le collége de Bourgogne. Le roman de Gérard de Roussillon lui fut dédié : c'est au moins ce que nous apprend

(1) Paulin Paris. Manuscrits français. T. 3, p. 177.

B. de la Monnaie dans ses notes sur Duverdier (1). Jeanne, l'épouse de Philippe de Valois, rivalisait d'amour pour l'étude avec les reines qui l'avaient précédée. C'est elle qui fit traduire en français les légendes de Voragine, le miroir historial de Vincent de Beauvais. Les littérateurs lui durent aussi bienveillance et protection. Sans doute un jour le mystère que nous ne pouvons éclaircir sera dévoilé ; ce qui reste établi, c'est la faveur accordée aux poètes, aux hommes éclairés, aux princes de la science, par cette maison de France si souvent décriée par le libéralisme. Nous la voyons de règne en règne, pendant tout le XIVe siècle, applaudir aux progrès de l'esprit humain, recueillir ses œuvres les plus remarquables, et travailler à répandre l'instruction, qui peut seule donner le bonheur et la vertu.

Vitry lui dut sa fortune : la protection de la cour soutint son œuvre, aussi nouvelle que hardie. Elle faisait connaître enfin d'une manière complète ces métamorphoses si vantées, dont la lecture en latin était impossible pour presque tous ; les allégories, les exhortations pieuses, qui s'y trouvaient jointes, levaient l'interdit qui pesait sur elles. Les copies de ce curieux travail se multiplièrent. Quelques scribes supprimèrent les moralités qui lui servaient de passeport. Pour plaire à des lecteurs frivoles et mondains, ils détruisirent l'édifice élevé par Vitry. S'il avait traduit Ovide, ce n'était pas pour populariser ses poésies lascives : mais il avait voulu servir la cause de la morale et du christianisme. Chacune de ses lignes respire l'esprit le plus profondément religieux ; son poème n'est qu'un hymne en l'honneur de Dieu. Tous ses chants exaltent l'amour du bien, le mépris des vanités de la terre, la foi dans un meilleur avenir.

Vitry connaissait le monde et savait combien coûte cher ce qu'il donne, et le peu que valent ses faveurs. Les années s'étaient amoncelées sur sa tête. Les intrigues des cours devenaient une fatigue pour lui. Il savait qu'un règne à son début appelle les hommes nouveaux. Sans doute il pouvait compter sur la bienveillance de Jean : mais il aima mieux laisser des regrets qu'entendre autour de lui les malédictions de l'impatience. Ne pouvait-il pas d'ailleurs utiliser encore ce qui lui restait de forces physiques et intellectuelles ?

Alors, comme toujours, dans le sein de la religion les

---

(1) Edition in-4°. — T. II, p. 168.

hommes d'état trouvaient ce repos, qu'on aime à mettre entre les agitations de la vie et son dénoûment. Les devoirs qu'elle impose n'absorbent-ils pas sans peine les derniers élans des âmes actives et brûlantes? Vitry possédait une prébende dans la cathédrale de Beauvais (1). Peut-être en jouissait-il d'abord à titre de bénéfice. Plus tard il entra dans les ordres. Le voyage qu'il fit en 1350 à la cour d'Avignon, le mit en rapport avec le Saint-Père. Son mérite, ses lumières, son dévoûment à la couronne le recommandaient à la faveur du souverain pontife. Ne songea-t-il pas alors à se préparer les voies vers un siége épiscopal? Peu de temps après, l'évêché de Meaulx vint à vaquer: Jean de Meullant, qui l'occupait, passait à celui de Noyon. Vitry sollicite les suffrages du chapitre: il fut élu. Jean applaudit à ce choix, auquel il ne fut probablement pas étranger. Le pape le confirma (2).

Voici donc Vitry, Champenois de fait, s'il ne l'était déjà par droit de naissance. Les premiers actes du nouveau prélat prouvent sa tolérance et ses habitudes conciliantes (3). La célèbre abbaye de Saint-Faron avait été longtemps soumise à l'évêque de Meaux; mais quelques abus de pouvoir reprochés à ses officiers, avaient provoqué les protestations des religieux; ils avaient même tenté de se rendre indépendants. L'abbé Jean Des Bordes surtout donna l'exemple de la résistance. Après sa mort, survenue en 1338, les hostilités continuèrent. Un pareil état de choses ne pouvait se prolonger sans scandale. L'arrivée de Philippe facilitait une transaction dans une querelle, où son amour propre ne pouvait être encore engagé. Il s'empressa de donner l'exemple de la modération. Du consentement de l'archevêque de Sens, son métropolitain, et avec l'approbation de son chapitre, il signa des lettres connues dans les fastes de son diocèse sous le nom de charte Philippine. Elle lui conservait le droit de faire juger par les magistrats de son tribunal les affaires civiles des religieux de Saint-Faron, et les outrages qu'ils commettraient envers sa personne, soit dans son palais de Meaux, soit dans un des villages dont

(1) V. Histoire du diocèse de Beauvais, par l'abbé Delettre, vicaire-général. Tom. 2. p. 438.

(2) Gallia christiana: évêché de Meaux. Tom. 7 et 8. colonne 2636.

(3) Histoire de l'église de Meaux. V. T. Duplessis, Paris 2777. T. 2 page 238.

il était seigneur temporel, pourvu toutefois que l'offense fût assez grave pour entraîner contre le coupable la prise de corps. Dans tous les autres cas, Philippe reconnaissait les pouvoirs judiciaires de l'abbé dans son monastère et sur son territoire. Néanmoins, si un délit se commettait dans l'enceinte de Saint-Faron, pendant que l'évêque s'y trouvait en visite, il pourrait, en concurrence avec l'abbé, châtier les coupables. Les dignitaires de la maison et les moines que la voix publique noterait justement d'infamie, devaient aussi subir les peines qu'il croirait devoir leur infliger. Enfin, si l'abbé négligeait de faire justice des actes répréhensibles dont la poursuite lui était réservée, l'évêque pouvait alors en prendre connaissance. Cette transaction satisfit les prétentions de la communauté; elle reconnut dès-lors la suprématie de l'évêque et s'engagea à lui payer chaque année, à la Saint Martin d'hyver, 4 muids de froment. La charte Philippine éteignit des dissentiments qui n'auraient pas dû naître : les moines finirent par ne plus l'invoquer et rentrèrent peu à peu dans la dépendance absolue de l'évêché de Meaulx.

Peu après, Charles V, alors duc de Normandie, élevait la chapelle du Vivier en Brie; il y créait une collégiale de quatorze prébendes, dont il se réservait la nomination. Philippe obtint que le trésorier de cette congrégation et le curé de cette église seraient obligés de recevoir leur institution de sa main et de celle de ses successeurs. Après cette concession faite à son titre, le prélat voulut bien renoncer à toute juridiction épiscopale sur les chanoines royaux. S'il faisait bon marché de ses privilèges, s'il savait respecter les libertés monastiques, il attachait la plus grande importance à l'instruction du clergé. Ce fut de son temps que l'office de théologal fut créé dans le chapitre de Meaux. Les bulles du 7 juin 1353, datées de Villeneuve près Avignon, donnaient à ce dignitaire le titre de *lector sacræ theologiæ*. Il devait professer, tenir son cours trois fois par semaine, et prêcher les dimanches et les jours fériés. La collation de cet office fut accordée à Vitry.

A la même époque vivait à Meaux un bourgeois riche et charitable, nommé Jean Rose; il conçut le projet d'établir un hôpital et fit part de ses intentions à Philippe. Celui-ci s'empressa de l'aider de ses conseils; il lui céda de plus quelques terrains qu'il possédait près de la porte Saint-Remy. Ce fut sur cet emplacement qu'on bâtit le nouvel hospice. Cette fondation assurait un refuge à vingt-cinq aveugles et à dix

pauvres enfants ; elle donnait douze lits aux voyageurs sans asile que la Providence menait à Meaux. Philippe la consacra par une charte datée du 5 avril 1356, écrite en son nom et munie de son sceau. Il rédigea le règlement de l'hospitalière maison d'après celui de l'Hôtel-Dieu de Paris. La direction de l'établissement fut remise à deux religieux Augustins ; l'un d'eux exerçait les fonctions de curé ; c'était l'évêque qui devait l'instituer. En cas de décès de l'un des deux administrateurs, on procédait à son remplacement par élection : les aveugles avaient dans cette occasion voix délibérative. Le choix auquel on s'arrêtait n'avait de suite que si monsieur de Meaux l'approuvait. Philippe affranchit l'hôpital de la juridiction de ses officiers ordinaires. Les affaires qui le concernaient, les contraventions qui se commettaient dans son enceinte devaient être portées directement à la connaissance de l'évêque. Il ne pouvait se faire représenter en pareille matière que par un mandataire délégué spécialement.

C'est ainsi que Vitry savait utiliser les jours de grâce que le Seigneur voulait bien lui compter. Eteindre la discorde, semer partout les lumières et la parole de Dieu, favoriser les œuvres de la charité, concilier tous les intérêts et travailler avec ardeur à relever la société que les mauvaises passions minent sans relâche, telles furent ses dernières occupations. Elles remplirent dignement la fin d'une existence que se partagèrent l'étude et la religion.

Pendant que l'évêque de Meaux se dévouait avec zèle et bonheur à l'accomplissement de ses fonctions, l'étoile de la France avait encore une fois pâli. La fatale journée de Poitiers avait fait subir au roi Jean les douleurs de l'exil et l'humiliation de la captivité. La guerre étrangère désolait nos provinces. Mille factions soudoyées par l'Anglais mettaient la nation dans l'impuissance de réunir ses forces contre l'ennemi commun. Les excès de la noblesse, les violences des hommes d'armes ne donnaient que trop de motifs au mécontentement du peuple. L'irritation était grande, surtout dans les campagnes. Les Jacques s'insurgèrent et promenèrent le fer et la flamme dans le Beauvoisis, la Picardie et la Champagne. Le duc de Normandie opposait sa prudence et son courage aux tempêtes qui venaient battre le vaisseau de l'état. Souvent il venait à Meaux consulter Vitry, le vieux serviteur de Philippe de Valois. D'ailleurs, dans cette résidence, il était près de Paris où il ne pouvait rarement séjourner sans péril. La duchesse, sa femme, se plaisait dans un asile où elle se croyait en sûreté. Charles, pour la mettre

à l'abri d'un coup de main, avait fait augmenter les fortifications d'une place de Meaux, connue sous le nom du marché. Quelques hommes d'armes y furent laissés. Au mois de mai 1358, Jeanne de Bourbon se trouvait dans cette citadelle avec un grand nombre de dames et de jeunes enfants appartenant aux familles nobles du pays, qui cherchaient sous la bannière royale un rempart contre la barbarie des paysans révoltés. En l'absence du duc de Normandie, les Jacques et les Parisiens s'entendirent pour attaquer les murs, qui leur dérobaient tant de victimes. Les habitants de Meaux leur ouvrirent leurs portes et avec eux assaillirent les tours du marché. Mais la garnison fit une sortie, repoussa les agresseurs, les tailla en pièces et mit le feu à la ville. Sa cathédrale fut pillée. L'hôtel du roi, ceux des chanoines furent incendiés. Cet hôpital, que Vitry venait d'établir, les monastères furent saccagés par la soldatesque. Les vainqueurs exercèrent de sanglantes représailles : des assassinats furent vengés par des massacres.

Le duc de Normandie devait punir la trahison des bourgeois de Meaux : il déclara la ville inhabitable et réunit sa commune à celle de Paris (1). Mais bientôt les prières des bonnes cités de France, les suppliques du clergé désarmèrent son juste ressentiment. Au mois d'août 1358, il octroyait aux coupables des lettres de rémission. On y voit qu'elles sont accordées au contemplation du doyen et du chapitre de Meaux. Les maisons des chanoines avaient été détruites : pour les aider à les rebâtir, le roi abandonna des terrains dépendant de ses domaines et situés près du palais épiscopal (2). Nous connaissons assez le cœur de Vitry pour être certain que le silence de la charte royale à son égard ne prouve pas son inaction au milieu des malheurs de son diocèse. Sans doute il consacra la fin de son épiscopat à soulager des misères, que sa prudence et sa charité n'avaient pu prévenir.

La France était épuisée : il fallut acheter la paix. Le désastreux traité de Bretigny fut signé. Des villes importantes, de riches seigneuries, des provinces entières furent livrées à l'étranger. La nation, la honte au front, les larmes aux yeux,

---

(1) V. Mémoire pour servir à l'histoire de Charles le Mauvais : Secousse. Paris 1755. T. I. p. 250 et suivantes. — Trésor des chartes. Registre 86. Pièce 256.

(2) Lettre de juillet 1358. D. T. Duplessis. Histoire de l'église de Meaux ;

plia sous la main de fer du destin. Vaincue, mais non soumise, elle eut foi dans la protection de Dieu; elle crut en la sagesse du régent et lui remit son avenir. Autour de lui les rangs se serrèrent, les partis se confondirent, et bientôt on put espérer des temps plus heureux.

Les princes de la maison de Valois avaient comblé Vitry de bienfaits : leurs malheurs étaient les siens. Les infortunes du pays brisèrent l'âme du généreux vieillard. Il ne put survivre à tant de désastres; et Dieu daigna le rappeler de ce monde pour lequel il ne pouvait plus rien. Les historiens n'ont pas conservé la date de sa mort: mais elle est facile à préciser. Le nécrologe du diocèse de Meaux indique son anniversaire au 9 juin: ses archives prouvent que le siége fut vacant du mois de juillet à celui d'octobre 1361. C'est alors, seulement, que Jean Rouyer, conseiller et aumônier du roi Jean, remplaça Vitry. Ce fut donc vers le 9 juin 1361 qu'il fut relevé de ce poste où, sentinelle vigilante, il avait su bien défendre les doctrines de l'évangile. On ne sait où reposent ses restes mortels. Peut-être une dalle ignorée de la cathédrale de Meaux les a-t-elle protégés contre la profanation des mauvais jours. Qu'elle les défende encore. Philippe de Vitry, féal conseiller de nos rois, vrai disciple du Christ, vous avez dignement porté dans ce monde le fardeau de la vie! Vos études, vos écrits, vos actes n'ont cessé d'avoir pour but le triomphe de l'instruction et de la morale. Croyez-le bien, les hommes ne sont pas toujours sans mémoire. Comme le demandent les derniers vers de votre poème, le ciel a dû s'ouvrir pour vous, la terre n'a pu vous oublier. Votre nom, le souvenir de vos œuvres n'ont pas péri. Ils vivront tant qu'en France on aimera les lumières et la vertu. Noble ami des muses, dévoué serviteur de la France, fidèle conseiller des princes malheureux, la Champagne vous réclame comme son fils bien-aimé. Les arts, la poésie, la religion vous compteront toujours parmi leurs enfants les plus chers. Aux monuments d'airain survivent la reconnaissance et l'estime des nations.

P. Tarbé.

LES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE

MORALISÉES.

Métamorphoses d'Ovide moralisées.

Sé l'escripture ne me ment,
Tout est pour nostre enseignement
Quanqu'il a en livres escript,
Soient bien ou mal li escript.
Qui bien y vourroit prendre esgart,
Ly maulx y est que l'en s'en gart,
Ly biens pour ce que l'en le face.
Et à qui Dieux donne cuer et grace
De conquerre sens et sçavoir,
Il ne doit pas la bouche avoir
Trop chière au bien dire et espondre;
Quar nulz ne doit son sens respondre;
Quar ne vault sens, que l'en enserre,
Ne plus qu'avoir respus en terre.
Pour ce me plait que j'encommans
Traire de latin en romans
Les fables de l'ancien temps.
S'en diray ce que j'en entens,
Selon ce que Ovide les baille.
Pluseurs ont essayé, sans faille,
A faire ce que je propos,
Sans accomplir tout leur propos.
Et ja soit ce qu'en moy n'ait mie
Plus sens ne plus philosophie
De ceulx qui se cuidèrent faire,
En Dieu me fy de cest affaire,
Qui aux saiges et aux discrès
Respont et celle ses secrès;

Si les révelle aux aprentis,
Qui sont de l'enquerre ententis.
Or me doint Dieux tel ditié faire,
Que tuit puissent prendre exemplaire
Du bien faire et du mal despire!
Si me doint bien ceste matire
Encommencier, et mieulx moienner,
Et à très bonne fin mener!
Dès le premier commancement
Du monde jusques à l'avenement
Jhesu Crist, qui pour nous requerre
Voult descendre du ciel en terre,
Font cy mention cestes fables,
Qui toutes semblent mencroyables:
Mais n'y a rien qui ne soit voir.
Qui le sens en pourroit avoir,
La vérité seroit apperte,
Qui soubz les fables gist couverte.
Ne puis cy faire mencion
De chascune exposicion
Des fables: trop y metroye,
Et les auditeurs greveroye.
Trop seroit longue la matière,
Si ne pourroye tant écrire.
Mès les mutacions des fables,
Qui sont bonnes et pourfitables,
Sé Dieux le me donne, esclarciray
Le plus briefment que je pourray,
Pour plus plaire à ceulx qui l'orront;
Quar maint proufiter y pourront.
Mais ains, pour ce que je me sens
De foible engien de foible sens,
Pri tous ceulx, qui liront cest livre,
Que sé je mespren à escrire
Ou à dire ce que je ne doie,

Corrigent moy. Bien le vouldroye ;
Quar je suis pret, sé Dieux m'ament,
De croire leur corrigement,
Si com sainte église vouldra
Que je doy croire ce qu'el croira.
Qui autrement me reprendroit,
Je dirois qu'il mesprendroit.

Le premier livre.

Or vueil commencier ma matière.
Ovides dist : Mes cuers veult dire
Les fourmes, qui mués furent
En nouveaux corps. — Aucuns cuidèrent
L'aucteur espondre et desclairier
S'entremidrent de l'empirier,
De l'aucteur resprendre et desdire,
Disans que li aucteurs dut dire :
Les corps qui en fourmes nouvelles
Furent mué. Mès telz faveles
Ne doivent audience avoir.
Homs raisonnable doit savoir
Que bien dist, se croy, li aucteurs :
Quar, ainçois que li Créateurs
Créast le monde, il n'estoit encors,
Ne ne povoit estre nul corps,
Qui nulle fourme receust.
Que le corps ière il ? dont Dieus deust
Fourme traire au commancement.
Il n'estoit rien fors li seulement,
Qui en sa divine pensée
Avoit la figure ordenée
Telle comme il la donneroit
Au corps, que de noyent feroit.
Ainsi croy je qu'il soit sans faille.

Ovides en sa commençaille
Appelle en plurier Dieux, et dist :
Ay des Dieux à faire cest dist,
Qui vous celles formes muastes,
Quant vous aux nouveaux corps donastes ;
Si faites dès le créement
Du monde, en continuement
Perpétuel jusques à mon temps,
Cest présent ditie que j'entens.
Quoyque li mol paien creussent
Des Dieux, et que plusieurs en feussent,
Nous devons croire formément
Qu'il n'est fors un Dieu seulement,
Un seul créères qui créa
Tout. Et trois personnes y a
D'une majesté, d'une essence,
D'une esgauté, d'une substance
Et d'une perdurableté,
Sans point de variableté,
Pères et Fils et Espéris.
Qui ce ne croit, il est périls.
Ces trois personnes tout créèrent,
Et sensiblement se muèrent.
Quar le Fils voult des cieulx venir
Au monde et nais homs devenir,
Pour sauver les hommes périlz.
Aussi fu li Sains Esperis,
Selon l'escripture divine,
Veuz en fourme coulombine
Sus lui, quant pour nous natoier
Se fist en l'eau baptisier.
La vois du Père y fut oÿe
Venant jusques à l'umaine oye,
Disant : C'est mon Fils, mes amés :
Oÿez le tous, vous qui m'amés ! »

Ainsi s'apparurent ensemble
Ces trois personnes, se me semble.
Et bien porent estre avisées
En trois semblances devisées :
Sans deviser leur unité,
Et sans muer leur déité
Se muèrent en un moment
En trois guises sensiblement.
Pour ce pot en pluralité
L'aucteur prier la Trinité ;
Non pas pour ce que trois Dieu soient ;
Quar les trois un seul Dieu faisoient,
Et font ores, et toujours feront ;
Quar ja que un seul Dieu ne seront.

Hystoire.

Avant la mer, avant la terre,
Le ciél, qui tout cueuvre et serre,
Estoit un seul vouls de nature
En tout le monde, si com il dure.
S'iert tout envelopés en tasse
Ly mons, en une obscure masse :
Chaos ot à nom li moncieux,
Dont Dieux traist la terre et les cieulx.
Ce n'iert fors un monceaux de forme
Sans art, sans devise et sans forme,
Où tout estoit en descordance,
Jointe des choses la semence.
Nulz soleil ne luisoit encores ;
Ne la lune ne croissoit lores ;
Ne la terre en l'air ne pendoit ;
Ne la mer ses bras n'estendoit
Entour la terre. Ains yert ensemble.
Terre, et mers, et airs, se me semble.

Se n'avoient li élément
Nul certain establissement;
Tout estoit ensemble confus
Et mer et terre, et airs, et fus.
Et si n'estoit la terre estable,
Ne la mer n'estoit pas noable;
Ly airs n'avoit point de clarté;
Ne les cieulx de légiereté;
Nulz sa propre fourme n'avoit;
Et li uns d'eulx l'autre grevoit;
Qu'en un corps descordablement,
Par répugnable assamblement,
Fu la chaleur avec la froidure,
Et la mole chose avec la dure,
La legière avec la pésenteur,
La sécheresse avec la moiteur.......
...... Dieux naturans nature,
De la terre desseing l'air,
Et mer de terre, et l'air du feu;
Et mist chascun en certain lieu,
Et lia par paix acordable:
Or ert leur ordenance estable.
Ly célestieux feu sailli.
En plus haut lieu, et après ly
Ly air, qui de lieu le ressemble
Et de légièreté, ce me semble,
Plus que la terre et mer ne font.
La terre est assise en parfont,
Qui plus est espèce et pensans,
Pour les griefs choses qui sont ens.
La mer la çaint à la ronde,
Et ses bras estent par le monde.
Pour manifester clèrement
Et pour donner entendement
Comment vait li ordenemens

Et l'assise des élémens.
A ce veoir nous avisa
Ovides, qui les devisa.
Si voult similitude faire
Telle qui nous monstre et desclaire
Appertement, si com je cuit;
C'est par un oef en coque cuit.
En l'oef, se me semble, a trois choses,
Qui sont dedans la coque encloses,
Le moieulx, l'aubin, la pelette,
Qui plus est près de la coquette.
Ly moieulx nous note la terre,
Que ainsi que li aubins enserre,
Pour qui nous devons la mer prendre.
Tout ensément doit on entendre
Que la terre est avironnée
De mer: après est ordonnée.
La pelace tenue et dongie,
Qui sur les autres est asségie.
Tout ensément voult Dieux former
L'air moite sur terre et sur mer.
Après vient par ordonnement
La coque, qui l'entendement
Du feu nous représente et note.
Ainsi est l'ordenance toute
Des élémens manifestée,
Qui bien garde ceste adoptée.
Quant Dieux ot ordenéement
Asségie chascun élément,
Premier a la terre amoncelée;
Égalle la fist reonde et lée.
Après a la mer espandue
Et entour la terre estendue,
Que s'emfle et trouble moult souvent,
Selon le soufflement du vent.

Estancs et fontaines fist, puis
Fleuves courans, lacs et puis.
Si fist estandre les campaignes
Et hault eslever les montaignes,
Et les vallées abaissier;
Si fist les forès verdoier.
Ou ciel les cinq zones assises,
Les .II. sont à sénestre mises.
Les deux à destre, et au milieu
La quinte plus ardante de feu.
Cinq en remist en terre, à destre
Les deux, et les deux à sénestre,
La quinte emmi plaine d'ardure.
Les deux sont de si grant froidure
Que ne pevent estre habitées:
Les deux moyennes sont temprées;
Quar atempréement sont assises,
Entre le chaut et le froit mises.
Pour ces choses fist assegier
Dieux l'air, qui plus estoit légier.
Mais tant comme il poise moins d'eulx,
Est il plus pésant que li feux.
Ylluec mist nubletes et nues,
Et tonnoires, dont esmeues
Sont souvent gens et eflraées.
Illuec mist foudres et borrées,
Et les vens faisans la froidure,
Et la gelée froide et dure.
De vers l'orientel contrée,
Du royaume de Nabathée
Vient Eurus c'om dist Solerre.
De vers occident prent son erre
Sephirus, qui Galérite a nom.
Bise devers septentrion
Ly frois, qui les ruisseaux assuie.

Auster, qui amaine la pluie,
Vente encontre devers midi.
Ordonné sont, si com je dy,
Les vens en divers lieux pareulx;
Chascun a deux collatéreux.
Quant li uns vente, et l'autre resse:
Ne queurent pas tous d'une lesse;
Ains ventent ordenéement.
Dieux ne voult pas communément
Livrer lors le monde à bandon;
Quar s'il couroient d'un randon,
Tout le monde trébucheroient.
Ja soit ce que devisés soient,
Font il souvent au monde dommage,
Tant sont destroit et plain de rage.
Le ciel qui fu plains de clarté,
De légièreté et de purté,
Assist Dieux sur toutes ces choses:
Et les estoilles, qui encloses
Avoient soubz la masse esté,
Monstrèrent lors leur clarté.
Ly soulaus et la lune luirent,
Qui lors primes apparurent,
Pour ce qu'aucune région
Ne fust sans habitacion.
Dieu mist signes ou firmament,
Et les estoiles ensément,
Et les formes de Dame Dieux
Qui sont perdurable. Et voult Dieux
Mettre en l'air les oyseaux volages;
En terre fist bestes sauvages
Et les domestes habiter;
Ès yaues fist poissons noer.
Beste de grant nobilité
Et de plus sainte dignité

Falloit encore: ce fu homs,
Qui sur bestes et sur poissons,
Et sur tous les oysiaux de l'air
Seignourissist à son vouloir.
Lors fu fais homs. Si fu doubtance,
Selon la paienne créance
Qui la vérité ne savoit,
Sé cyl ouvriers, qui tout avoit
Forgié, cilz où tout bien habonde,
Dieux ymage du millour monde,
Quant homme ot fait à sa samblance,
Ly ot de divine semence
Donné forme et créement ;
Ou si la terre franchement,
Quant fu du ciel départie,
Reteint en soy quelque partie
De la célestiel semence.
  Ly fils Japet, dit la sentence,
Prométhéus, qui moult savoit,
De terre et d'yaue fait avoit
Une ymagete à la samblance
Des Dieux, qui toute ont la poissance
De toutes choses ordonner.
La glose dist que pour donner
A l'ymage l'esperit de vie,
Ot du char du souleil ravie
Une luisant foaÿlle enflamée,
Dont il ot l'ymage animée.
Et toutes aient les autres bestes
Vers la terre enclines les testes,
Hault visaige à homme donna.
Tel le fist et tel l'ordonna
Que le ciel voie à son vouloir,
Si aille à deux piez dreciez vers l'air.

Allégorie : l'Auteur.

Or vueil espondre ceste fable,
Qui à l'ystoire est accordable.
Ains que Dieux fist mer ne terre,
Ne le ciel qui tout cueuvre et serre,
Ne les enfers, ne les abismes,
Estoit Dieux seul en soy meismes
Regnans en perdurableté,
En sa parfaite trinité.
Et tant avoit de gloire lores
Ly bons sires, com il a ores.
Par sa grace, et par sa bonté,
Et par sa large voulenté,
Com cil en qui tout bien habonde,
Ordonna qu'il feroit le monde
Et créature créeroit
Telle que parsonniers seroit
De sa grant joye espéritable,
Et de sa gloire perdurable.
Et quant ly plut, ainsi fu fait:
Si mist ceste pensée à fait,
Sans nulle ayde d'autrui querre.
Au premier créa ciel et terre,
Et tout le monde en un moncel.
Si ordonna les angels ou ciel,
Dont les aucuns, qui s'orgueillirent,
Ou ténébreus enfer chéirent.
Angelz estoient; or sont Dyable
Horrible et lait, et mal doutable.
Et la terre vaine et vuide yere;
Et ténèbres de grant manière
Estoient sur la face d'abisme,
Et l'espérit de Dieu meisme

Estoit dessus l'eaue portés.
Et Dieux dit : c'est ma voulentés
Que soit fait lumière. Et fu
Lumière faite sans refu.
Et devisa Dieux la clarté
De la ténébreuse obscurté.
L'obscurté clama nuit, et la
Clarté luisant jour appella.
  Après fist Dieux le firmament
Au milieu des yaues droitement :
Si appella le firmament ciel.
Puis a toutes en un monciel
Les yaues soubz ciel assamblées ;
Si appella mer leur assamblées.
Terre apparut à descouvert,
Que Dieux fist germe porter vert.
Et se veulx tendre à sa devise,
Fist bois portant fruit à sa guise.
Pour le firmament déguiser
Et pour mieux le temps deviser,
Mist el ciel deus grans luminaires,
Dont le souleil, qui est ly maires,
Luist de jours ; et la lune est mendre,
Que de nuis doit ses rais respandre,
Pour donner resplandissement
Et les estoiles ensément.
Si mist ès yaues les reptiles
Et emmi l'air les volatiles.
En la terre a les bestes mises
Et les reptiles de maintes guises.
Puis fist hommes, qui sus reptiles,
Sus bestes et sus volatiles
Dominast et seignourisist,
Et cui toute autre obéisist.
  D'un pou de terre lymonnée

Dieux a fourme à homme donnée.
Mais tant ly fist il d'avantage
Qu'à sa samblance et à s'ymaige
Le fist, si que homs le conneust,
Et qu'il l'amast et chier l'eust.
Et si le espira par sa grace
Espérit de vie en sa face.
Moult fu la matère despite;
Mais la fourme fut très eslite.
Car à la fourme au Roy Celestre,
Dont nulle meilleur ne puet estre,
Fu fais homs. Chier se doit tenir,
Et moult lui doit bien souvenir
Que Dieux li a fait haulte grace.
Gart soy que vers Dieu ne mefface;
Ainçois le serve et si l'aoure,
Et com son droit seigneur l'onnoure.
Si se tiengne en humilité,
Membrer li doit, que de vilté
Soit estrais, et créés de boe :
Ne face orgueil, ne ne maint moe.
Mais se tiengne en subjection
Vers Dieu par bonne entencion.
Si ne mette ailleurs sa pensée.
Pour ce voit il chière levée,
Vers le ciel esleve le vis,
Sur deus piez dreciez. Ce m'est vis
Que tous ses cuers et sa créance,
Et sa pensée, et sa béance
Doit estre ès choses souveraines :
Ne le chaille des terriennes;
Penser doit aux choses divines.
Les autres bestes vont enclines
Sur terre : d'elles ne leur tient;
Quar terre les paist et soustient.

Celles n'ont raison ne mesure:
Homs est plus noble créature.
Si doit, puis qu'il a congnoissance,
Avoir aucune différance
Encontre homme et la beste mue,
Qui n'a raison ne entendue.
La mue n'a riens ou penser,
Fors à son cors paistre et tenser.
Homs doit penser à sauver s'ame
Qui du corps est maistraisse et dame,
Et à desservir Paradis.
Ainsi la terre, qui jadis
Fu rude et sans cultiveure,
Se vesti d'estrange figure
Et reçut humaines ymages.
Lors nasqui li dorés aages.
Les gens de leur gré, sans paour,
Et sans crainte de jugeour,
Sans establissement de loy,
Loyauté tenoient et foy;
Sans paine et sans paour vivoient;
Lyens ne chaines n'avoient
Pour lier malfaiseurs;
N'ièrent larrons ne robeurs.
Sans doubte de nulle justice,
Estoient simple et sans convoitise.
Encore n'estoit nef controuvée,
Pour aler en autre contrée;
Ne nuls n'aloit par mer à nage
Pour encombrer autrui rivage,
Ne pour visiter autrui terre.
Lors ne faisoit on riens de guerre;
Lors n'estoient tours ne craniaux,
N'arbalestes, ne mangonniaux
Pour les forteresses abatre.
Nuls n'avoit talent de combattre,

Ne de saillir, ne de contendre.
Entour les murs, pour eulx deffendre,
N'avoit fossés ne rollès;
Ne faisoient nuls chaplais.
N'estoit lors boisine, ne cors;
Ne savoient garnir leurs corps
De hiaume, de haubert, ne d'espée,
Ne d'escu pour faire meslée.
La gent estoit oiseuse et seure:
La terre sans cultiveure
De pele ou de coutre, donnoit
A tous quanqu'il leur convenoit.
Ce leur faisoit qu'il avoient
Les boutons; les frèses mangoient,
Cormes, meures et faïnnes,
Et les glandes, et les racines.
Sans arer, estoient de blé
La terre et les champs comblé.
Adonc couroient les rivières
Par la terre grans et planières
De lait, de miel et de pieument.
Moult vivoient joyeusement;
Nulz ne souffroit travail ne paine.
A cil temps estoit la terre plaine
De bonne plantureuseté.
Lors n'estoit yvers ne esté;
Le temps estoit plain de tempreure,
Sans grant chaut et sans grans froidure.
Primstemps estoit lors perdurables.
Uns vens plaisans et délitables,
Zéphirus faisoit les flourettes
Naistre jaunes et vermeillettes,
Indes, et blanches, et d'autre guise,
Sans semence qui y fust mise.

Cy raconte Ovides de Saturnus.

En cel temps, où tout bien habonde,
Fu Saturnus sire du monde.
Saturnus fut de Crète roys;
Cilz controuva les foles loys.
Cilz roys se faisoit honnorer
Com Dieux, servir et aourer
Comme s'il fust Dieux voirement.
Ne cuidoient oultréement
Ses hommes qu'en ciel ne en terre
Deust on autre Dieu requerre.
Cilz roys avoit par mariage
Une dame vaillant et sage,
Riches, large et de grant renon;
Cybile, Rée ou Ops ot nom.
Saturnus ot de celle espouse
Trois damoisiaux et une touse.
Jupiter ot nom li ainsnés;
Cil despoilla de ses regnés
Li père et chaça en essil.
Juno fu la fille; et le fil
Second appella Neptunon,
Et Pluto le tiers filz ot nom.

Cy raconte comment Saturnus commanda à Cybile sa femme qu'elle occist tous ses enfants males.

Ains que ces trois fils fussent né,
Sot li pères que son regné.
Ly toudroit si un d'eulx, et la terre
Par force d'armes et de guerre.
Pour la paour qu'il en avoit,
Et pour ce que pas ne savoit
Lequel d'eulx le despoilleroit,

Dist qu'il occiroit tous ses fils.
Ainsi seroit seur et fils
Qu'il nes eroit deshérités,
Ne de son regne fors getés.
A sa femme dist l'aventure,
Qui moult fu felonnece et dure:
Si li pria, par la grant foy
Et par l'amour qu'elle a vers soy,
Que tous les filz que porteroit,
Le jour que les enfanteroit,
Baillast les lui pour mettre à mort:
Mieulx vault que ses fils soient mort
Que l'assaillissent en son règne.
La mère grant deuil en demaine:
Moult li semble la chose dure
De destruire sa porteure.
Pour quant promist tout vraiement
Que feroit son commandement.
Si ne li dist elle pas voir;
Bon fait mentir pour paix avoir;
Quar pluseurs perdent en voir d'ire.
La dame a moult le cuer plain d'ire
Pour le cruel commandement,
Et moult pensa diversement.
Elle avoit un fils conceu:
Quant vint au terme, elle a veu
Un fils de si belle faiture:
N'onques plus gente créature
Ne fu veue à son avis.
Pour son gent corps, pour son cler vis,
Et pour ce plus que il la rioit,
Pensa que s'elle l'occioit,
Que ce seroit grant cruautés,
Grant félonnie et niantés.
Ne pot vouloir c'om l'occist;

Moult volentiers engien queist,
Comment l'enfant puist sauver
Et des mains au père eschaper.
L'enfant fist céléement prendre,
Si l'envoya sans plus attendre
En Archade faire nourrir:
Puis fist une pierre couvrir
De drapelès et de linceux,
Com sé ce fust un jouvanceux.
Au père le présente et baille;
Si li fist acroire sans faille
Qu'elle avoit la pierre enfantée,
N'avoit eu autre portée.
Ly vieulz Saturne l'ot tant chière,
Qu'il ne pot en nulle manière
Croire qu'elle le déceust.
Tant s'i fia, ja ne creust;
Quant plus l'ama, mains la mescreut,
Et plus légièrement la crut.
La pierre print sans demourée;
Si l'a brisié et dévourée:
Bien l'a la dame deceu.
Un autre filz a puis eu,
C'om sieust Neptunus appeler.
Celui ne voult elle celer,
Ou elle ne pot, ou elle ne voult:
Au père l'a baillié tantost.
Saturnus, sans point respiter,
Le fist ens en la mer geter.
Là fu noiez selon l'ystoire;
Mès la fable nous donne à croire
Qu'il fu Dieux et roy de la mer.
Un fils, qui moult fist à amer,
A puis la mère conceu.
Si le livra, quant l'ot eu

Au père. Et le père l'occist;
C'onques pitié ne l'adoucist;
Or n'a mais paour de sa guerre.
Cilz fu roys d'enfer et de terre,
Si com la fable le récite.
Sa seignourie est trop despite;
Folz est qui tel partie acquiert;
Sa meschéance et sa mort quiert.
Saturnus fait sa fille vivre:
Or cuide il bien estre délivre
Et tenir terre longuement;
Mais trop yroit l'euvre autrement,
Sé Jupiter estoit parcreus:
Trop se tendroit a déceus,
Dont il a sa moillier creue.
Lonctemps a sa terre tenue
Paisiblement et à grant joye:
N'a un seul homme, qui ne croye
Qu'il soit Dieux du ciel et du monde
Tant que il dure à la raonde,
Ne cuident qu'il soit autre Dieu.
Et leur fole créance est teu:
Plus le tenoient en seurté,
C'om ne deust homme morté.
Pour son honneur, et pour sa gloire,
Et pour son nom mettre en mémoire,
Vourrent, si com l'en trouve en fables,
L'un des VII planètes errables
De son nom Saturnus nommer.
Et si en firent sournommer
Le derrain jour de la sepmaine.

Comment Jupiter chacha Saturnus son père hors de son royaume.

Leur créance estoit folle et vaine.
Jupiter crut et enforça;
En Crète vint, et par force a
Tout le royaume en sa main mis.
Au père fut crueux amis :
Par force d'armes et de guerre,
Le deshérita de sa terre;
Les génitaires li trancha
Et dedans la mer les geta.
De l'escume de mer salée
Et d'eulz fut la grant Vénus née.
Jupiter l'ama par amours :
Vénus, la mère au dieu d'amours,
Fu de celle amours conceue.
Tant a puis Jupiter veue
Sa fille belle et agréable,
Qu'il l'ama : puis, selon la fable,
Tant lui plut, tant li abeli
Qu'il se voult couchier avec li.
De cette acointance, qu'il firent,
Jocus et Cupido nasquirent.
Cilz Cupido et Vénus ont baillie
De destraindre ami et amie
Et de mener à leur bandon.
Venus tient et porte un brandon,
Et Cupido l'arc et le flaiche;
Et pour les amans poindre en coiche,
Venus art et Cupido point,
Qui les foulx amans met à point.
Au poindre toult sens et veue;
Quar fols amour du tout desnue
Les musars de robe et d'avoir,

D'entendement et de savoir,
D'onneur et de bonnes vertus.
Pour ce sont ils paint dévestus;
Et pour ce sont il paint avugle,
Qu'amours des yeux mains folx avugle.
Du viel Saturnus vous vueil dire
Que chaciés fu de son empire;
Fouy s'en, pour sauver sa vie.
Si se tapi en Lombardie,
Dont la gent large l'appella,
Pour le Dieu qui se tapi la.
Janus, qui estoit Dieux et Sire
De là, et tenoit tout l'empire,
A Saturnus bel receu.
Et grant joye a de li eu
Saturnus, qui bien fu apris;
Leur a l'us de faucille apris,
C'onques avant sieu n'avoient;
Ne leurs blez soier ne savoient.
Mais aux mains, sans faucille querre,
Les arrachoient lors de terre.
Pour ce que Saturnus le saiges
Leur aprist premiers cel usaiges,
Est il en ces paintures pains
Tenant la faucille en ses poins.
De Crète vint en Lombardie
Saturnus: c'est large copie
Et planté de biens et de blés,
Dont le païs fu tout comblés.
Jupiter a moillier a prise
Juno sa suer la bien aprise.
Celle fu sa suer et sa femme:
Un fils ot, qui fut roys de Lenne,
Despiteuse personne et vils.
Singes sembloit, ce m'est avis;

Mais saiges estoit et de grant nom.
Vulcans ou Mulciber ot nom.
Cil controuva par sa mestrie
Primerains l'art de fabricerie.
Dieu du feu fu ; les foudres fist ;
Et la dieuesse d'amours prist
A moillier. Mès onques nul hoir
Ne pot de la déesse avoir.

Hystoire et Allégorie.

Or vous veuil despondre briefment
De ces fables l'entendement.
La fable prent en aucun lieu
Jupiter pour ciel et pour feu ;
Planète erratique est nommés,
Dont maintes fois est sousnommés.
S'est pris pour Dieu, qui tout gouverne,
Qui naige, et pleut, et gelle, et yverne.
Vénus planète a tel nom,
Dont le venredis a à nom.
Celle est de bénigne nature :
Vénus est prise pour luxure
Et pour une amoureuse femme,
C'om dist d'amours maistresse et dame.
De grandes superfluités
Naist luxure et iniquités ;
Et l'un péchiez de l'autre naist.
Car plus pesche et plus li plaist,
Et plus désire le pechié ;
Si se délite en son mestié.
Juno nostre bas sénefie :
Quant li feus à l'air se marie,
Adonques tonne il et espart ;
De ce vient foudre et espart.

Vulcans, qui est pris pour arsure,
Quant il se marie à luxure,
Nul fruit ne rent de sa semence:
Quar l'arsure le desavance.
Vulcans est dieu de favrerie,
Quar sans feu ne forge l'en mie.
La saincte escripture tesmoingne
Que cil, qui controuva l'ouvraige
De forgier, ot nom Tubalchaïn,
Fieux Lameth, qui tua Caïn.
De Saturnus et de Jovis,
Puet l'en entendre, ce m'est vis,
Et espondre en tel sens les fables:
Saturnus est planète errables,
Ly plus hault de tretous les sept.
Pour ce faint l'en tout entre sept
Qu'il fut pères et primerains
Et roys sus tous les souverains.
Trante ans demeure à son cours faire
Ou Zodiaque, où il repaire.
Si a froide complexion;
Pour ce, dist on par fiction,
Qu'il est vieulx et tardis ensemble.
Estoile est, si comme il me samble,
Male et de nuisible nature.
Quar noif et gelée et froidure,
Grelle et tempestes sieut à faire
Venir en céleste émispaire,
Et plus à l'aler qu'au venir.
Pour ce faint ou qu'il doit tenir,
Ès paintures où il est pains,
Une faucille en ses .II. poins.
Jupiter est après assis
Soubz lui, dessus les autre .VI;
Cil est plains de bénignité

Et d'atemprée qualité.
Pour ce fu la fable trouvée
Qu'il a à ses sougès donnée
Loy de vivre à leur franc vouloir.
Cilz sceust amenrir le doloir,
La malice et la cruaulté
De Saturnus plain de durté;
Quar il li toult l'engendrure
De noif, grelle et de froidure,
Quant il est près voisins de li :
Se dist le livre où je le li.
Pour ce faint la fable sans faille
Que les génitaires li taille :
Il fait divers effès en terre
Selon ce qu'il s'apresse et serre
Des autres planètes errables.
Pour ce controuvèrent les fables
Qu'à divers enfans, qu'il avoit,
Aprist divers ars qu'il savoit.
Saturnus, si com je l'entens,
Sénéfie plenté de temps
Et de tous biens large copie,
Dont la terre fu raemplie.
C'est paradis, où Dieu mist l'omme,
Ains qu'il eust mangié la pomme
Ne passé son commandement,
Dont il vint puis à dampnement.
En ce déliceux paradis
Vivoit lors homs à son devis
Sans fain, sans soif, sans chaut, sans froit.
Nulle deffauts ne sentoit;
Quar sans labourer à sa brace
Le repessoit Dieux de grace.
Lors estoit ly mondes dorés;
Non pas pour ce que couloures

Fust tous de dorée coulour ;
Mais si com moins valent de l'or
Tout autre métal qui sont ores,
Valoient miex les gens de lores
Que ne firent ceulx, qui puis vinrent,
Et plus saintement se continrent.
Puis perdi homs, par la fallace
Du serpent, la divine grace ;
Si fus desmis par son oultrage
De paradis son héritage.
Puis que Saturnus fu démis,
Et Jupiter ou trone mis,
Qui du monde fu roys et maistres,
Et souverain des dieux célestes,
Lors establi à sa devise
Par tout le monde sa justice,
Ses loys et ses commandemens :
Si fist ses establissemens.
Lors vint li mondes argenteux,
Qui fut mains que l'or précieux,
Mais plus que cil de arain assez :
Lors primes falli la plantez
Du monde, qui dorés sieut estre
Et les gens de grace repaistre.
Lors abréga il le prim temps :
Si parti l'en en quatre temps,
En yver, ampthone et esté,
Et brief ver, qui ains ot esté.
Lors premièrement commença
La paine, qui deslors encha
Fu appareillié aux morteulx :
Lors commença le temps esteulx,
La noif, la glace et la gelée :
Lors premiers fu l'art controuvré,
De faire bordes et maisons.

En ces roches, en ces buissons,
En ces loges qu'il faisoient
En lieu d'autres maisons, mannoient.
C'estoit leur habitacions;
N'avoient autres mansions.
Lors convint premiers labourer,
Semence espandre, et beufs arer.
Jupiter fu, selon l'ystoire,
Roys de Crète, et faisoit croire
Par l'art de son enchantement
Qu'il estoit Dieux: quar oultréement
Faisoit, par art de négromance,
Ce qu'il vouloit. En tel errance
Mist la fole gens esbahie,
Que plusieurs ne cuidoient mie
C'om deust en autre Dieu croire;
Tant tindrent sa parole à voire.
Aus aucuns toulloit la veue,
L'autre l'oÿe et l'antendue.
Les aucuns tourmentoit griefment
Et metoit à crueux tourment
Par diverses afflictions
De raiges et de passions,
De dommages et de périls;
Si les faignoit avoir garis,
Quant il daignoit sa main retraire
Des griefs maulx, que leur faisoit traire.
Dont les gens meschéans et nice
Le doubtoient pour son malice,
Et y mettoient leur créance;
Quar plus fait on de révérance
Aux malvais pour leur malvaistié,
Qu'aux bénignes par amistié.
Et pluseurs enfans, qu'il avoit,
Aprenoit ceulx ars qu'il savoit;

Dont estoient crémuz et doubté
Du félon peuple rassoté;
Et pour Dame Dieu les tenoient
Par les terres, où il manoient,
A leur loenge et à leur gloire :
Et pour leurs noms mettre en mémoire,
Faisoient faire par le monde
Cilz chetif Dieu, (que Dieux confonde!)
En leurs noms temples et moustiers,
Fausses ydoles et autelx;
Et demandoient sacrefices
De pors, de beufs et de genices.
Le chétif peuple assotissoïent;
Si que tous leur obéissoïent.
Et tant crut ceste folience,
Que tous avoient leur créance
Que cilz mauvais dieu leur donoient
Les biens, qui de Dieu leur venoient.
Pour plus leur bienveillance avoir,
Et pour plus les foulx décevoir,
Ot Jupiter tel loy donnée
A la fole gent mal senée,
Que sans mesprandre leur leust
Faire à tous ce que leur pleust;
Et si disciple s'enhortoient
Aus fouls, qui pour ce les amoient.
 Puis ce que cil Dieu furent mort,
Ly vif diable après leur mort,
De cui seus il seullent ouvrer,
Pour les foles gens amuser
En leurs ydoles s'apparoient,
Et en leurs noms respons donnoient;
Si conseilloient à la gent
Conseil dampnable et domagent.
 Quant homs ot fait par son péchié

Tant, que Dieux l'ot deshébergé
De paradis le délitable,
Par l'ennortement du dyable,
Qui de péchié le fist enchaut,
Lors ot homs faim, froit, soif et chaut;
Lors ot paine, mal et travail;
Lors fu en cure et en esvail
D'aquerre, et gaingnier son vivre,
Et de labourer, s'il voult vivre,
Si com tesmoingne l'escripture.
Mais celle gent fu nette et pure,
Et plus nettement se continrent
Que les autres qui après vinrent.
Ly tiers aages fu d'arain:
Car aussy que ly primerain
Furent meilleur et plus valurent
Que ly second qui après vinrent,
Valut mieux la seconde gent
De la tierce; tout com l'argent
Vault mieux que ly arains ne vault.
Lors commencièrent li assault,
Les batailles et les mellées;
Lors furent armes controuvées;
Lors devint la gent engigneuse,
Soubtille et trop malicieuse.
Mès n'estoit de si grant felonie
Com fu puis la quarte lignie.
Elle fu de fer dur et rude;
Lors primes mist la gent s'estude
A faire toute felonnie
Tout barat, toute tricherie.
Lors s'enfui voirre et droicture,
Raison, foy, paix, honte, mesure,
Tous biens et toute loyautés.
Si regna toute cruautés,

Fraude, traïson, lecherie,
Force, agais, touste et roberie,
Et désir d'autrui dommagier.
Lors primes prist-on à nagier ;
Si furent les yaues temptées
Et les navires controuvées.
La terre qui fu ains commune
Comme li solaus et la lune
Et à tous estoit habandonnée,
Fu lors départie et bornée.
Lors ne quist on pas seulement
A la terre nourrissement
De blés, ne d'acoustumés fruis.
Ains fist on caves et conduis,
Pour traire hors l'or et l'argent,
Qui souvent esmueuvent les gent
A toute desloyauté faire.
Lors primes prist on à fors traire
De la terre le fer nuisible,
Et l'or qui est plus dommageable.
Par ces deux sourdent les mellées :
Dont maintes gens sont affollées :
Et li pluseur perdent la vie
Par convoitise et par envie.
Li pluseur vivent de rapine :
Dès lors nuit la male racine,
Par qui pluseur sont mis à mort.
La plus grant part des gens s'amort
A larecin, à roberie,
A touste et a forcenerie.
Chascuns trice, barate et lobe ;
Ly uns oste et l'autre desrobe,
Ou murtrist sans l'un deffier.
On ne scet mais en qui fier,
En gendre, en cousin, n'en frère,

En fils ou en fille, ou en père.
La femme vise au mari nuire,
Et cil à sa femme destruire.
Les marrastres, aus durs corages,
Font les envenimés bruvages
Aux fillastres envenimer.
On ne peut li uns l'autre amer ;
Ains se béent à décevoir.
Le fils pour l'eschoité avoir
Au père vait la mort quérant,
Et de son aage enquérant.
Pitiez gist ; vaincue est franchise :
Et foy, charité et justice,
Issirent de cest sanglent monde,
Où toute mauvaisté habonde.
Mais justice la darrainne
Celle remest à quelque painne
Après les autres un petit,
A savoir mon sé l'apetit
Et les cuers des malfaiseurs
Peust refraindre les pieurs,
Et la doubte de sa vengance.
Un jour fu ja que, pour doubtance
De justice, lessoit on mal à faire :
Mais or ne la doubte l'en gaire ;
Ne pour li on ne lesce mie
A faire nulle félonnie.
Or ne trouve l'en qui droit juge ;
Jadis estoient li bon juge,
Qui sans haine et sans amour,
Sans avarice et sans crémour
Rendoient à loïal mesure
A chascun homme sa droiture.
Ne ja un homme n'espargnoient,
Ne nulle ame ne déportoient.

Or sont li juge corrumpu,
Et justice a le col rompu ;
Justice est morte, ce m'est vis.
Non est ains en paradis ;
Quar là justice ne morra.
Cilz est droit juges, qui donra
A son général jugement
A chascune ame loyaument,
Selon son fait et sa déserte,
Aux bons gaing, aux malvais perte.
Là ne vauront excepcions,
Ne fausses allégacions.
Celui ne puet on décevoir,
Ne corrompre pour nul avoir :
Cilz scet qui a tort et qui droit.
Mais le faulx juge d'or en droit,
Qui bon juge appeller se font,
Droit et justice contrefont ;
Si en ont l'ombre retenue.
Cils défoulent la gent menue
Et condempnent contre raïson.
Or n'a mès droit le povres hom ;
Li fort, li riche et li poissant
Vont ore les povre agonssant,
Et cueillent leurs bonne querelles.
Si gaignent par leur favelles
De fausses advocacions,
Par dons, par adulacions.
Les malvais juges aus f[illegible] se tiennent,
Et leurs malvaises causes soustiennent ;
Et le povre mainnent à honte.
Car de nul droit ne tient on conte :
Et cils, qui doivent droit tenir,
La terre et les drois soustenir,
Mainnent les povres à martire

Et les riches n'osent desdire.
  Pour ce que ne leur souffist mie
Faire en terre leur villonnie,
Pour ce que le ciel eust guerre
Et tout aussi comme la terre,
Voulrent assaillir paradis
Les géans, qui furent jadis,
Et seigneurs en cuidèrent estre
Et déposer le Roy célestre.
Pluseurs montaignes assemblèrent,
Et l'uns sur l'autre levèrent
Pour monter contremont le ciel.
  Quant Jupiter vit le monciel,
Et vit et sot leur male emprise,
Foudre cruel et aspre a prise;
Si a leur montaingnes pourfondues,
Et jus contre terre abatues;
Et les géans a craventés
A terre mors ensanglantés.
  Du sanc des géans, qui mors furent,
Nasquirent gens, qui pis valurent,
Plus fel et plus malicieux,
Fier, et divers, et envieux,
Et furent plain de tricherie,
De fausseté, de forsenerie;
Et plus amèrent murtre et guerre
Cils, qui naquirent de la terre
Et du sanc qui fu espandus
De ceux qu'il virent estendus,
Que li premier qu'orent esté.
Dès lors soubzonda, la plenté
De tous maulx et de tout malice,
De convoitise et d'avarice,
De traïson, de félonnie,
D'ire, de rancune et d'envie:

Plus despirent leur souverain
Que ne firent li premerain.
Or vous diray comment la fable
Peut estre à l'ystoire acordable:
Quant Titan vit deshérité
Son frère et de Crète geté,
Et que Jupiter tint la terre
Par force d'armes et de guerre,
Dolans en fu: qu'il esperoit
Que, quant Saturnus mort seroit,
Qu'em la terre hériter deust,
Et que nul autre n'i eust.
A grant host et à grant conroy
Vint guerroier contre le roy
Jupiter, qui Crète tenoit.
Quant il vit que Titans venoit
Aprestés d'armes et de guerre
Pour lui geter hors de la terre,
N'ala pas encontre à plain chaple;
Car trop fust la jouste doubtable.
Ains fist ses gens soubz un mont traire,
Chastiaux fermer et engiens faire
Pour guerroier à ceulx d'aval.
Si leur getoient contreval
Mangonniaux de pierre et de fust,
N'estoit nulz qui ferrié en fust,
Qui ja puis peust relever.
Et plus pot ceulx du val gréver
Que cilz du val ne le grevoient.
Cilz du val contremont rampoient;
Si dressoient contre le mont
Eschielles pour monter amont;
Car ou mont se vourrent embatre
Pour ceulx de la montaigne abatre.
Mais Jupiter les cravantoit

Aus mangoniaux, qui leur getoit:
Ainsi fu la guerre eschevée.
  Si fu la fable controuvée
Que cil, qui ou mont habitoient,
Célestieulx nommé estoient,
Ou Dame Dieu, ou souverain:
Si confondirent li primerain
Adonc, et li plus ancien.
Cilz qui bas furent terrien,
Homs serpentin nommé estoient,
Pour ce que contremont montoient.
  Ainsi vainqui comme vassaus
Jupiter ces premiers assaus.
Mès ne fu pas quite à tant;
Gent plus aspre et plus combatant,
Plus cruelle et plus félonnesse,
Plus anieuse et plus engresse,
Qui de leur lignaige estoient estraite,
L'y ont puis mainte guerre faite,
Mainte yre et mainte iniquité.
  La fable et la divinité
S'acorde que anciennement
Firent paien un fondement;
Si le vourrent si fort fonder
Qu'il ne puest mais effondrer.
Puis ont une tour sus fondée,
Qui jusques au ciel fust maçonnée.
Mais Dieu, qui vit leur fol corage,
Leur confondi si leur langaige
Et varia diversement,
C'un seul qui lors estoit seulement
Souffisant par trestout le monde,
Tant comme il dure à la ronde,
Mua en plusieurs langages Dieux.
Lors vint tel controverse entr'eux

Que l'un trébuchait l'autre à terre :
Quar quant li uns demandoit pierre,
Ly autres, qui pas ne savoit
Son langaige et un autre avoit,
Ly apportoit mortier ou sable.
Ainsi la tour fort et durable
Fu laissié pour cest assoyne :
Et le lieu ot nom Babilonne,
Où la tour devoit estre faite,
Qui demoure nient parfaite.
Babilon c'est confusion :
Pour la multiplicacion
Du langaige, que Dieu fist lores,
L'appelle on Babilone encores.
Et si langage, qui lors furent
Contreuvé, par le monde durent.
Telle allégorie y puis mettre :
Les géans, qui pour Dieu démettre,
Vorrent élever le moncel
Des montaignes contre le ciel,
Notent les orgueilleux du monde,
Où toute malvaistié habonde,
Tout orgueil, toute félonnie,
Toute traïson, toute envie,
Qui par fole présompcions
Lièrent leurs cogitations
Contre Dieu, pour lui guerroier.
Si veulent vers lui forssoier;
Si s'orgueillissent et si sourcuident
Que sa gloire usurper lui cuident :
Mès Dieu, qui tout orgueil confont,
Ou feu d'enfer ou plus parfont
Fait ceulx confondre et trébuchier,
Qui si se vuelent hault encrouer.

La fable de Hermaphroditus

Le Dieu d'éloquence et Venus
Orent jadis un enfançon
Moult bel et de gente façon.
Telz estoit de corps et de vis,
Qu'en lui peust on, se m'est vis,
Cognoistre la fourme à son père
Et la samblance de sa mère :
L'une et l'autre samblance avoit.
Et sé son nom nulz ne savoit,
Ermofroditus iert nommez ;
Bien fu le sien nom renommez.
En Inde fu nez et nourris ;
Quant .xv. ans ot, de son païs
Se parti par envoiseüre.
Si mist et son sens et sa cure
En cerchier estrange terre,
Et pour savoir et pour enquerre
Des gens estranges les manières.
Se repairoit sus les rivières :
Simples estoit et sans malice ;
Un jour vint en Caric en Lice :
Si com là s'aloit déduisant,
Vit un estanc cler et luisant,
Qui estoit creulx et parfons.
Nulz n'y osoit querre li fons :
Sans jons, sans rosiaux, sans ordure,
Clos iert environ de verdure.
Là repairoit une meschine,
Qui n'iert pas samblans à frarine.

Mignote iert et de grant affaire;
Onques n'avoit apris à riens faire.
Moult estoit de grant quointerie;
Riens ne savoit de chacerie;
N'avoit apris de traire de l'arc;
Si ne savoit tenir le dart;
Ne n'ot apris par ces gaudines
A courre après les sauvagines;
Ne sot carper ne filer laine,
Mais soy baignier en la fontaine,
Et son chief blandir et pegnier,
Et son vis laver et guignier.
Souvent se regarde et remire,
Et par grant entente s'atire,
Et vest d'escarlate ou de vert.
Si se couche sus l'erbe vert,
Et vait conqueillant des florettes,
Roses et lis, et violettes.
Et queilloit lores, se devient,
Quant elle vit l'enfant, qui là vient
Esbanoiant par l'erbe drue:
Tantost fut d'amour esmeue
Pour les grant biautés qu'il avoit;
Tantost l'aime qu'elle le voit.
Mais ainçois se voult aquointier
Pour son corps parer et quointier.
Lors a mis tantost son avis
En parer et polir son vis;
Puis vint vers lui, si l'araisonne
Et dist : Enfès, belle personne,
En qui toute biauté habonde,
Voir il n'a ton pareil ou monde.
Dont bien doit estre Dieu creus;
Car plus biau Dieu ne fu veus.
Sé Dieu est, je crois que tu soies

Li Dieu qui les amans mestroyes,
Cupido, le fils de Vénus.
Et sé tu es morteulx devenus,
Fils fus de beneuré père
Et de beneurée mère,
Qui te conçupt, qui t'enfanta,
La nourice qui t'alaita;
Car en sont ceulx qui t'appartiennent
Et qui de lignage t'atiengnent.
Mais plus en est bien eureuse
Celle, qui ta femme ou t'espouse
Est, ou celle qui le sera
Et charnelment t'atouchera.
Sé tu as femme bénie,
Je te requier par courtoisie
Que tu m'aimes céléement:
Si démenons privéement
Le jeu d'amours par druerie;
Je seray ta loiale amie;
Si te serviray bonnement.
Si tu n'as femme appertement,
Moy pren par loy de mariage.
Je sui femme de haut parage,
Par moy seras moult avanciés,
Et honorés, et essauciés. »
Atant s'est Salmacis teue;
Li a sa réponse atendue.
Hermofrodicus se ot proier,
Qui ne scet riens de donnoier,
Et ne scet que tel amour monte;
Adonc ot et vergogne et honte,
Rouges devint. Bien li avint;
Biaux estoit; mais plus biaux devint.
La rougeur, qui fait fresche et fine,
Le blanc de son vis enlumine.

La belle qui rougir le voit
De la vergogne qu'il avoit,
L'embrace et prie qu'il lui plaise
Que sans plus faire au moins le baise.
Cilz, qui de son donnoy n'a cure,
Li dist et certainement jure,
S'elle ne le laisse, il s'enfuira,
Et tout l'estre li guerpira.
Salmacis voit qui lui annuie,
Grant paour a qu'il ne s'enfuie.
Si li dist : Je te laisseray,
Et cest lieu te délivreray.
Si porras plus délivrement
Prendre cy ton esbatement. »
Salmacis faint qu'elle s'en aille;
Lors tourne en une respoustaille;
Ne veult pas qu'elle soit veue;
Toute quoie c'est la tenue
Pour espier que cil feroit,
Savoir mon s'il se baigneroit
Sous l'eau clère et atrempée.
Et li enfès sans demourée,
Qui cuide estre sans compaignie,
Et ne se garde de l'espie.
S'envet par l'erbe déduisant:
Ses piez plonge en l'eaue luisant;
Tant la treuve bien et trempée
Que sa besongne a aprestée;
Mist jus la robe qu'il avoit.
Quant la pucelle nu le voit,
Plus est eschauffée et esprise :
Pour sa grant biauté qu'elle avise,
Plus est esprise de l'amour.
Ne puet plus faire long demour;
Ja li est vis qu'elle l'embrace

Et que tout son talent en face;
Lors pert toute sa contenance.
L'enfès se joue et se balance,
Et vait par l'eaue saletant
Et ses bras estandant en noent:
Son corps par dessus l'eaue blanchoie.
Celle s'escrie: si Dieu m'avoie,
Or ay je ce que je désir;
Or feray de toi mon plaisir. »
Lors se despouille, et toute nue
Est par l'eaue à l'enfant venue.
Malgré sien le baise et embrace,
De toutes parts le çaint et lace,
Si le taste et vait palmoiant
Et par tout son corps tastonnant,
Malgré lui, et dessus son pois,
Qui son délit ne prise un pois,
Et moult s'efforce d'eschaper.
Mais celle pour plus atraper,
Contre lui se serre et estraint.
Plus si lasse et plus le destraint
Qu'enguille ne fait le prenant.
Et plus le vait entretenant
Par col, et par ventre, et par rains,
Que ne fait Lyere les lons rains.
Et quant vit que nulle manière,
Ne pour anoy, ne pour prière,
Ne povoit l'enfant esmouvoir
A ce qu'elle en puist avoir
Son délit, qui tant la destraint
Que pour l'eaue point ne s'estaint;
Cilz qui haoit sa compaignie,
Se deffent; et celle li crie:
Mauvais, dist elle, et y parra
Com ta deffense te garra.

Jamès voir ne m'eschaperas,
Ne de moy ne te partiras.
Biau sire Dieux, qui ce veés,
Je vous pri qu'un don me donnés,
Que jamès ne puisse en ma vie
Estre de cestui départie.
N'il ne soit mès de moy desjoins :
Tousjours serons ensamble joins. »
Ly Dame Dieu font sa proière :
Leurs corps sont joins en tel manière
Qu'entre eulx deulx n'orent qu'un seul vis.
Si veissiez, ce iert avis,
Deux rains croistre et atisier
L'uns à l'autre, et fructifier ;
L'uns rains à l'autre s'assemble.
Ainsi sont annexé ensemble
Le jouvencel et la pucelle.
Ambedui sont male et femelle ;
Ainsi sont yoint l'un à l'autre ;
Et si ne sont ne l'un ne l'autre.
Quant Hermoprodicus se voit
Demi male, et que fourme avoit
Double de male et de femelle,
Si qu'il samble estre cil et celle,
Les deux mains tolt et si s'escrie
A vois féminine et délie :
Père et mère, qui m'engendrastes,
Et de vos deux noms me nommastes,
Un don vous pri que me donnez
Que ainsi que sui transmuez
Et demi malles devenus,
Où j'estoie tous homs venus,
Que quiconque s'ira lavant
En ceste eaue d'ore en avant,
Sé c'est uns homme et il se baigne,

Que demi malle il deviegne. »
Bien fu oye l'oroison;
Et c'est la cause et la raison
Que la fontaine a tel povoir
Que membres change à son vouloir :
Car cil, qui là baignier se viennent,
Tantost demi malle deviennent.
Par Salmacis est entendue
Femme, qui toute s'entendue
Met en soy fonder et guignier,
En soy laver, en soy pignier,
En soy parer d'aournemens,
De joyaux et de vestemens,
Pour faire les musars muser;
Et veult toute sa vie user
En vain délit, en vaine ordure.
Folz est qui telle femme a cure :
Car li homs, qui si acompaigne,
Grant merveille est, s'il i gaingne.
Telle femme mainne homme à la mort;
Trop est folz qui à li s'amort,
Et qui se soille en sa fontaine,
Que tant est périlleuse et plaine
De grant vilté et de domage.
Il n'a au monde homme si sage,
Tant soit de ferme volonté,
Plains de vertus, plains de bonté,
S'il se soulle en tel fontenil
Dont la jonchière est de penil,
Qu'abaubis et mas ne se tiegne,
Et que son cuer flous ne deviegne.
Car homs, cui fole femme atrape,
A paine vient qu'il en eschape.
Autre sentence y peut avoir,
Qui bien est accordable à voir :

Salmacis puet noter le monde,
Où toute vanité habonde,
Tout orgueil, toute quointerie,
Vain délit, vaine lecherie,
Biauté fainte contre nature,
Vain déduit, vaine envoiseure
Par art et par aournement.
C'est celle pute droitement
En cui beneurtés éclipse,
Cest, dont dist l'apocalice,
Qui fait les folz avoutroier,
Et de droit chemin forvoier.
Celle est chiefs de confusion,
Qui du vin de perdicion
A maint fol musart imbeu,
Maint enivré, maint déceu.
S'il est, qui de cel vin s'enyvre,
Jamès ne s'en venra délivre,
Sé Dieu n'y œuvre par sa grace.
C'est la putain, qui tout agrape;
Riens n'est, qui lui puist eschaper,
Mais qu'elle lui puist agraper.
L'eaue, où tel putain se baigne,
Note la tourbe et la compaigne
Des gens qui sont à li subget,
Sus qui elle chevauche et siet:
Ou qui veult, l'eaue segnefie
La multitude et la copie
De mondains biens, vains et muables,
Plus coulans, plus abhominables
D'eaus, combien que ceure tost;
Car s'a l'un donne, à l'autre tost
Le monde et ses faintes délis.
Et qui plus telz bien a eslis,
Mains s'esjoist finablement,
Et s'en doult perdurablement.

C'est la périlleuse fontaine,
Qui les baignans couvrent et baigne
A honte et à condempnement
D'ame et de corps finablement.
L'enfés, qui purs et parfais ière
Ains qu'il entrast en la rivière,
Où la ribaude le hapa,
Qui si le prist et atrapa
Qu'il perdi sa perfection
Et chaÿ en chativoison,
Devint mols et chétif, et vils,
Puet segnifier, ce m'est vis,
Ceulx qui pur, net et saintement
Veulent vivre, et parfaitement
En l'estat de religion,
Qui puis par dissolucion
De cuer, qui les fait esgaier,
Vuellent puis le monde assaier
Et issir de leur habitacle,
De leur cloistre et de leur oracle,
Pour prendre récréacion;
Telle est leur excusacion.
Si vont par le monde esbatant,
Par lieux estranges, jusqu'à tant
Qu'il viennent à Carie en Lice:
C'est el moien d'oiseux délice
Du monde, qui tant les assoche,
Tant les atrait, tant les acroche
Par vaine délectacion,
Que leur fait de religion
La dévocion despoullier,
Et tout le bon propos soullier
Ens en l'estanc de vain délice.
Lors emont la char et atise
Vers le charnel esmouvement,

Où courent par consentement.
Lors les estrainct, lors les embrace
En l'eaue et en boire, et enlace
Le monde, qui les vait temptant,
Tant qu'à lui se vont consentant
De corps, de cuer, se m'est avis :
La font orde mellée et vils
Du monde et d'eulx ; et cuident vivre
Religieusement, et suivre
Les délices du monde et l'aise.
Si ne croy mie qu'à Dieu plaise
Telle religiosités.
Ce n'est que feinte vanités ;
Saint Jacques en puis traire à garant.
De buef et d'asne vont arant ;
Mès Dieux deffent telle areure.
Sus l'euvre Dieu font vesteure
Composié et de laine et de lin :
Tel demi malle et féminin,
Qui le cuers ont divers et double,
Font trop desconvignable couple.
C'est diverse profession
Du monde ot de religion,
Et cuident franchement servir
Dieu et le monde, et deservir
La Dieu grace, et le monde avoir.
Certainement doivent savoir
Que Dieu tient la meslée à vil,
Monstrueuse et plaine de péril.
Car plus les hounist et affonde
La féminine amour du monde,
Et plus les maine à dampnement
Que leurs bienfaits à sauvement.
  Hermoproditus vous diray,
Et ceste fable vous exposeray
Que la fontaine segnifie ;

Mès ne le tenez à villonie.
La fontaine, si com moy samble,
Est le lieux où la semence assamble,
Qui vient de charnel jonction,
Pour faire généracion.
Le lieux est matrix appelés,
Qui tant doit estre grans et lès,
Que .VII. selles y puissent estre,
Trois à destre et trois à senestre;
Et la .VIIe. est ou millieu.
Quant le germe entre ou moien lieu
Ens, où qu'il se fourme et conferme,
Sé com l'art de phisique afferme,
Là doit hermoditus naistre.
Si c'est femelle, devers sénestre,
Et masle devers destre lès;
Ainsi est cilz entremellés.
Fourme de malle et de femelle
Ont ceulx de la moienne selle,
Et ont l'uns et l'autre nature.
Mès quant à l'œuvre de luxure
Puet plus li membres féminins;
Impotens est li masculins.

La fable de Léander et de Hero s'amie.

Sur la mer, qui Helle se nomme,
Ot en Habidon un riche homme,
Vaillant homme et de haulte gent,
Cilz avoit un filz bel et gent,

Moult appert et moult affaitié.
C'est Léander, qui s'amisté
Avoit à belle Hero donnée,
D'une dame de Sexte née.
Moult s'entramoient ambedui :
Mès moult leur parfait grant anui
La mer, qui les amans départ.
Héro demouroit d'une part
En Sextes, droit sur la marine ;
Et li amans à la meschine
En Habidos d'autre part ière.
N'avoit entr'eux que la rivière
De mer Helles, qui court parmi,
Qui départ l'amie de l'ami.
La nuit, quant gens iert endormie,
Aloit li amis à s'amie
Parmi la mer, sans nef, sans barge,
A no, de tant qu'elle estoit large.
N'osoit pas à sceu de gent
Aler à la belle au corps gent,
Que leur amour ne fust aperte.
Longtemps fu la chose couverte :
Chascun soir, de nuit c'om n'y voie,
Se met le damoisiaux à voie
A la belle, pour soy déduire.
Ne croit pas que riens li puist nuire,
Tant comme il soit en tel voiage.
De la pucelle au cler visage
Fait tout son bon et son plaisir,
Tant comme il a la nuit loisir.
Lendemain, ains que le jour, s'empart ;
Au soir retourne celle part :
Chascun soir est en esguaite
La belle en une tour, qui gaite
Aus fenestres que c'il viegne :
La droite voie li enseigne

A un brandon ardant, qu'elle a,
Qui droitement l'enseigna là.
Cilz sieut la clarté du brandon,
Puis fait de la belle abandon
Son bon hui, com il ot fait hier.
  Longtemps menèrent cil mestier
Qu'onc ne fu la chose sceue
De nul des leurs, n'aperceue.
Ne le savoit fors euls seulement,
Et une viellote ensement,
Qui nourrie avoit la pucelle.
Bon temps avoient cilz et celle,
Et moult fussent beneuré.
Si leur eust longuement duré,
Sé ne fust leur empeschal.
Mès trop leur fait grant contristal
La mer, qui fait d'eulx dessevrée.
Un jour fu tourble et tempestée,
Plaine de tempeste et de vent.
Trop mène la mer grant tourment;
Les ondes ne font fors hurter,
Trop faisoit la mer à doubter;
Nulz à nagier ne s'esmeust
En nef, n'en barge qu'il eust;
Ne nuls ne s'osoit sus mer metre.
Long temps dura, se dist la lectre,
La tormente sans apaisier.
Trop fait les amans esmaier
La grief tourmente, qui là bruit.
Chascun pleure et plaint jour et nuit;
Chascune heure leur samble un jour.
  En Abidos iert à séjour
Léander a pou de délit:
Onc en .VII. jours ne jut en lit,
Ne ne sot que fu bien ne joie.
Tord il tarde que celle voie

Où est son cuer et son pensés,
Dolens, tristres et trespensés
Sus une roche aloit séoir
Sus mer, pour le païs veoir
Où manoit la belle au cler vis.
Souvente fois li fu avis
Qu'il veoit le brandon ardant,
Que la belle en lui regardant
Tient en la tour sus la fenestre.
Moult lui desplest que n'y pot estre;
Moult se complaint, moult se demente
De la mer et de la tourmente:
— Ha! las! dist il, com sui mauvais,
Qui me tient que je n'y vois mès
A la plus belle de cest mont!»
Tant l'angoisse, tant le semont
Amours, qui tant l'art et argue
Que la robe, qu'il ot vestue,
Despouille, puis sault en la mer.
Bien est angoisseux pour amer
Quant en péril de mer se boute.
La mer le déchace et déboute
Selon le mouvement de l'onde.
Ly damoisiaux .III. fois affonde;
A pou failli qu'il ne noia.
A revenir trop s'esmaia;
Bien voit que ne porroit durer,
Ne les tourmens endurer.
Ce poise lui; mès toute voie
Ly convint laissier cette voie.
Moult se démente, et plaint, et pleure.
— Ha! las! dist il, vendra ja l'eure
Que ceste mer soit appaisie?
Trop me parfait fiere envaïe,
Quant mon propos destourbe et tourble.

N'iert pas plus muable ou plus tourble,
Quant la damoiselle y noia,
Qui de son nom la baptisa,
Dont elle est Helles puis nommée.
Belle sur toutes riens amée,
Mes cuers, ma joie, quant sera
Que les tourments cessera?
Quant me porrés recevoir?
Nè nous puet pas si bien cheoir
Que vous et moy fussiesme né
D'une villė et d'un seul regné?
Si fusse o vous, et vous o moy.
Trop me desconforte et esmoy
Pour ceste mer qui nous desjoint
Les corps, dont li cuer sont adjoint....
Je samble le mescheant homme
Qui muert de faim, et a la pomme
A la bouche et n'en puet user.
Bien porroie long temps muser,
Sé je m'amie ne veoie
Devant ce que la mer fusse quoie.
Bien puet cilz temps longues durer;
Ne porroie tant endurer;
Aler m'estuet, soit tort ou droit,
Quoy que m'en aviègne, or en droit
A la belle, où j'ay m'amour mise.
Là ay d'aler ma bonne assise;
Car là de celle, où tant desir,
Feray mon bon et mon plaisir.
Ou je moreray en mer pour li;
Si seray hors de cest anui.
Ou mer noierai, se devient :
Je pri Dieus, s'ainsi m'en avient,
Que je par delà mort arive.
Si me trouvera la chetive

Et plorra son chier ami mort;
Et sara le fait de ma mort. »
  A tant le fol sault en la mer;
Fols estoit il de trop amer,
Quant plus amoit autrui que soi.
Ne moru pas en mer de soy;
Tant but que noier le convint.
Péchiés fut, quant ainsi avint
D'enfant si vaillant et si sage:
Mort l'ont amours par leur oultrage.
  Héro la belle iert en la tour,
Qui moult désiroit le retour
De son ami, qui tant demeure;
Moult se complaint de sa demeure:
— Lasse! Com grant demeure à cy,
Biau doulz Amis, vostre mercy
Pensez de garir vostre amie.
Sé plus tardez, je n'en doubt mie,
Morte me trouverez sans faille.
Tant m'angoisse, tant me travaille
Amours, que plus ne puis durer.
Si ne puis pas tant endurer,
Com vous faites, c'est grant tourment.
Bien say que vous m'amez forment;
Mès mieus vous poiiez consirier
D'acomplir vostre désirier;
Car vous avez le cuer plus fort.
Si povez trouver maint confort,
Quand vous n'estes o vostre amie,
Que je ne trouveroie mie.
Assés trouvés au déporter
Pour vos dolours réconforter,
Chacier en bois, ou en riviere.
Ou en forest grant et plainière,
O les vallès de vostre temps.

Je sui cy seule, qui atens
Sans compaignie et sans confort.
Je n'ay nullui, qui me confort
Des maulx, que je sen pour amer.
Lasse! tant mal vi ceste mer,
Qui si destourbe mon vouloir.
Trop par me griève et fait douloir
La demeure de mon amant.
Trop ce désir. Sé Dieu m'amant,
Pour quoy demeure que ne vient?
Il a essongne voir, se devient,
Essongne du mal vent qui vente,
De la mer et de la tourmente,
Qui ça ne le laisse venir.
Espoir il n'y daigne venir?
Ne daigne, lasse! ne daigne il?
Me despite il? certes nennil.
Mès trop li est la mer contraire;
Hier fu paisible et débonnaire.
Bien peust ier estre venus.
Hé Dieux! Pour quoy s'est il tenus?
Veoir que ne me vint il hier?
Maintes fois est, au mien cuidier,
Çà venus en moins de termine.
Or est troublée la marine;
S'il fust de çà, ne m'en chausist.
Sé ce temps jamès ne fausist,
Sé je tenisse entre mes bras
Mon cuer, ma joie et mon solas,
Ja ne quesisse par ma teste
Que mès fausist ceste tempeste.
Hé Dieux! Com mal fait qu'il ne vient!
Maintes fois vint, bien m'en souvient,
Que mer n'iert pas moins tempestueuse.

Trop en estoie crémeteuse
Quant en ce péril le veoie.
Or me merveille, sé Dieux me voie,
Dont or li vient si grant crémour.
S'il fust si destrois pour m'amour
Com il souloit, je n'en doult mie
Qu'il ne fust venus à sa mie;
Ja tant ne l'eust mis en sueffre.
Non pourquant bien vueil qu'il se sueffre;
Jusques la mer soit en repos;
Mais qu'il se tiengne en son propos,
Et qu'il ne fais une autre amie.
Mès voir ce ne vorroy je mie:
Mieux vorroie, sé Dieux m'ament,
Estre morte que mon ament
Perdre, ne qu'il autre aquointast.
Si croy je bien qu'il se hatast
Plus de venir, sé ce ne fust:
Dont seroit il plus dur que fust
Et plus faulx que nuls homs qui soit.
Sé il ainsi me traïssoit,
Bien m'aroit ore déceue.
Ne m'en sui pas aperceue
C'onques eust vers moy mespris.
N'onques de riens ne le repris;
Ne je ne truis qui mal m'en die;
Ne pour ce ne le dy je mie.
Mès jè l'aim de trop grant amour;
Ne nuls n'aime bien sans paour:
Pour ce m'en doubt je que je l'aime.
Ne je n'en ay nul autre crème,
Fors que pour ce que trop demeure.
Si ne say pourquoy tant demeure:
Si puis, plus de doubte avoir

Pour ce que je n'en say le voir.
Amis, Dieux vous ramaint à joie,
Si que sain et sauf vous revoie
Prochainement et sans demour.
Lors me baiseriés par amour,
Et entre vos bras me tenrois.
Si ce n'est que vous remanois
Pour le destourbe de la mer,
Non pas pour autre femme amer.
Certes sé mon ami perdoie,
Bien say que de dolour moroie.
Mès ja, sé Dieu plest, n'avenra;
Jamais amis ne me faura:
Ja ne fera vers moy boisdie.
Ja fust venus, quoyque je die;
Mais la tourmente le detient.
Lasse! com cils maux temps se tient!
Que si se va par mer salant,
Tout le cuer me va tressaillant
Du ténébreux temps que je voy.
Trop suis tristre, et dolente aboy.
Neptunus, le dieu de la mer,
Ja sceus tu par amours amer?
Or si guerroiez mon amant;
Fusses tu liéz que enssement
Te guerroiast, quant tu amoies?
Quel los et quel grace y aroies,
Sé tel enfant avoies mort?
Domage serait de sa mort:
Trop est franc de cuer et de corps. »
  Ainsi se plaing et plus encors
La damoiselle; et main et soir
Ne puet ne paix ne joie avoir.
Tous jours a en cuer et en bouche
Celui, qui plus au cuer li touche.

Cent fois le jour vait au rivage
Savoir sé ja trouvast message
Que d'Abides venir veist,
Qui nouvelles li en deist.
Mais elle n'en puet oïr nouvelle.
Toutes les nuits musoit la belle
Sus la tour, où elle attendoit,
Et son brandon ardent tendoit,
Pour monstrer lui la droite voie.
Mès fortune, qui les guerroie,
Et le vent, qui trop les destourbe,
Sa lanterne esteint et essorbe.
Dont elle dut l'enfant avoier,
Et fist le jouvencel noier.
Car trop ot le cuer esperdu,
Puisqu'il ot son joir perdu,
Qui li monstroit sa droite voie.
La pucelle attend toute voie;
Onc de .VII. nuis ne prist sommeil;
N'onques ne furent clos si oueil
La montance d'un seul moment.
Trois jours le voit elle en dormant :
Si li est vis qu'elle l'embrace,
Et que tout son talent en face,
Et quand dui gisent en un lit.
Lors à grant joie et grant déduit;
Mès failli li est en pou d'eure;
Au réveillier souspire et pleure.
Et pour ce, nous dist li aucteurs,
Au réveillier sont les doleurs.
Celle prie qu'ainsi avenir
Puisse qu'elle le puist tenir,
Ainsi que l'a veu en songe :
Biau doulz Amis, ceste mençonge
Nous puisse à grant joie tourner.

Penssés, Amis, de retourner
A votre amie par amour.
Ja n'aiez doubte ne crémour:
Bien passerés, au Dieu plaisir.
S'acomplirons notre désir......
Lassé! pour quoy sui tant honteuse?
Sé si ne fusse vergondeuse,
Ne fusse mie en tel crémour,
En tel destraisse pour amour:
J'alasse appertement à lui.
Si n'eusse ne mal ne anui,
Ne dueil de rien qui m'avenist,
Quant il avec soy me tenist.
Jamès ne fusse s'o lui non;
Mès trop crain le mauvais renon.
Ne s'acordent pas bien ensamble
Amours et honte, se me samble.
Trop est l'une à l'autre contraire;
Car amours veult tous ses bons faire,
Quoy que aviengne mal ou bien;
Et honte ne s'accorde à rien,
Qui ne soit avenable chose.
Ce qu'amours veult et honte n'ose.
Si fait trop que fols, qui s'ahonte.
Si sont il maint, qui ja pour honte
Ne lairont leur plaisir à faire.
Autressi deussions nous faire;
A nous ne fust pas telz anuis.
Ne ne passast toutes les nuis,
Mes amis, mer pour moy requerre;
Ne de la mer, qui si nous serre
Ne craingnist pas tant les assauts.
Amis, vous soiez sains et saus,
Et Dieu vous gart de meschéance,
Ainsi com il en a poissance! »

Ainsi se complaint et demente
La doloreuse, la dolente.
Mès ne scet la desconvenue,
Qui du varlet est avenue.
Parmi la mer vait flotant mort;
Onc mès si doloreux descort
Ne fu veus à damoiselle,
Quant elle en saura la nouvelle.
Mot n'en scèt; mès grant doubte en a.
Ou grant dueil qu'elle demena
La damoiselle s'endormi;
Mais n'ot pas longuement dormi,
Qu'elle vit un songe pesant;
Dont s'effréa moult durement.
Ly songes fu qu'elle tenoit
Un grant delphin, qui mors venoit
Parmi la mer droit à la rive,
Au port, dessoubz la courantive.
Grant dueil en fait; ce li est vis.
Tant en ploura, que tout son vis
Et toute sa face en moilla.
A tant la belle s'esveilla;
Toute effraée court au port,
Où pou trouva joie et déport.
Son ami voit venir flottant,
Si com le vent le vait boutant.
Et chace devers le rivage.
Tel dueil en a que toute enrage;
De son dueil ne veulz faire conte;
Nul dueil vers le sien rien ne monte.
En mer sault contre son amant;
Moult par l'embrace estroitement;
Bras a bras est lez lui périe;
Par son grant dueil est la noie.
Bien li monstra semblant d'amer,

Quant pour lui voult noier en mer.
Onques pour mort ne pour vie
Ne fu leur amour départie.
Puis arrivèrent li amant
Au port de Frixe droitement,
Hors de la mer espoventable.
  Or vueil espondre ceste fable :
Léandre dissolucion
Donne, qui met s'entençion
En fols amour, en fols arsure.
Amoit Hero : ce fu luxure,
Qui fu née en Sexte sur mer.
Car toute la force d'amer,
Toute la cause et l'aventure,
L'eschaufement et l'ordure
Naist du sixte membre de femme.
Héro tient le brandon qui flame,
Dont elle alume à son amant,
Qu'amours art ef voit enflamant.
Cuer, qui s'abandonne à amer,
En vait par les périls de mer,
Courant tout nu par nuit obscure.
Car trop plus a malaventure,
Périls et persécucions,
Tourmens et tribulacions,
Qui sueffre les dolours d'amer,
Que s'il nagoit parmi la mer.
De mer amère a amours nom;
Il n'i a s'amertume non:
Léander aloit nu nagent
Par nuit obscure; car la gent
Luxurieuse et dissolue
Escorche, et despoulle, et desnue
Fols amour, qui si les desseule,
Si les enténèbres et avengle,

Que tout leur tost sens et savoir,
Et tous les biens c'om puest avoir.
Lors naissent tourmentes et vent,
Qui esmeuvent la mer forment,
Et du brandon estaint la flame.
Car puis qu'amours fait homme ou femme
Chéoir en tel. chétiveté,
En si honteuse povreté
Que n'a que rendre, ne que prendre,
Ne que donner, ne que despendre;
Si a le sien tout despendu :
Dont le voulroient avoir pendu
Tuit cil et celles, qui l'amoient.
Et, qui ami doul le clamoient,
Le laissent du tout à amer.
C'est la tourmente de la mer
Par qui li brandons, ne la faille
Qui plustot meurt que feu de paille,
Est toute amortie et estainte.
C'est amour décevable et fainte
De ceulx, qui pour le sien avoir,
Le souloient jadis décevoir.
Mès puis qu'ils n'en peuvent riens traire,
De s'amour n'ont mès plus que faire;
Chascun le déchace et déboute.
Plus est périllieus que qui floute
Et déboutés par la marine.
Chascuns het mès amour frarine;
Nulz n'a mès de povre amour cure.
Lors estaint en lui la luxure,
Qui n'est amés ne n'a amie:
N'il n'a de nulle amour envie.
Plus estudie à soussier,
Que ne fait à luxurier.
Povres homs n'a d'amer talent;

Tant a le cuer tristre et dolent,
Plain de pésance et plain d'angoisse,
Pour la mesaise qui l'angoisse,
Que het toute joliveté.
Et s'il vouloit en povreté
Les déduis d'amours maintenir,
Ne les porroit il soustenir
Pour la souffreté, qui le tient.
Folz est qui celle amour maintient,
Qui robe et despoulle homme et femme
D'amour, d'avoir, de corps et d'ame.
Autrement le puis exposer:
Par Héro puis prendre et gloser
Celle sapience devine,
Qui tout commence, et tout affine,
Et tout ordonne souefment.
Par Léander puis droitement
Entendre homme ou humain lignage,
Par Sexte le hault herbegage
Des cieulx, par Abido le monde.
Par la mer estroite et profonde
Puis noter ceste mortel vie,
Où nous n'avons autre navie
Que le corps pour tendre à la joie
De la celestial monnoie,
Où la sapience divine
Nous atant, qui par la marine
Du monde nous guie et avoie,
Sé nous suivons la droite voie,
Que nous monstre son luminaire,
Sé nous vivons à l'exemplaire
De ses fais et de sa doctrine.
C'est la clarté, qui enlumine
Tout homme en ceste amère mer;
C'est celle qui tant pot amer

L'umain lignage à mon avis,
Qui l'a mist prime en paradis
Pour estre o lui joieusement.
Moult y fu beneureusement,
Et moult ot homs aise et délit:
Ou dont? en délitable lit
De paradis avecques s'amie.
Mès ce bien ne li dura mie;
Car leur amour se departi;
Si ot li homs molt mal parti.
Le mal monde ot plain de tristresse,
Plain d'angoisse et plain de destresse.
Ot pour plus doubler ses annuis,
Il ne povoit ne jours ne nuis,
C'est à dire ne vifs ne mors,
Veoir de paradis les pors.
Car la tourmente de péchié
Ot son passage empechié.
Et le vent de temptacion,
C'est la male subjection
Du dyable, qui l'avugla,
Et déçut, et deshérita;
Pour ce qu'il li ot enorté,
Et toute estainte sa clarté,
La grace et le doctrinement
Du devin amonestement
Que li homs doit suir et tenir,
S'il voulsist droitement venir
Au port de la salvable joie.
Lors perdi homs la droite voie;
Si li convient à forvoier
Sus en la mer, et puis noier.
Ès flos d'enfer sans alégance.
Mès la devine sapience,
Qui trop ot en lui s'amistié,

Par sa grace et par sa pitié,
Pour homme raembre et requerre,
Voult descendre du ciel en terre
Et prendre forme et char humaine,
Et soy livrer à mortel paine
Pour homme, que tant pot amer.
Ce le traist de l'amère mer
D'enfer au très salvable port,
Plain de pardurable déport.

Comment Orphéus ala querre sa femme en enfer.

Desus avés oï la fable
Comme Iphis, fille, fils devint
Et print femme. A ces noces vint
A grant feste et joieusement
Hymen dieu de noceoiement.
D'illec s'empart grant aleure
Par l'air, en jaune couverture,
En Ciconie où semons ère
Aux noces de grande marière.
Orphéus semons li avoit
Que nouvelle espouse devoit
Espouser joenne, gente et belle,
Erudice la damoiselle.
Sens nul bon heur qu'il aport,
Et sens nul signe de déport
Est Hymen aux noces venus:
Mais tristement s'est contenus
Et donne signe et démonstrance
De douleur et de meschéance

Que venir doie aux noceours.
Mais l'aventure fu peours
Que li signe n'orent esté.
La neuve espouse au prim esté
S'aloit nus piés esbanoiant
Aux préz pleins d'herbe verdoiant.
Un pastours beaux et envoisié,
C'est Aristéus le proisié,
Vit la belle; si la pria
D'amour: mais celle li nia
S'amour et sa grace à donner.
Si ne li voult habandonner,
Pour prière qu'il li feist,
A faire riens qu'il li queist;
Ains s'en fuit et s'il la siévoit.
Tantois que la belle fuioit,
Un serpent ou talon l'a mort;
S'en fu la belle mise à mort.
Grant doleur ot et grant pésance,
Quant par soudaine meschéance
Ot Orphéus perdu s'espouse.
Moult se complaint, moult se doulouse.
Quant tant l'ot au monde plourée,
Se voult en l'infernal contrée
Descendre, et aler pour savoir
Sé s'espouse peust ravoir,
Et si les infernals peust
Esmouvoir à ce qu'il la reust.
Il tint sa harpe et son arçon;
En harpant chanta tel chançon:
O vous, Dieu de la chartre obscure,
Où toute humaine créature
Vient et descent ou tost ou tart,
Ne nuls ne vous en fait essart,
S'il me loist, et se voir os dire,

Ne vien pas ci pour cest empire
Visiter, ne pour vous veoir,
Ne pour vos tourmens asseoir;
Car de tout ce n'ai je que faire.
Venus i sui pour autre affaire:
Euridice, que prise avoie
A femme, est cause de ma voie.
Autre chose ne quièrre je çà:
Un serpent ou pié la bleça;
Si mouru de la bleceure;
Or est en ceste chartre obscure.
Certes ne cuidai sans pésance
Souffrir sa mortel meschéance.
Ja ne sera par moi noié,
Que je n'aie assez essaié
Sé je peusse sens douloir
Mettre sa mort en non chaloir.
Mais je ne puis, ne ne pourroie;
Qu'amours m'assaut trop et guerroie;
Ci m'a vaincu par vérité.
Cil Dieux en grant auttorité
Est tenus ou souverain estre.
Si tien ge que cil doive il estre:
Si est cil, si com je devine,
Amours fist faire la rappine
De vous deux et l'assemblement;
Sé la renommée ne ment,
Pluto Proserpine ravit
Par amours, si tost qu'il la vit.
Par le paour, par l'obscurté,
Et par la grant maleurté,
Par les feus et par la froidure,
Qui sont en ceste chartre obscure,
Vous pri que ma femme et m'amie
Me rendés, et mettés en vie.

En ce n'arez vous nul dommage;
Quant el aura fait son eage,
Vous la rarez en autel point.
Perdre ne le poés vous point;
Car tuit viennent ou tost ou tart
Li mortel homme ceste part.
Cils ont leur derrain hebergeage,
Que vous tenés en héritage,
Et tenrés perdurablement.
Un poi d'usage seulement
Vous demant, quant à orendroit,
En m'espouse, et non autre droit. »
Ainsi dist Orphéus son lès:
Les ames du tristre palès
Pour la douleeur du son plouroient,
Et leurs peines entroublioient;
Tantalus oublia son soi;
Et Yxion dessous soy
Laissa sa roe reposer;
Et Siziphus revait poser
La roche, qui le travilla.
Ne Ticius pas ne bailla
Aux voutoirs rungans son jusier;
Et sans la fontaine espuisier
Ont leur saunes et leur tamis
Les Bellidiennes jus mis;
Et sé la renommée est voire,
Qui ce nous fait entendre et croire,
Les Ménidiennes plouroient,
Qui la douçour du chant oaient.
Ce tout mais ne pot avenir,
La Royne ne pot tenir
Ses oeils qu'elle ne larmoiast,
Ni li Rois d'enfer ne noiast
Pour riens ce qu'Orphéus demande.

La reine et le roys commande
Que Euridice soit appelée,
Qui fu en l'ombreuse valée
O celles, qui nouvellement
Sont venues à dampnement.
Euridice clochant aloit
Pour la plaie du pié qu'elle oit.
Quant Orphéus la vit venant,
Lié fu : mais par tel convenant
Li fu Euridice rendue
Que à son retourner l'ara perdue,
Sé se retourne et garde arrière.
Mais voist devant, elle derrière
Sé tost qu'elle ert oultréement
Fors de l'infernal tenement;
Ou sé ce non ja n'en istroit.
Un sentier ronseux et destroit,
Plein de silence et de durté,
Et de forvoiable obscurté,
S'en vont luy avant, elle après :
Et ja estoient auques près
Tout fors de l'infernal pourpris,
Quant cil, qui d'amours fu souspris,
Désirans de veoir s'amie
Et doubteux que ne venist mie,
Se tourna pour lui regarder.
Et sans maintenant plus tarder,
Est celle en enfer refuie
Et de ses oeils esvanuie.
Cil tent ses mains, prendre la cuide;
Mais comme vens de luy se vuide.
Celle se départ de son mari,
Qui de seconde mort mouri.
Mais ne se puet de li blasmer,
S'il ne se plaint de trop amer.

Le desrain salut li rendi
Que cilz à peines entendi.
Orphéus forment se douloit
Pour sa double mort, et vouloit
Retourner pour querre la morte;
Mais il trouva ferme la porte.
Et le portier la gardoit,
Qui son ire li retardoit.
C'est noié que jamais la voie;
Car retraite li est la voie.
Sept jours fu sur l'infernal rive,
Plourant la mort de la cheitive;
Sens boire et sens mengier vivoit,
Paissans soi du duel qu'il avoit.
Ses plours et ses deuls le soustint;
Mais Dieu d'enfer pour felon tint.
Puis est en Rodope venus;
Trois ans est sens femme tenus,
Sens esponse et sens concubine.
Si fui toute amour féminine;
Toutes femmes mist en refu.
Or ne sce je pour quoi ce fu,
Ou pour yce qu'il ot promis
A celle, qui tant fu amis,
Ou pour ce que mal l'encheÿ;
Mais toutes femmes en hay.
Toutes voies plusieurs l'amèrent,
Qui en s'amour point conquestèrent,
Et ne purent de luy joïr:
Qu'il n'en daignait nulles oïr;
Si s'en dolurent durement......
Historial sens puet avoir
Ceste fable, et pour estre à voir,
Si com li comptes le récite,
Prist Orphéus la devant dicte

Euridicem par espousailles,
Et que la dame en ses noceailles
Mourut du serpent qui l'a mort;
Dont li poètes si s'amort
A la plourer oultre mesure
C'onques puis n'ost de femme cure.
Toute amour de femme fuioit;
Car toute femme li puoit.....
Par Orphéus puis droitement
Noter regnable entendement,
Et par Euridice sa femme
La sensualité de l'ame.
Ces deux choses par mariage
Sont jointes en l'humain linage.
Li pastours, qui l'espouse prie
Et requiert qu'elle soit s'amie,
Puet noter vertu de bien vivre,
Qui seult l'ame enchaucier et suivre
Pour traire aux vertuosités.
Mais quant les sensualités,
Qui trop s'eslonge folement
De raisonnable entendement,
Et tels que vertus li envoie
Telle amour refuse et dévoie,
Si vait courant à descouvert
Tous nus piés desus le pré vert,
C'est à dire par les malices
De ces terriennes délices
Dont elle abuse folement,
Et marche par consentement
Sur le serpent de mortels vices,
Qui se repont soubz les délices,
Cil serpens ens ou pié le mort.
Si l'envenime et met à mort
De péchié par consentement:

Lors chiet l'ame dolentement
En la ténébreuse obscurté
De profonde malehurté.
Cils enfers est en luy meisme;
Car malvais cuer est uns abisme
Pleins de tourment et plein de peine,
Qui pécheours tourmente et peine
Jour et nuit rigoureusement.
Et sé Macrobe ne me ment,
En cest enfer mal et pénible
Sont .v. fluevs lait et horrible.
Le premier fluvs est oubliance;
Car en perverse continence
Cueurre oubliance trestout bien.
Au malvais cuer n'amembre rien,
Qui soit ne bon, ne prouffitable,
Ne qui ja puisse être sauvable.
Ains est pleins de si grant oublie
Que lui meismes en oublie
Et tous les biens qu'il ot ehus,
Ains qu'en cil enfer feust cheus.
Et Dieu les a mis, ce me semble,
Tous en oubli, si com moi semble.
Après court Stix le haineux,
Le malvais fluvs et chainneux,
Qui l'ame angoisse et traine,
Et met en rencour de haine,
Tant que ne puet nul bien amer.
Cils fluvs vénimeux, plein d'amer,
Fait tous biens despire et fouir
Et son prochain à tort haïr:
Si tient le cuer à grant destrece.
Après court le fluv de tristece,
Qui la lasse ame affonde et noie,
Et li toult espirituel joie.

Puis court Cochitus le ploureux,
Qui fait cuer triste et doulourex;
Duquel fluv, qui pleins est d'ordure
D'angoisse et de mal aventure,
Cils fluvs soufle ou cuer et atise
L'ardeur d'ire et de convoitise;
A meschief est l'ame livrée
Qui de ces murs est enmurée.
En cest enfer a maint tourment,
Qui l'ame tourmente forment:
Cil qui muert de faim et de soi,
Tantalus, qui a devant soi
La pomme et l'iaue qui li touche
Jusqu'au menton près de la bouche,
Et si ne s'en puet aaisier,
Son faim ne son soif apaisier,
Qui l'art, et angoisse, et atise,
Segnifie ardant convoitise,
Qui félon cuer art et enflamme;
Et tant l'angoisse et tant l'enflamme
Que de riens, qu'il ait, n'a proffit:
Mais quant plus a, maint li souffit,
Et plus a faim de plus acquerre.
Siziphus, qui la pésant pierre
Porte à grant peine contremont
Sur son col sur la roche amont,
Puis la trebuche contreval.
Du hault jusqu'au pic à val,
Note la soussieuse cure,
L'angoisse et la male aventure,
Qui les tirans tourmente en terre
Pour temporel honneur aquerre.
Main sont or einsi tourmenté,
Qui cuer, et corps, et volenté,
Tout leur pensé, toute leur cure,

Et tout leur temps tant com il dure :
Mettent en dignité acquerre
Et en mondains honnour de terre.
Si acquièrent les grans haultesces,
Les grans honneurs, les grans noblesces ;
Mais quant plüs montent haultement,
Plus trébuchent soubdainement
Du hault mont de prospérité
Ou val de honte et de vilté :
Si leur fait fortune la moe.
  Le tourment de l'infernal roe
Que Yxion vait tournoiant,
Note ceulx qui vont foloiant
Sans sans, conseil et sans cure,
Sans pourvéance et sans mesure,
Si com aventure les maine
Et fortune, qui les pourmaine
Selon ses variabletés
Pleines de décepvabletés.
Et puisqu'ils sont sans pourvéance,
Souvent ont duel et meschéance ;
Et leur vie est pire de mort.
  Li voultours, qui reonge et mort,
Le corps, le juisier et l'entraille,
Que Titius li livre et baille
Sans cesser, note sans doubtance
Le remors de la conscience :
Car tous jours aguillonne et mort,
Et reonge homme qui s'amort
A faire œuvre qui desconviengne,
Dont conscience le repreigne (1).
Des gloutons et des lécheours,

(1) Il y a ici dans le manuscrit quelques vers passés. Ce qui suit s'applique aux Danaïdes.

Des yvroins et des beveours,
Qui pour leur ventre saouler
Veulent tout prendre et engouler
Les mondains biens, qui sont finable
Trespassant et coulourgéable
Plus que iaue assiduel courant.
Cil glouton vont tout dévorant,
Tous jours voulroient gloutonner,
Vins et viandes entonner,
Pour emplir leur vaisseaux sens fons,
Dont n'est ne bons airs ne bons fons.
Mais ja tant ne engouleront,
Ne tant ne se saouleront,
Ne tant n'aront anuit beu,
Combien que soient embeu,
Que demain plus ne leur conviengne
Et tout ont à recommencier.
Poi se puet donques avancier,
Et bien pert s'entente et sa peine,
Qui de son ventre emplir se peine;
Puisque rien n'i puet demorer.
On ne doit pas trop demorer
Pour saouler sa gloute pance,
Mais mengier selon suffisance,
Sans plus pour soutenir sa vie
Ne pour cause de gloutonnie.
En cest enfer pénible et vils
Descent Orphéus, ce m'est vis,
Pour querre Euridice sa femme:
Quant pour querre pécheresse ame
De péchié, qui prise la tient,
Entendement de raison vient
Ou cuer, où tant a de malice,
Pour luy faire à savoir son vice,
Et son péril, et son meschié,

Si rédargue son ort péchié
Au son de la harpe Appoline.
C'est d'inspiration divine,
Qui la visite et qui l'espire
Tant que ses péchiés tire à tire
Li manifeste et fait savoir :
Et si li fais apercevoir
Les périls, où l'ame est livrée,
S'el n'est rescousse et délivrée
Par penitence ou par confesse,
Et la sensualités laisse
De malvais usage de vivre,
Et s'efforce de raison suivre
Qui le doit conduire et guier.
Ainsi se doit vivifier
L'ame, qui Dieus la grace en donne.
Mais quant l'ame se habandonne
A félonnie et à viltés,
Et que la sensualités,
Qui doit estre la darrenière
Et raison ensuivre, est première,
Si que raisons est bestournée,
Et réfléchie, et destournée
Par fols amour, par fol désir
A suivre le charnel plaisir,
L'ame escoulourge de rechief
A duel, à honte et à meschief,
En cel enfer, dont issue ère ;
Et pire est l'errour darrenière
Que la primeraine ne fu.
Car n'atent l'ame nul refu
Ne secours, puisqu'el a fors close
Raison, et contre li tient close
La porte du cuer endurcy,
Si ténébreus, si obscurcy

Qu'il ne voult o soi recepvoir
Nulle congnoissance de voir.
Par allégorie puis mettre
Meilleur sentence en ceste lettre :
Quant Dieu ot nostre humanité
Mariée à la déité,
Pour humanité faire maistre
De gloire et du règne célestre,
Et la char, morte par envie,
Fu ressoursse de mort à vie,
Tout li Juifs furent dolent.
Il en monta par l'air volant
Couvert de jausne couverture,
(C'est taint en sanguine tainture,)
Aux ciels, où toute pais habonde.
Cil créères de tout le monde
Fist jointure du corps à l'ame
Et mariage d'omme et de femme.
Mais l'une ne l'autre jointure
Ne fu si fine ne si pure
Qu'à maint ne soit puis mescheu,
Qui ont puis maint encombrier eu.
Par les premiers peut on savoir
Apertement que ce soit voir.
Le serpens, qui le supplanta,
Fu diables, qui tant tempta
La première mère jadis
En délittable paradis,
Quant il, par son excitement,
La mist en mal consentement
De mangier la dampnable pomme,
Dont elle fist mengier à l'homme.
C'est la vénimeuse pointure,
Qui toute humaine créature
Fist mettre en l'infernal tourment.

De ce se doubs Dieu forment,
Qui l'ame avoit prédestinée
Être sauve et espousée.
Pour lui délivrer et requerre,
Voult Dieus venir de ciel en terre
Et descendre en la chartre obscure
D'infer, pour humaine nature
Traire de l'infernal prison,
Et pour les mettre à garison :
Ceux, qu'il trouva présentement
Des siens, furent tout quittement.
Et cil, qui descendre i deussent
Pour l'entecheure qu'ils eussent
De mors dont li premier moururent,
Par lui quite et délivre furent.
Mais que tenissent vraiement
L'amour de leur très vrai amant,
Et cil après leur délivrance
Tenissent la droite créance
De Dieu, sans ressortir arrière
Jusqu'ils feussent hors de l'ondière
D'enfer et du monde passés. -
Ha Dieux ! comme ils sont ore assés
De ceuls, qui pour mortels péchiés,
Dont ils sont griefment entechiés,
Enqueurent la dure sentence
De cel infernal meschéance,
Qui les mors pécheours atent,
Qui persévèrent jusqu'à tant
Que Dieu par sa miséricorde
A soi les rappelle et racorde,
Et trait fors de celle misère,
Qui puis se reversent arrière
Et pardurablement se perdent
Par les maulx, où ils se raherdent,

Jusques l'ame du corps se part.
Si l'ont li diable en leur part
Enfermée en l'obscure tour,
Sans espérance de recour.
Lors n'a mais Dieu nulle amistié,
Miséricorde ne pitié
Que Dieus eust onques de luy.
Jamais Dieu n'aidera nulli,
Puis qu'il y sera descendus.
Or est li recours deffendus
A tous ceuls, qui là descendront.
Car jamais rescousse n'aront,
Sé mort les assomme en ce point.
N'a mais de délivrance point
L'ame, que diables emporte,
Puisqu'el a passés la porte,
Qui tantost est close et fermée;
Car là remaint l'ame enffermée,
Sans jamais raençon avoir.
Jamès Dieux, se scet on devoir,
Pour eulx en infer n'entrera;
Ne dampnés plus n'en istera.

Ci compte comment Vénus la déesse aima le bel Adonis. — Ci compte Vénus la déesse à Adonis son ami de Athalonta la bien courant.

Un jour baisoit par grant amour
Vénus son fils le dieu d'Amour;
Et l'enfès, qui l'ot embracié,
L'a soubs la mamelle blecié

D'un dart d'amour par mesprison.
N'a pas de légier garison
Celle, qui de cest dart est pointe.
D'or fin esmeré fu la pointe,
Plus tranchant que rasoer d'acier,
Pointe ague a pour miels percier.
La plaie fu longue et estroite;
Angoisseuse fu et destroite
Vénus, pour le cop de la plaie.
Mais ce le conforte et apaie
Que la plaie semble petite :
Pour l'estroitesse la despite.
Mais tant com plus la desprise,
Est-elle plus d'amour esprise,
Et plus art ses cuers et enflamme.
Quant Vénus, qui d'amours fu dame,
Ne sceut contre amours avoir force,
Fols qui contre amour s'efforce.
Vénus aima ; ne l' pot desdire :
Pour ce voulttel amant eslire,
Qui feust digne de celle amie.
Adonis aima, qui n'iert mie
En biauté mains vaillans de li.
Adonis plot et abelli
A la déesse pour sa fourme.
Amours l'introduist et enfourme
A faire ses commandemens
Qu'elle commande aux fins amans.
Or ne li chaut de déité,
Ne d'honneur, ne de dignité.
Tout oublie pour le damesiel ;
Et n'a en terre ne en ciel
Nulle chose, qui tant li plaise.
Elle l'embrace, elle le baise :
A lui se déduist et déporte.

Compagnie li tient, et porte
Ses fillés par prés et par vauls.
Or li agrée li travauls,
Qui de travail n'avoit donc cure.
Ne met plus s'entente et sa cure
En soi polir et cointoier ;
Or ne le chaut mais d'ombroier.
Escourtiée vait la déesse,
A manière de véneresse.
Par ces vaulx et par ces montaignes,
Par ces forests et par ces pleines,
Les filés porte et les chiens meine.
Pour l'amour Adonis se peine;
N'onc mais à labourer n'aprist;
Mains cerfs, mains daims, mains lièvres prist.
Mais onques lion, ne liépart,
Sanglier, ne ours ne fist essart,
Ne ne prist nulle armée beste.
Son ami prie et amonneste,
Si riens y vault amonnester,
Qu'il se gardast de contrester
A bestes de tels cruautés :
— « Amis, eages ne beautés
Ne pourroit fléchir leur courages ;
Car trop sont pleins d'ire et de rages.
Ne les poursuives, douls amis.
A douleurs seroit mes cuers mis,
S'il te meschéoit de tel chace.
Ton mal, veille, et mien ne pourchace,
Pour un petit de vaine gloire.
Le mien conseil tien en mémoire;
Chace les bestes qui fuiront;
Ja tels chaces ne te nuiront.
Et si te gardes d'envaïr
Celles, qui ne scevent fouir,

Ains ont apris à retourner.
A grant dommage puet tourner
Hardement contre les hardis.
Miels te vault estre acouardis
Et tourner en fine asseur,
Que chacier à ton maleheur.
Pour ce te pri, mes amis douls,
Que ne soies fols ne estous
A nostre douleur pourchacier.
Garde toy des bestes chacier,
Qui ont naturel hardement,
Et des lions nomméement.
Ceux hé-je plus que riens du mond.
Pourquoi ? — Pour ce que meffait m'ont.
Séons nous ci sur l'herbe en l'ombre
De cest peuplier ; car trop m'encombre
Li travaulx, qu'en avoie usé.
Je te diroi pour quoi plns hé
Les lions que autre sauvagine,
Et pourquoi vient ceste hayne. »
  Atant en l'herbage s'assist
Vénus. Mais pas ne li dessist
Que ses amis s'assist sur li ;
Ains li plot moult et abelli.
Lors sist en son giron couchié.
Puis à tel raison commencié :
  « En Crete ot une damoiselle,
Qui tant fu courans et isnelle
Qui ne pouvoit homme trouver,
Qui voulsist vers li estriver
De courre, qu'elle ne vainquist.
Grant nom et grant los en aquist ;
Merveilles fu de sa isneauté
Et plus assez de sa beauté ;
Qu'en tout le mont, ce m'est avis,

N'ot de corps, de chief ne de vis
Femme si belle ne si gente.
La pucelle ot nom Athalente.
Un jour voult celle asseur savoir
Quel espoux el devoit avoir.
Li Dieus li fist asseur entendre
Que n'a mestier de baron prendre,
De baron prendre n'a mestier:
Mais ja ne si savoit gaitier
Si bien, pour rien que on li deist,
Que en la fin baron n'eist,
Et se verroit tel temps en vie
Que ja n'aroit de soi baillie.
De tel response, qu'elle ot oy,
La pucelle si s'esbahi.
Dès puis ne voult baron avoir
Pour richece ne pour avoir,
Ne pour amour, ne pour prière;
Ains fu si crueuse et si fière
Que tous les mettoit au refu.
Mais trop plus désirée en fu,
Et plus aimée, et plus requise;
Car plus a on grant convoitise
De la chose, où a contredit,
Que de ce que nuls ne desdit.
Plus l'aimoient pour le debout:
A li venoient tout debout
Li riche baron de la terre,
Pour de mariage requerre.
Et celle avec son escondit
Dit que ja n'aura marit,
Fors qu'à une condicion,
Qui puis mist à perdicion
Pluseurs, dont fu perte et dommages:
Or ot tel loi cil mariages

Que n'a talent de baron prendre :
Mais qui voulroit à li entendre,
Et la puist au cours passer
Sien soit ; sé non, sans trespasser,
Il a failli à son corps gent.
Et bien sache certainement,
Il est mis à perdicion.
Onc pour ceste condicion
Le premier propos ne perdirent,
Ne de la mort semblant ne firent ;
Mais à cours faire se présentent;
Car de ce riens ne s'espoentent.
Venu sont pour le cours veoir
Li pères o tout leur povoir,
Et du païs tout li barnés.
Uns damoiseaux de Thebes nés,
Ypomenes, li beaux, li gentis,
Venu i fu o autres gens :
Nieps estoit au Dieu de la mer.
Les jouvenciaux prist à blasmer,
Que du courre s'entremetoient,
Qu'en péril de mort se metoient
Pour requerre tel mariage :
Péril y a et grant dommage.
Ainsi les blasmoit de parole
Et leur amour tenoit à fole.
Mais quand il vit la damoiselle,
Qui tant estoit plaisans et belle
Apertement en mi la face
Plus clère et plus luisans que glace,
Plus blanche que flour d'aubespine,
Plus vermeille que rose fine,
En corps pur et desafublé,
D'amours le cueur ot aveuglé :
Esbahis est et trespensés.

Toust li fu mués ses pensés.
Abatue li fu la gengle ;
Amours l'a rendu mat en l'angle.
A ceux blasmer plus n'entent ;
Mais merci cri et se repent
Des autres, qu'il avoit repris.
— Certes ne savoie le pris
Du grant loier qu'ils atendoient.
Ha ! com bien heuré seroient,
S'ils povoient tel pris conquerre !
Qu'il n'a si belle dame en terre,
N'onques ne fu, ne n'ert jamais. »
Quant plus la loe Ypomenès,
Plus art et esprent de désir :
— Dieu, fist-il, par vostre plaisir
Faites à la belle secours,
Que ne soit vaincue en son cours.
Mourir m'estuet, sé je la pers.
Moult ert ores mes cuers despers ;
Et villainement mesprenois,
Quant je ces vallès resprenois,
Qui pour la belle aosent sur eux
Emprendre fais si douloureux,
Com d'euls mettrent en péril de mort.
Trop mourroient de doulce mort,
S'ils mouroient pour soie amour.
Qu'atens-je ? Ne pourquoi demour
Que je ne vois au cours emprendre ?
Je pourrois bien trop attendre :
Mestier m'est que je m'aventure
Pour déservir tel créature.
Entreprendre m'estuet le cours.
Ja fait Dieu aide et secours
Aux courageux et aux hardis.
Mais le malvais acouardis

Pert mains biens par sa couardie. »
Endemenstiers qu'il s'estudie
Et qu'il devise sans parole,
Plus tost que oizillon ne vole
S'en cuert la pucelle Athalente.
Au vallet plaist et atalente
La grande isnelletés de li;
Mais plus li plet et abelli
La beauté, dont elle est garnie.
Car vermeille rose espanie
Ne fu de si fine couleur.
Trop embelli pour la chaleur
Du cours et de la lasseté,
Moult plus qu'elle n'ot ains esté.
Sur ses espaules d'ambes pars
Gisoient si cheveuls espars,
Plus luisans d'or fin, et si longs
Qu'ils li batoient aux talons.
Endementières que cil entent
A sa beauté, qui si resplent,
La pucelle a le cours vaincu :
Livré sont à mort li vaincu.
Mais onc cil ne s'espoenta.
Devant tous en apert s'esta,
La virge avise en mi le vis,
Et dist : — Pucelle, il m'est avis
Que petit d'honneur conquestés
En ces cheitifs, que vous matés ;
Car foibles sont et sans savoir.
Mais sé voulés loenge avoir,
Encontre moi vous esprouvés,
Sé vous tel hardement avés.
Sé fortune me fait secours,
Tant que vaincre vous puisse à cours,
Ce ne vous ert honte ne let

D'estre espouse à si bel varlet.
Par moi seriés moult exaulciée ;
Car estre seul de grant ligniée.
Fils sui Macaire l'envoisié,
Et nieps au Dame Dieu proisié,
Qui a à justicier la mer.
Si n'en fais pas mains à proisier
Par force ne par vassellage,
Que je fais par mon grant lignage ;
Et s'aquerre me poviés,
Nom pardurable en ariés. »
  Endementiers qu'ainsi parole
Le jouvenceaus, qu'amours afole,
Pour qui emprent tel hardement,
La pucelle ententivement
Le remire de chief en pié :
En son cuer dist : — Pour quel péchié,
Pour quel outrage et pour quel tort
Se veult cil enfès mettre à mort,
Et pour moi livrer à douleur ?
Je ne suis pas de tel valeur,
Que pour moi deust mort souffrir,
Ne son corps à martire offrir ;
Car trop est biaux et amoureux.
Si convoite fès douloureux
Entreprendre pour m'amitié.
Certes il me fait grant pitié,
Non mie pour beauté qu'il ait,
Mais pour l'éage du varlet :
Car trop voi joenne le meschin.
Et si est nés de noble lin ;
Neptunus est son bel aiauls.
Si m'aime tant le damoisiaux,
Que pour m'amour ose entreprendre
Tel fès que de la mort atendre,

Sé de fortune n'a secours.
Enfès, va t'en : laisse le cours;
Car ja n'aroie vers moi force.
Je ne le die mie, fors ce
Que de l'amour face refu;
Qu'il n'est femme, n'onques ne fu,
Qui pas deust estre reprise
S'il estoit de t'amour réprise.
Mais je te dis que s'est foleur,
Sé pour moi meurs à tel douleur.
Trop aroit ci male amitié.
A voi, donc me vient tel pitié?
Onc mais ne fu ci piteable :
Trop a femme le cuer muable.
Dès quant sui-je si débonaire?
Qu'ai-je donc de s'amour à faire?
Il ne l'en chaut; il het sa vie,
Puisqu'il a de mourir envie.
Si meure; car il ne m'en chaut :
Ce ne me fait ne froit ne chaut.
Il deust bien estre esmeus
Pour les autres qu'il a veus
Pour moi mettre à desconfiture.
Ha! sé mouroit tel créature,
Enfès de si très bonnes meurs,
Pour ce qu'il m'aime par ameurs,
Trop aroit à male mérite.
Ains fust tel victoire maldite
Que vaincu l'eusse, ne mort.
Trop aroie blasme de sa mort.
Ce poise moi qu'il se me requiert :
Sa meschéance et sa mort quiert
En cet estrif, qu'il a empris.
Ce fait amours, qui l'a sourpris.
Si voulroie que Dieu pleust

Qu'à cest cours vaincre me peust.
Ha! enfès, de belle facture,
Simples sur toute créature,
Mal fu la beauté de ton corps.
Digne feusses de vivre encors :
Ce poise moi que tu m'as veue ;
Chier comparras ceste veue.
Trop me fait fortune douloir ;
Certes s'il fust à mon vouloir
De baron avoir à mon chois,
Ne scè homme, tant ait richois,
Que je miels aimasse de toi. »
Ainsi pense et parole à soi
La pucelle, qu'amours maistroie.
Petit et petit s'amoloie ;
Moult est doubteuse et esbahie ;
Et l'aime, et cil ne le scet mie.
Dementiers èrent environ
Li pères et tuit li baron,
Pour le cours des deux esgarder.
Ypomenès sens atarder
Fist s'oroison dévotement :
— Vénus, Dame que tuit amant
Doivent requerre près et loing,
Moi secourés à ceste besoing!
Je sui par vous en ceste amour. »
Secourre le vins sans demour ;
Isnellement me mis à voie.
Em Cipre un mien jardin savoie ;
Un arbre y ot de grant valeur ;
Li arbres et li fruis est d'or.
Trois de ces pomes d'or queilley,
Au varlet vins, et li baillai ;
Et li apris qu'il en feroit,
Et comment il les geteroit

Pour amuser la damoiselle,
Qui tant ert courans et isnelle.
Li corneour le cor cornèrent
Et cils de courre s'aprestèrent.
Tant couroient isnellement
Que bien sembloit certainement
Qu'ils volessent com deux oisiaux.
Mès s'esjoist li damoisiaux,
Car tout le peuples crie : — Or tost!
Se malvaistié ne le vous toult!
La pucelle arés. — Si l'oy;
Merveilleusement s'esjoy.
Si fist la pucelle Athalente,
Qui de courre n'estoit pas lente.
Souvent li plet à retarder
Son cours, pour le cours regarder.
Moult li poise qu'elle le lait;
Car li cours au vallet retrait,
Com cil qui le corps ot lassé.
La mète est loing : si l'a passé
La pucelle, qui plus tost court.
Or est métier qu'il se secourt :
D'une des pommes, qu'il avoit,
Gète devant : et quant la voit
La belle, de désir esprent,
Le cours laisse et la pomme prent.
Lors y ot grant noise et grant bruit;
Tous li peuples de joie em bruit;
Car le damoisiaux l'a passée.
Mais elle, qui pas n'est lassée,
Se hasta tant que le ratainst
Et le trespasse. Et cil ataint
L'autre pomme : si la geta.
Et la pucelles s'arresta,
Pour la pomme saisir et prendre.

Cil outre passa sens atendre.
La pucelle l'a tant seu,
Qu'isnellement l'a conseu.
Li damoisiaux fut moult lassés ;
Les deux pars du cours ot passés,
Et le plus grant tiers ot à courre :
— Or me veilliez, dist-il, secourre,
Dame Vénus, à ce besoing. »
Après geta la pomme loing,
Pour la pucelle destrier.
Je vis la pucelle esmaier,
Qui ne savoit qu'elle en feist,
Sé le laissast ou le preist.
Et à poi la cuida laissier.
A donc la fis je abaissier,
Et li fis le fruit prendre à force.
Et le varlès tantost s'efforce,
Car enfin passa la pucelle,
Et vint à mète : et print la belle
Par mon secours et par mon don.
Mais onques n'en oi guerredon ;
N'onc puis de moi ne li souvint.
Or oï comment il l'en mesvint.
J'ai grant engaigne et grant despit
Du jouvencel, qui me despit.
Si m'en sceu fièrement vengier ;
Mon mal talent li vendi chier.
En son païs s'en revenoit ;
Avec soi s'espouse menoit.
En une lande, où ils entrèrent,
Le temple Cybèles trouvèrent.
En un bel retrait, loing de voie,
Enmeine Ypomènes la bloie
Pour reposer son corps en l'ombre.
Car las sont, et trop les encombre

La chaleur du soleil d'esté.
Ou temple se sont arresté :
Tant fès qu'illec jeut o sa femme.
Moult en fu dolente la dame
Cibeles, qui li temple ère.
Vengeance en print cruel et fière.
Et les mist a confusion ;
Tous deux les mua en lion.
Moult y a orgueilleuse beste.
Pour ce, douls, t'ammoneste
Que ja tels bestes ne chaices,
Que por leur fierté ne preignes. »
Ainsi chastoie son amant
Vénus. Mais pour chastoiement
Ne pot homs hardis son cuer faindre.
Que lors les veist entr'eux estraindre,
Entre baisier bouche et vis,
Bien peust dire, ce m'est vis,
Que li un feust de l'autre amés.
De doulz baisiers entresemés
Et de souspirs se font présent,
Tant com ils sont illec présent.
Vénus s'empart à moult grant peine;
En Cipre vait, à son domaine.
Adonis est ou bois entrés ;
Un grant sangliers y est levés,
Que chien avoient esmeu.
De tant long com il l'a veu,
Vers lui s'en vint, l'espieu brandi ;
Onques au chastoi n'entendi,
Que s'amie li eust fait.
Ce fu folie ; et si meffait
De passer les commans s'amie ;
Mal l'en vendra, je n'en doubt mie.
Adonis a le porc feru ;

Navré l'a : li porc li couru ;
Fièrement si le pourfendi
Et mort illecques l'estendi.
L'enfès en mourant se complaint ;
Venus oï de loing li plaingt,
Retourne, et si le treuve mort
Ses cheveux ront, ses poins détort.
— Hai ! fortune, qui te meut ?
Tu m'as le mien ami tollut ! »
Dist Vénus, qui trop se douloit.
A poi soustenir se pooit ;
Triste o le cuer et esperdu.
— Douls amis, quant je t'ai perdu
Grant douleur ai et grant angoisse.
Jamais li d'eul, qui si m'angoisse,
De mon cuer ne se partira.
Chacun an renouvelera ;
Ton sang ferai muer en flour,
Qui renouvelera mon plour
Et le duel, qui me desconfist.
Par Siphone des femmes fist
Nouvelle mente ; et je ferai
Ton sang florir : si te muerai. »
  Ainsi se plaint et doulousa
La déesse : après arrousa
Le sang de savoureus piment.
Ne demoura pas longuement
Que du sang nasqui une flour,
Qui sang ressemble de colour.
En la flour a une bocete ;
Pleins de grains est la flourete ;
Adonis a nom, ce me semble ;
Pour petit de vant chut et tremble (1).

(1) Adonis représente la beauté et la paresse, Vénus la luxure et l'oisiveté ; le sanglier est la débauche qui tue l'homme. Adonis est

Or diroi l'exposicion
De ceux qui devinrent lion :
Par Athalenta la mouvable,
Qui tant fu belle et délittable,
Là où plusieurs hommes couroient,
Qui par s'acointance mouroient,
Puis noter les délis du monde
Où toute vanités habonde
En fluttive muablétés.
C'est une délittabletés,
Qui ne scet estre en ferme point.
Tousjours fuit et ne cesse point
De ceux destruire et décepvoir,
Qui plus se peinent de l'avoir.
Ce n'est fors pour fols amuser ;
Qui plus y veult son temps user,
Il le convient, au chief du tour,
Ame et corps perdre sens retour.
Ipomenès de Thebes nés,
Qui ceux tenoit à forssenés
Qui aux mondains delis couroient
Folement, tant qu'ils y mouroient,
Puis fu plus ardament espris
Que cil qu'il en avoit repris,
Peut noter ces clers et ces prestres,
Ces sermonneurs et ces maistres,
Qui sont assis pour Dieu servir,
Non pour la fole amour servir.
Ce sont cils, qui le siècle aprennent
Et par leur preschement reprennent
Ceux, que voient que leur temps perdent

encore l'emblême des vanités du monde qui ne durent qu'un jour. — L'auteur le compare encore au fils de Dieu, Adonaï. Dans cette allégorie, le sanglier représente les Juifs.

Aux vains délis où ils s'aherdent;
Et ci sont ore li plus chiche,
Et li plus ardent d'estre riche.
Si ne leur chaut quel chief i preignent,
Mais que riche et magnat deviengnent.
Li un montent en audience
Par leur sens et par leur science;
Li autre ont leur grant parenté
Désirant et entalenté
D'euls enrichir et mettre avant;
Li autre monte assés souvent
Par sa prouesce et par sa peine;
Et tant y met s'entente vaine
Par espervier et jour et nuit
Qu'il en enrichist, qui qu'il annuit.
Quant cil clerc sont ainsi monté,
Et tant ont à leur volenté
L'aise du monde et le délit,
Qu'ils ont à leur partie eslit,
Si montent en oultre cuidance.
Lors mettent Dieu en oubliance,
Qui tous ces biens leur a donnés;
Dont ont leurs cuers abandonnés
A rage et desloiauté,
A malice et à cruauté.
Cils portent le char d'avarice,
Dont l'une roe est de malice;
L'autre roe est d'incontinence;
L'autre se est de récréance;
L'autre est impétuosités,
Présomptive hativetés.
Tels sont les roes de cel char
Plein d'avarice et plein d'eschar,
Sur quoi siet dame convoitise,
Qui cuers aguillonne et atise

A toute desloiauté faire.
De tels hons n'a Dieu que faire,
Qui le desprisent et sa grace;
Ains deffent de suivre leur trace.
Autrement puis la fable (1).....
Par Athalenta peut on prendre
Sainte église la preux, la belle,
Virge curieuse et isnelle
A courre humblement sans buffoi
Au cours de la divine foy,
Celle qui ses amis avoie
Et adresce à courre la voie
De la créance Jhesucripst
Et des commans, que Dieu escript:
Si que par leur recréandise
Se lairont vaincre o sainte église,
Et retrairont mat et vaincu.
Ains qu'ils aient le cours vaincu,
Seront à grant confusion
En infer, à dampnacion
De mort, dont tous jours mais mourront.
Et cils, qui loiaument se courront,
Que Dieus voulra faire secours,
Tant qu'ils puissent vaincre le cours,
Et qu'ils en aient la victoire,
Ils seront couronnés de gloire
O sainte église en paradis.
Maint coureour furent jadis,
Qui pour la loi Dieu, qu'ils amèrent,
Et pour sainte église estrivèrent
Loialment jusqu'à mort atendre.
Et miels voulrent leur sang espandre
Et mourir ou cours sainte église

(1) Il manque ici deux vers dans le texte.

Que vivre en tel récréandise.
Li fol, qui mourir les veoient
En la foi, folement creoient
Que Dieus eust en oubli mis
Ses champions, ses bons amis,
Qui pour s'amour voulrent mourir.
Ains les voult ès sains ciels flourir;
Et sont par leur digne victoire
Couronnés d'honneur et de gloire.
Par Ypomenes puis entendre
Ceux, qui jadis seulent reprendre
Les coureours de sainte église,
Comme saint Pol et saint Denise,
Cil qui fu compaings saint Ruffin,
Saint Tiburce et saint Augustin,
Qui primes furent mescréant.
Si tenoient à meschéant
Les sains, qui la foi Dieu tenoient,
Et com ignorans reprenoient
Ceux, qui miels vouloient offrir
Leurs corps à martire souffrir
Que recroire au cours de la foi.
Puis laissoient ils leur buffoi
Et leur fole mescréandise,
Venans à la foi de l'église,
Desirans de vaincre en cel cours:
Et Dame Dieu leur fist secours,
En donnant trois pommes dorées.
Ce sont trois vertus honnourées,
Qui sont plus précieuses d'or;
De leur valeur n'est nul trésor.
Sans ces trois pommes ne puet estre
Que nuls viengne à gloire celestre,
Ne qui ait victoire en cel cours,
Sé ces trois ne le font secours.

L'une c'est foi ; l'autre est esperence ;
Et la tierce, qui plus avance
Tout homme, est vraie charités.
Les trois pommes, c'est vérités,
Doit avoir, qui par sa victoire
Veult avoir parmanable gloire ;
Ou sé ce non ja n'i venra.
Mais mas et vaincus se rendra
A honte, et à confusion,
Et à male perdicion.
Ces trois riches pommes dorées,
Ces trois vertus tant esmerées
Orent cil saint, cil champion,
Cil fier, cil courageux lion,
Qui desprisoient les desrois,
Et l'orgueil des ducs, et des rois
Tout afflit et toute menace.
Tant furent fort en la Dieu grace,
Que miels voulrent pour Dieu mourir
Qu'au mont regner et seignourir.
L'onneur du monde à vil tenoient ;
Pour ce fu dit qu'ils trainoient
Le char de terrienne honneur.
Si requérèrent nostre Seigneur
Pour le soustenement du monde.
Ja nos gar l'heure que tout fonde !
Et ja feust fondu, sé li saint
N'eussent l'ire Dieu estaint.
De par Siphone doi encors
Gloser, qui par les fémenius cors
Mue en mente qui bien flaire.
Li saint, qui par bon exemplaire
Retraient de fragilité,
De foiblece et de vanité,
De tout péchié de toute ordure

Et de pareceuse froidure
Li féminin, qui bien avoient
Apris à faire, et les avoient
Esmeus à tout bien ouvrer
Pour nom bien flairant recouvrer,
Dont ils sont chaut et désirable,
Sont entendu par ceste fable.

Cy parle de Pythagoras.

Un clerc de grant nobilité
Ot en Crotoine la cité,
Grant philosophe et bien sené,
Pitagoras de Samie né,
Qui moult est bons naturiens
Et sages astronomiens.
En son temps n'ot per ne graignour.
Pour mal du terrien seignour.
Fu mi en exil en Cretonne;
Preudoms fu et sainte personne
Et des célestiaux secrès
Fu et sage et bien discrès.
Si sçait des secrès de nature
Tant, que nulle autre créature
Ne sceut plus: et com bien apris,
Enseignoit ce qu'il ot apris
A ceux, qui ses leçons oaient.
Si leur monstroit com ils devoient
Vivre au mondre et eux contenir.
Et disoit donc pevent venir
La noif, la foudre, et le tonoirre.

Si disoit qu'on voulsist croire
Que tous homs se doit atargier
De son boire et de son mangier ;
Et vouloit monstrer par raison
Qu'il n'est pas drois que mortels hom
Doie destruire et affoler
Autre corps, pour soi saouler.
Autres viandes sont assés,
Dont on peut estre respaissés :
Et puet on convenablement
Mengier pour son soustenement
Blés et roisins, poires et pommes.
De tels viandes se paisse homme,
Herbes doulces et choux et lait.
La terre est large, et largement
Donne à tous son soustenement
Tant, qu'il doit à chascun souffire.
Bestes sauvages pleines d'ire
Seulent autre corps dommagier,
Pour la leur faim assouagier.
Si se saoulent, si entassent
Tant que par force s'en encraissent.
Par sang et par occision
Tigre d'Alménie et lion,
Ours et leups, qui sont pleins de rage,
Se nourrissent d'autre dommage ;
Qu'il affiert à leur cruauté,
A leur rage et à leur mauté.
Autres y a de plus douce aire,
Qui n'ont d'occision que faire :
Chevaux, asnes, bœufs et brebis,
Qui vont paissant par ces erbis.
C'est leur vie ; c'est leur pasture :
Aussi nulle humaine nature
Ne doit, pour saouler sa pance,

Faire à autrui mal ne grévance.
Car c'est trop grans desloiautés
Et félonnesse cruautés,
C'une ame pour sa nourriture
Mette une autre à desconfiture.
Ne puet homs son ventre apaisier
Sans autrui destruire et plaier ?
Ce fu trop malvaise aprison
Que de faire tel mesprison.
Un temps fu anciennement
Que les gens savoureusement,
Sans char mengier, se nourrissoient
Des fruis, qui des arbres issoient,
De cos, et d'erbe, et de racine.
Celle gens fu de franche orine,
Plantureuse et bien eurée.
Et ceste appelloit on dorée,
Pour les hommes qui bon estoient.
A celui temps riens ne doubtoient
Les oisillons; par l'air voloit.
Nuls homs ne les farsoit :
Car nuls, pour prendre les oisiaux,
Ne tendoit ne las, ne roisiaux.
Et li lièvres s'esjoïssoient
Aux champs; or li poisson nooient
En pais, sans doubte d'ameçon.
Nulle riens n'estoit en souspeçon
C'on li feist fraude ne guille :
En bois, en champs, en pleins, en ville
Estoient toute riens asseur,
Sens doubte de nul maleur,
En pais, en joie et sans paour.
Mais puis que li glout lecheour,
Qu'ils que feussent premièrement,
Rompirent felonnessement

Ceste pais et ceste aliances,
Pour saouler leur gloutes pances,
Et de charnels mengiers vesquirent,
A toutes cruautés se misrent.
Si fu leur entente et leur cure
A toute fraude, à toute injure.
Si monstrèrent primes la rage
Et la fierté de leur courage
Aux sauvages bestes occire.
Ce leur deust au mains souffire
De sauvages bestes destruire,
Celles qui s'efforcent de nuire
Aus corps d'omme et homme occient.
Mais mal font cils, qui se conchient
Pour mengier si ors et si vils.
Bien ont tels bestes, se m'est vis,
Par leur rage mort déservie;
Mais mangier ne les doit on mie;
Car c'est trop grant desconvenue.
Or est la cruautés creue,
La félonnie ou li outrages
Que n'ont pas les bestes sauvages
Seulement, qu'ils mettent à mort.
Mais chascuns s'alèche et amort
Au mengier et pis encores
Qu'il ne suelt; car on occist ores
Les simples bestes, sans raison.
Si quiert on cause et achoison
C'om les tue pour gloutonnie:
Si dist on que mort a la truie
Desservie, par son oultrage,
Que son groing fait trop de dommage
Aux blés qu'elle devuere et mort.
Et la chièvre rest mise à mort,
Pour ce qu'elle broute la vigne.

Or soit que cil mauls leur aviengne
Par leur coulpe et par leur meffait,
Qu'ont les doulces brebis meffait?
Dont elles ont mort déservie,
Que plus nous valent en leur vie
Qu'en leur mort? Ce peut on savoir,
Sé nous voulons dire le voir;
Car le lait et laine en avons,
Dont nous nous vestons et vivons.
Li beuf neis, qu'ont ils pechié?
Pour quoi leur fait on tel meschié,
Que du destruire ou du deffaire?
La beste est douce et débonaire,
Qui fent et laboure les champs,
Dont le blés nous est apparens.
Et la vache donne le lait,
Dont chair humaine se refait.
Homs destruit son laboureour,
Son sergent et son gaigneour!
  Encor ne leur souffist-il mie
A faire si grant felonnie:
Ains en mettent sur Dieu la rage.
Et dient que sans ce dommage
Ne pourroit Dieus estre appaiés;
Et cuide que bien soit paiés
Du sang et de l'occision
De beuf, de vache et de mouton
De faire à Dieu tel sacrifice.
Encor font ils plus de malice;
Car du boiaus et des entrailles
Font les charmes et divinailles.
Si cuident enquerre et savoir
Des divins ingénieus le voir.
Ils sont ore bien forssené
Qu'ils cuident savoir le secré

De Dieu pour la puant entraille.
Puis font de la char leur vitaille :
Ce ne devroient-ils pas faire.
Nuls tels mengiers ne devroit plaire
A nul homme, ce m'est avis,
Qui tant soit meschéant et vils.
Bonnes gens, pour Dieu! ne vous chaille
De vous paistre de tel vitaille.
Nuls biens ne vous en peut venir;
Mais metés peine à retenir
Ce que je vous enseignerai :
Et je vous manifesterai,
Puisque Dieu m'en donne la grace
Qui me semont que je le face,
Les sentences et les dégrés
Et les célestiaux secrés,
Que sont en ma pensée enclos.
Si vous sera par moi desclos
Plus que li ancien ne sceurent
Encerchier, et plus qu'ils ne porent.
Par les estoilles m'en irai,
Et tout en apert vous dirai
Ce que mais ne porent enquerre.
Lairai les vanités de terre ;
Si m'en irai par l'air volans.
Aux chaitifs hommes et dolens,
Qui n'ont sens ne discrétion,
Et qui par fole opinion
De mort se vont espouventant,
Tant que nuls à nul bien ne tant,
Monstrerai comme ils doivent vivre,
Sé ma douctrine veulent suivre.
Si leur monstrerai l'ordenance
Des destinées sens doubtance.
Fole gent, desmesurée,

Gent esbahie et esgarée,
Dont vient ceste vaine paour,
Ceste doubte et ceste fréour,
Qui tant vous fait espoentir
Pour la grant doubte de mourir?
Pourqu'estes vous tant assotés
Que enfer, ne ténèbres doubtés,
Ne les infernaulx Déités?
Ce n'est que fainte vanités,
Dont li poete font leur compte,
Qui riens ne vault, ne riens ne monte.
Soiés certain, quoi qu'il aviengne
Du corps, à quelque fin qu'il viengne,
Doie ardoir li corps ou pourrir:
Les ames ne pevent mourir,
Ne mal souffrir, ne mal avoir.
Elles reschangent leur manoir;
Si habitent un nouveaux corps,
Jadis fu, car bien m'en recors,
Au temps que la guerre ert à Troie,
Autres hom; et nommés estoie
Efforbes, fils Pethoides.
Ménélaüs, le mendre Atrides,
Me perça le pis o sa lance.
J'ai puis congneu sens doubtance
L'escu, que je portois lores;
Ou temple d'Arges pent encores.
Toute chose se chamge et mue;
Riens ne muert. Mais quant demenue,
C'est d'un corps quant il péris,
S'en ist l'ame; c'est li espéris.
Tant vait errant, que il recuevre
Un autre corps, dont il se cuevre,
Celui qui premiers li avient.
Ainsi vait l'espérit et vient;

Si change et mue ses manages.
Et l'ame des bestes sauvages
Souvent s'en entre en corps humains;
Et la notre ne plus ne mains
Aux sauvages bestes s'envole.
Tout aussi comme la cire mole,
Sens sa substance esmouvoir,
Peut diversses fourmes avoir
Et diversses impressions;
Ne pour les variacions
Des empraintes, où on l'émue,
Ne se chamge, ne ne remue
La propre substance de cire.
Aussi puis je proprement dire
Que l'ame est une, sans doubtance,
Sans muer sa propre substance,
Ja soit ce qu'elle se déguise
En toute manière de guise.
  Trop est donc de male nature,
Qui destruist, pour la nourriture
De son glout ventre, un autre corps.
Car bien puet, si com je recors,
En destruisant une autre beste,
Faire violence et moleste
A aucune ame sa cousine,
Sa parente, ou sa voisine.
Trop malement se desnature
Li homs, qui de sang s'apasture.
Nuls ne doit, tel pasture amer.
  Et puis qu'en la parfonde mer
Sui portés, et j'ai mis avant
Et desploié mon voile au vent,
Puis qu'empris et commencié l'ai,
Je veil dire sans nul délay
Ce que je ai au cuer conceu.

Et s'ai je bien aperceu
Que toutes choses se varient,
Et changent, et diverssifient;
Car il n'a riens en tout le monde,
Tant com il dure à la ronde,
Qui puisse arrester en un point;
Si com l'iaue ne cesse point
De courre par nuit et par jour,
Sans repos prendre, et sans séjour;
Ains cuert et toujours vait flotant;
A l'un flos vait l'autre boutant:
Aussi le temps se change et l'ore;
Et li temps, où nous sommes ore,
Ne fu pas ier, ne n'est demain.
Li temps s'enfuit et soir et main,
Sans arrest faire ne séjour.
Après la nuit revient le jour;
Et quant le jour fuit et décline,
La nuit vient qui se rachemine.
Ainsi li temps n'arreste point.
Ne le ciel n'est pas en un point,
Ne teuls la nuis come le jour;
Ne le solauls n'a tel coulour
Quant il liève, ou quant il se couche,
Pour la terre dont il s'aproche,
Comme il est en droit midi.
Et de la lune autre tel di;
La fourme n'est pas toujours une;
Mais adès semble-il que la lune
Son estat et sa fourme mue.
Une heure est pleine, autre cornue;
Si se change chacune nuit.
Et la fourme, qu'elle ot anuit,
Est dissemblable à celle d'ier.
Si est hui meindre, au mien cuider,

Que demain quant est encroissant ;
Et quant elle est descroissant,
Si est hui graindre que demain ;
Et plus ancienne est au main,
Et plus vers le vespre nouvelle.
  Ainsi se change et renouvelle
Li ans en quatre temps divers,
Printemps, estés, autompne, yvers,
Qui ont diversses qualités.
Sont les quatre deversités
De l'an, qui ressemblent et suivent
Les estas des hommes qui vivent.
  Alors que printemps renouvelle,
Est la saisons tendre, et nouvelle,
Et moiste, aux enfans ressemblable.
Et nouvelle herbe et délictable
Naist lors, et liève faible et tendre,
Si qu'el ne pourroit pas atendre
Ne noif, ne gresle, ne gelée ;
Ains seroit flestre et engelée.
Li agreste, qui l'erbe voient,
Espérance y ont, et s'esjoient.
Lors vont les champs raverdissant,
Et toutes choses flourissant.
Mais en cil temps sont trop foibletes
Les feuilles joennes et tenrettes.
  Estés revient après printemps,
Qui ressemble, si com j'entens,
Jouvencel, qui plus a de force.
Lors se resvigourre et efforce
La saisons ; et se rasseure
L'erbe, qui devient forte et dure.
C'est li temps sec et plein d'ardure :
Aussi est de chaude nature
Joennes, et fors pour soustenir

Plus qu'enfance. — Après doit venir
Autompne, qui plus est meure,
Entre le chaut et la froidure,
Entre joenne et viel ensement,
Est trempés raisonnablement;
Si qu'il n'est trop viels ne trop joennes;
S'a crins entremellés de chaines.
  Après vient yver, qui tous tremble,
Qui vielles et crespis ressemble.
Cil temps a la crigne perdue;
Ou il l'a blanche et esperdue.
Le corps des hommes ensement
Ne pevent estre longuement
En un estat, en une fourme:
Ains se change et mue et diffourme
L'estre et l'estat de corps humain.
Si nous som hui, non pas demain,
Tel que nous sommmes or en droit.
Et qui bien garde y prendroit,
Il le pourroit appercevoir
Et congnoistre que ce soit voir.
  Un jour fu que premièrement
Fumes semence seulement
Enclose au ventre de la terre,
Ens ou vaissel c'om claim mère
Ou matrix, sans fourme avoir.
Mais nature par son savoir
Y ouvra tant, que fourme eusmes,
Et ame, et vie: et tant creusmes
Que au ventre à destroit estion,
Et que nos mères grévion.
Feussons et foible et tendre;
Si faisions leur ventre tendre,
Tant, que nature nous traist hors
Du ventre aux mères et du corps.

Quant nous fumes à plein venu,
Si nous i eumes foible et nu,
Sans force; et qui secours n'eust,
Ja nuls aidier ne se peust.
Puis creusmes et enforssames
Tant que sus quatre piés alasmes
En guise de beste sauvage.
Après nous creut force et eage
Tant, qu'un poi vigoureusement
Nous soustenismes droitement,
Sur deux piés à petit d'aiue.
  Ainsi se change, ainsi se mue
La force et li aés des hommes,
Tant que du corps afforcié sommes.
Puis passe le temps de jouvente.
Après ce vient, que je ne mente,
Li homs en son moien éage :
Si est plus meurs de courage
Et plus amesurés assés.
Quant cil éages est passés,
Si vient li éages de viellesce.
Lors rechièt l'homme en foiblesce
Et pert la force, et la valour,
La grace, et la belle coulour.
Et tels étoit en sa joennece
Fors et fiers, qui en sa viellesce
Ne se peut aidier ne porter.
Et tels se souloit déporter,
Quant il estoit de joenne eage,
En remirant son cler visage
Qu'il ot vermeil et cras et plein;
  Mais quant se voist et pale et vain,
De vielles fronces, sens couleur,
Adonc puet avoir grant douleur.
En son cuer se pleure et souspire,

Quant en son mireour se mire,
Et voit son descoulouré vis.
Tout gaste et destruit, se m'est vis,
Viellesce et ainsi nous déçoipt:
Le vielles bien s'en aperçoipt.
Ainsi se treschange et desguise
Toute chose en diverse guise:
Et néis les quatre élément
Se transmuent diversement:
Quatre éléments sont, dont sont traites
Toutes choses du monde et faites.
Cils sont li naturel merrien
De tout le monde, et nulle rien
N'est sans eux fait en tout le monde.
Li doi pesant, c'est terre et onde,
Qui plus sont espès et masseis,
Et pour leur pois plus bas assis.
Assis sont li autre élément
Desus ces deux, plus haultement;
Car mains poisent l'air et li feus.
Cils quatre en quatre divers lieux
Sont assis parmanablement.
Et non pour quant communément
Sont les choses d'euls composées,
Et en eux resont raportées
Et résoultes: car élément
S'entrassemblent paisiblement.
Li feus s'en revait espessant
En sa légièreté laissant,
Et devent air; et l'air s'espesse
En iaue; et l'iaue en terre espesse.
Si se muent li élément
L'un en l'autre diversement,
Et changent leur propre figure
Et leur espèsse. Aussi nature

Les choses mue et renouvelle;
Si leur donne fourme nouvelle,
Autre qu'els n'avoient devant.
  Ainsi riens nulle longuement
En tout le monde ne dépert;
Ains se varie et autre apert
Qu'il n'aparoit premièrement;
Et par le renouvellement
De la fourme, que renouvelle,
Semble naistre toute nouvelle.
  Si dist l'en que naist: et qu'est naistre?
Commencier seulement à estre
La chose autre que n'ait esté.
Et mourir est, par vérité,
Delaissier sa première fourme.
Ja soit ce qu'elle se transfourme
Et translate, elle ne meurt pas.
Mais rien ne dure c'un trespas
En une fourme, en un éage.
Ainsi se muent li éage;
Et li siècles, qui furent d'or',
Sont devenu fier au temps d'or.
Or valu ains, et puis argent,
Après arain, puis fer: La gent
I est muée. Lieu naïs
Se transmuent en mains païs,
Ce qui seult estre terre et mer:
Si peut on orendroit semer,
Comme en terre arable et champestre,
En mains lieux où la mer seult estre.
C'est assés legier à prouver;
Car on peut loing de mer trouver
Et aux champs, où on queult les messons,
Où sont coquilles de poissons
Qui souloient en mer noer,

Et aux iaues grans mons trouver.
Et la montaigne en haut levée
Est or endroit une valée
Em pluseurs lieux creuse et profonde,
Par le défluement de l'onde.
Et ce que fu palus boeuse
Est ore terre sablonneuse.
D'iaue est ores toute couverte,
Ce qui fu ja terre déserte.
Aillours sourdent, aillours tarissent
Les fontaines, qui de terre issent.
Ainsi se vait tout transmuant
Terre seche et iaue noant.....
Aruphis et Phoros ces deux isles,
Thir en Phénice et autres villes
Souloient etre en mer encloses,
Qui n'en sont mais. Ainsi les choses
Se chamjent: anciennement
Fu jointe continuelment
Leuca à gaignable terre;
Or l'enclot la mer et enserre.
Zanthe fu jointe à Italie;
Or l'en a la mer départie.
Qui Clithe et Burin querroit,
Soubs les iaues les trouveroit:
Cités furent de grant renom;
Or n'i a sé pierres non,
Qui remèsent de la ruine
Des murs plongiés sous la marine.....
En Libe a une fontenelle,
Que trois fois change et renouvelle
Son estat entre jour et nuit;
Elle est chaude endroit mie nuit,
Et endroit midi réfroidist,
Au soir et au main atiedist.

Ailleurs a une autre rivière
De tel force et de tel manière
Que le fust art, quant on l'i boute;
Tant est chaude et ardant la goute,
Quant la lune tourne en croissant.
Un autre flueve a si poissant
En Ciconie, qui en bèroit,
Les entrailles dures aroit
Ainsi que de marbre ou de pierre.
Si a bien près de nostre terre
Iaues, que qui s'i laveroit,
Or ou laton ressembleroit
Sa crine ou sa cheveleure.
Iaues y a d'autre nature,
Qui les corps merveilleusement
Muent et les cuers ensément;
Dont cest grant merveille à veoir.
Salmacis a tant de povoir
Que tous cils, qui s'i baignent, mue.
Bien est la force congneue
De la fontaine de Clitoire.
N'i boit homs mortels, c'est le voire,
Que jamès dès lors en avant
Veille boire vin à son vivant.
Une cause est d'autre nature
Que nulle humaine créature
N'en boit, que l'eaue ne l'enyvre;
Si chope et chancelle com yvre.
Une rivière a en Arcade,
Qui de nuis est malvaise et fade:
Si que, qui de nuis en beroit,
Mort ou péril en recepvroit;
Et de jours, sans dommage avoir,
Em peut on boire, au dire voir.
On dist que vers septentrion

A gent en une région,
Que on appelle Palentée,
Que quant elle ot IX fois hantée
La Tritonie palu
Ils sont tous de plumes vestu
Com oisel; mais c'est grief à croire
Que tel chose puist estre voir.
Si dist on qu'aussi pevent faire
Une femme de put affaire,
Qui sont ainsi qu'enginerresses,
Sorcières et enchanterresses.
Mais s'il est nuls qui veille croire
Chose bien esprouvée et voire,
Des charoignes de chars pourries
Sont concrées et nourries
Petites bestes d'autre fourme
Que li boielle crée et fourme.
Ou ventre des toriaux pourris
L'escharbot est nés et nourris.
Quant l'ourse enfante son faon,
Il ne semble fors un braon
De char mal faite et mal fourmée.
Après li est fourme donnée
Par l'alaitement de la mère;
Si donne la fourme du père.
Le faon que les ees fons,
Qui la cire cuevre et repont,
Naissent sens piés premièrement;
Puis leur vienent tardivement
Piés et èles; et sont parfait
Aussi com celle qui les fait.
Qui l'aigle et le paon verroit
Et les coulons, envis croiroit,
S'il ne l'avoit ainçois veu
Et esprouvé, et congneu,

Que du moieu de l'oef nasquissent,
Et que ce devenir pouissent:
Non pourquant c'est vérité fine.
Aucuns dient que de l'eschine
D'omme mort, mis en sépulture,
Quant elle tourne à pourriture,
Peut un serpent naistre et venir.
On voit toutes fois avenir
Que tels choses, que j'ai nommées,
Sont d'autres espèces fourmées.
Mais une en y a seulement,
Qui de soi seul mesmement
Se rappareille et renouvelle:
C'est un oisel, que on appelle
Phénis, qui habite en Assire.
De cel oisel puis je bien dire,
Qu'il ne vit pas de la pasture,
Dont li autre ont leur nourriture.
Il ne vit fors de cynamoine,
D'encens, d'espices et amoine.
Quant le temps de .VII. ans passe,
Ou sommet d'un haut mont amasse
Un nid d'espices à sa bouche
Et aux ongles; et là se couche
Ou nid délittable et flairant,
Qui doulce souatinne rent.
Si fine en doulce odeur son temps;
Et de lui nest, si com j'entens,
Un petit fénix à délivre,
Qui autre tant de temps doit vivre.
Quant à tant vescu qu'il a force,
Et qu'il s'esvigueure et efforce,
Il liève le nid de son père
Et le berceul où nourris ère.
Si l'emporte au ciel hautement,

Et l'assiet honourablement
En la cité, devant le temple,
Du soleil, qui est large et ample.
Mais sé nuls de ce s'esmerveille,
Encor est un autre merveille,
Qui moult est merveilleuse et fière.
Un serpent est de tel manière,
Qui doublement si renouvelle:
Une heure est masle, autre femelle.
Vema ainsi l'appelle on.
Si oyzels, c'est Gamaléon,
Qui ne vit de rien proprement,
Fors d'air et de rient purement.
Une beste est, qui lynx a nom,
Qui ne pisse sé pierres non;
Car sa pissate devient pierre,
Quant à l'air vient et touche à terre.
Li coraus est de tel nature
Que fors de l'iaue est pierre dure;
Et ce qui de mer est couvert,
Si est vergate tenre et vert.
Trop feroie longue demore
Si tout raconter vouloie ore
Ce qui se transfourme et treschange
En nouvelle espèce et estrange (1).
Or n'est-ce donc pas chose honneste
Que nuls homs occie autre beste
Pour son corps paistre et enforcier:
Ains les doit on en pais laissier,
Puis que les ames de nos frères,
De nos amis et de nos pères,
Ou les ames des autres hommes,
Qui tel ont esté que nous sommes,

(1) Ici se trouvent racontées la chute de Troie, la fondation de Rome et la pronostication de sa grandeur.

I pevent estre et demourer.
C'est grant honte de dévorer.
C'est très grand cruautés sans faille
De trenchier la gorge et l'entraille
D'un aignel : et dur cuer aroit,
Qui à pitié ne s'esmourroit,
Quant il l'orroit braire et muir.
Qui seroit, qui pourroit oïr
Un chevreul crier et braire,
Ainsi com un enfès seult faire ?
Laissiés les bestes non grévables
Vivre em pais ; et les destruisables
Destruisiés. Et ce vous souffise,
Sans ja mangier de telle occise.
Gardés, par le col n'en passés :
Autres viandes sont assés.
Les domestes vivre laissons,
Dont si grant prouffit nous avons (1).
Or ai ma matière à chief traite,
J'ai une tel œuvre parfaite,
Qui riens ne doubte, à mon avis,
L'ire ou le desdaing de Jovis.
Ne ja n'ert par feu dépecié
Ne par fer, sé n'est effacié
Par viellesce qui tout efface...
Quant à la mort plaira, si face
De mon corps son plais son plaisir ;
Qu'elle n'a force ne loisir
De m'ame ou de mon lòs estaindre.
Cest deux choses m'estuet remaindre,
Malgré sien ; quant le corps prendra,
Ja l'ame ne mon los n'ara.

(1) Viennent ici l'histoire de Numa, celle du dieu d'Épidaure, le récit des victoires, de la mort de César et de son apothéose.

Car pardurablement vivrai
Par ces duex; ame et los aurai.
Car mort effacier ne pourra
Ja m'ame; et mon los ne mourra
Par assaut de mort ne d'envie,
Tant com cils siecles soit en vie.
Et tant com le povoirs de Rome
Est grant, qui s'estent sur tout homme,
En toutes terres, en tous regnes,
Sera cils miens livres menés.
Si le pourra on partout lire,
Sé nuls poètes sest voir dire.
Si vous di bien, par saint Martin,
Que de cest livre c'est la fin.
Si vous dis bien en ma mémoire,
Je ne truis plus en l'istoire:
Ne n'en fu plus ne ne sera,
Qui mençonge n'i trouvera,
Foy que doy Dieu et saint Michiel
Qui veille mener l'ame ou ciel
De l'escrivain qui l'a escript.
Que Jhesus li envoie prouffit,
Et il le maintiengne en santé,
Ait son ame par charité (1).
  Or me doint Dieus grace et savoir
De bien expondre et mettre à voir
Le sens et l'exposicion
De la grant prédicacion,
Que Pittagoras nous a faite,
Que grant fable nous a retraite!
Si que se soit premièrement
A la gloire et l'exaulcement

(1) Ici l'auteur compare Numa aux Apôtres qui fondèrent la sainte Eglise.

De la parfaite Trinité,
Qui Dieus est en simple unité,
Pour qui toute ai cest œuvre emprise,
Et à l'honneur de sainte église,
Et au preu de ceux qui l'orront:
Maint, si Dieu plait, en amendront.
Aucun sont, qui ceste fable ooient,
Qui la condempnent et renoient,
Et dient que c'est desverie
A dire, et droite bougrenie,
Et c'on ne doit ce livre lire
Pour la mençonnable matière,
Dont il parle. Et sans doubtance,
Elle est contraire à no créance.
Voirs est, qui Ovide prendroit
A la lettre, et n'entendroit
Autre sens, n'autre entendement
Que tel que l'aucteur grossement
I met en racontant la fable,
Tout seroit chose mençonnable,
Poi prouffitable et trop obscure,
Non pas cy, mais tant com il dure:
Et qui la fable ainsi croiroit
Estre voire, il mes croiroit;
Et seroit bougrenie aperte.
Mais sous la fable gist couverte
La sentence plus proufitable:
Donc qui la tient à pure fable,
Ne li chaille qu'elle quel soit;
Et qui croit qu'en tels fables ait
Autre sens, autre entendement,
Ne doit trop outrageusement
Blasmer la fable ne reprendre,
Pour ce sé ne le peut entendre
Ou bon sens qu'elle peut avoir.

Bon sens et accordable à voir
Peut on en ceste fable mettre,
Qui bien scet exposer la lettre.
Ainsi est la sainte escripture
Em pluseurs lieus trouble et obscure
Et semble fable purement.
Qui n'i met autre entendement
Que la lettre ne semble avoir,
Et qui croiroit par non savoir
Qu'il n'i eust autre sentence,
Il se décepvroit sans doubtance;
Si mettroit s'ame à dampnement.
Par Pittagoras droitement
Qui laissa Same, en son païs,
Dont il estoit nés et naïs,
Ses aloues, et ses héritages,
Et ses terriens hébergages,
Pour vivre en exil frans et quites,
Peut on entendre les hermites,
Qui furent anciennement,
Qui pour amour Dieu purement
Misrent le monde en non chaloir,
Pour miels vivre à leur franc vouloir,
En aspreté de pénitence,
En jeunes, en abstinence,
En veilles et en oroisons.
Laissèrent leurs propres maisons,
Leurs aloues et leur héritages
Pour vivre franc en hermitages,
Hors des mondaines vanités,
Et des griefs curiosités
Du siècle, et des temptacions
Des charnels delettacions.
Si desprisèrent les richeces,
La signourie, et les hauteces,

Et les délis qui sont au monde,
Et Dieu servirent, pur et monde
De toutes taches de péchié.
Qu'ils n'estoient pas aléchié
A mangier et char, et poissons;
Mais les viandes des buissons,
Comme boutons, comme cenèles
Frèses, et meures, et pruneles
Conqueilloient pour leur mengier.
Si ne faisoient pas dangier
Des herbes ne des racines.
Fruis d'arbres, glandres et favines
Estoit leur vie et leur pasture;
C'estoit leur fade nourriture,
Dont li saint hermite vivoient,
Qui l'aise du corps eschivoient,
Pour vie espiritable acquerre.
Et tout feussent leurs corps en terre,
Aux cieulx, par contemplacion,
Estoit leur conversacion
De leur ame, et là conversoient.
Cils saint hermite endoutrinoient
Par bon exemple, et par doctrine,
Et par s'aimable discipline
Comment le peuple devoit vivre.
S'il feust qui les daignast en suivre,
Sans autrui dommage vivoient;
Ne nullui ne decevoient....
Et les bestes les redoubtoient;
Pour la sainté, dont ils estoient,
Lors estoient obéissables,
Com s'elles fussent raisonnables,
En quanque ceulx leur commandoient.
Si que les hermites les amoient,
Et disoient qu'entr'eulx avoit

Telle fraterne, c'on ne devoit
Faire à elles nulle moleste,
Sé se n'estoit nuisable beste.
La fraterne estoit droitement,
Qui du créateur seulement
Furent cils et celle crée :
Ce ne porroit estre vée
De nul homme, qui sens eust.
Et sé beste, qui neust
A corps d'omme en tollant la vie,
Et qui mort eut desservie,
Mort receust, bien l'occiassent :
Ja pour ce la char ne mengassent ;
Car ce leur semblest chose enfrune,
Par char enfraindre leur jeune.
Ja ne daignassent menger char,
Mès des herbes à grant eschar
Et des fruis qu'aux arbres trouvoient,
Dont escharcement vivoient :
Et ce leur souffisoit assés.
Tels estoient ès temps passés
Li saint hermite, et mieudre encore.
  Autre sont li hermite d'ore,
Qui ont leur habitacions,
Ès désers des religions ;
N'ont talent qu'ainsi se maintiengnent.
Ne cuidés pas que il se tiegnent
A la pasture des buissons,
Mès aus plus savoureux poissons
De yaues douces et de mer ;
Tels mèz souloient il ore amer.
Chars domestes et sauvagines
Puet on trouver en leur quisines,
Qui sont viandes à gloutons ;
Non pas senelle ne boutons,

Dont les pluseurs, si com j'entens,
Vivoient en l'ancien temps.
Si reprenoient les gens foles,
Qui pour plaire aux fausses ydoles,
Diverses bestes occioient
Qu'à divers dieux sacrifioient.
Si vivoient de sacrifice;
Ce tenoient à grant malice
Li saint preudomme et à bon droit,
Si devroit on faire en droit.
Plus disoient-ils, se m'est vis,
Que li fol, non sachant et vils,
Qui pour paour d'enfer faisoient
Bien et mal, si se meffaisoient;
Car pour paour de dampnement
Ne doit on mie seulement
Le mal laissier et le bien faire.
Mais pour ce qu'à Dieu peust plaire,
Cils, qui bons est parfaitement,
Doit pour Dieu charitablement
Le bien faire et le mal laissier.
Pou déservent, sé Dieux m'ait chier,
Ceulx que pour paour de tourment,
Et non pas charitablement
Pour Dieu, se gardent de mal faire.
S'il n'en doutoient à mal traire,
Ja mal affaire ne lairoient,
Ne li bien fait ne leur plairoient....
Cilz disoit que pas ne devoient
Sanc espandre ne bestes occire:
Si vous dirai que ce vault dire.
Par les bestes communément
Peut on entendre droitement
Les gens, qui rude sens avoient
Et qui bestialement vivoient;

Par les simples, les simples gens ;
Par les crueulx de fol apens
Entent on les domageours,
Les murtriers et les robeours
Qui par cruaulté s'estudient
En sang espandre et gens occient.
Selon Dieu, selon sainte Église
Ne doit-on à mortel juise
Metre homme, sé ce n'est aus mains
Homme sauvage et deshumains,
Qui par sa cruaulté s'estudie
A sang espandre et gent occie.
Puis qu'homs s'amort à occire homme,
Pugnir le puet on (c'est la somme)
Et occire, sauve pitié :
Bien compère sa malvaistié,
Sa folie et sa cruaulté,
Cils qui fait tel desloiaulté.
On peut occire l'occiant,
Qu'ainsi est-il mon essiant
En la loy, que Dieux fist escrire.
Mès ce devroit au moins souffire ; (P)
Car puisque la lais justice
Veult metre homme à mortel juise,
Par sa coulpe et par son meffait
Ou pour murdre, quant il se fait,
Souffire li devroit à tant.
La justice pourquoi donc prent
Le sanc au murtrier, et à soy
Le sache et le prent? Dieux! pour quoy
Le prent et s'en veult encraissier ?
Ja ne s'en deust appaisier ;
Ains en deust grant honte avoir.
Du sang c'est le sanglent avoir,
Que li lierres sanglentement

A conquis en destruisement
D'autrui substance et d'autrui vie.
Ja n'en deust avoir envie
De si sanglent avoir acquerre;
Ains deust encerchier et enquerre
Qui cilz avoirs avoit esté,
Et sus qui l'avoit conquesté;
Si le rendist ou feist rendre
A celui, qui cils l' la prendre.
C'est au seigneur qu'il dut estre.
Et s'on ne puet tronver le maistre,
A qui on avait pris l'avoir,
Son hoir suivant le doit avoir;
Car il y a raison greignour.
Et s'on ne trouve hoir ne seignour,
Donner le doit aus povres gens,
A souffreteux, aus indigens:
Ainsi doit faire la justice
Par droit. Mais ardant convoitise
Sousprent si le siecle or en droit
Que nuls n'entent à faire droit.
Je voy les juges aourser
A tout ravir et embourser,
Aux amendes lever et traire,
Trop plus que penser à droit faire.
Or puet foler seurement
Cilz, qui puet donner largement;
C'est soubz pié; c'est sans mot sonner.
Cilz, qui vuet ou juge donner
Li dons des riches meffaisans,
Fait les juges mus et taisans.
Mès bien savent achoisonner
Ceulz, qui n'ont riens que donner;
Tout manguent, tout dévorent
Ceulx neis qui pour eulx labourent,

Dont il et tuit li autre vivent.
Li pères prent, et les fils suivent;
Tous entendent à cruaulté;
Car nuls n'entens à loiaulté,
Fors à povres prendre et mangier,
Qui ne se pevent revengier.
Ly juge lay premièrement,
Et li clerc ensuivablement,
Tuit les escorchent, tuit les plument,
Et sanc et substance leur hument.
Tout ont, et tout veulent avoir,
Comment qu'il voist de leur avoir.
De l'avoir ne chausist encores;
Mès convoitise est si grant ores,
Que pour le désir de l'avoir
Qu'il veulent estordre et avoir,
Jugent li juge à perdre vie
Plusieurs, qui n'ont mort déservie :
Ce ne duest pas estre fait.
Que nuls morust sans grief meffait,
Et par très loial jugement.
Sainte église anciennement
Et li ma stre, qui la tenoient,
Qui l'autre peuple gouvernoient
Dient : — Mieulx vault conversion
Que ne fait la perdicion
De celui, qui pèche et meffait,
Quant il délaisse son meffait
Et vient à vray repentement. »
Establirent piteusement,
Selon les drois de saincte Eglise,
Que nuls homs à mortels juise
Ne fust mis. Mès qui mefferoit,
Digne pénitance en feroit,
Selon ce qu'il aroit mespris.

Si estoient tenu et pris
En chartre, ceulx qui meffaisoient;
Ou autrement les pugnissoient,
Selon ce qu'il faisoit à faire,
Sans nul metre à mort ne deffaire;
Dont maint par longue pénitence
Vindrent à vraie repentance.
Nulz ne doit destruire ou deffaire
Son frère, pour péchié qui père.
Nous sommes tuit frère et cousin
En Dieu: et lointain, et voisin,
Povre et riche, grant et menu
D'Adam sommes fait, et venu
De Dieu pour les ames données
Et aux corps jointes et crées.
L'ame au juif, l'ame au paien,
Aussi comme l'ame au crestien
Créa Dieux pour vivre et pour estre
Ès cieulx en la gloire celestre
Après ceste présente vie,
Sé ne la pert par sa folie.
Donc ne doit on nullui poursuivre
De metre à mort, mais laissier vivre.
Si ne doit on nullui despire;
Car souvent cils, c'on tient pour pire,
Quant Dieux y veult sa grace espandre,
Voit on plus à bien faire entendre;
Et li justes souvent desvoie,
Se com dyables le marvoie
Et empire. Ne certainement
Nuls homs ne scet finablement
S'il est dignes, pour riens qu'il face,
De la haine ou de la grace
De Dieu, qui sus tous est jugières.
Aussi tost fust sauvés le lièrres

En la croix, com fu saint Jehans,
Qui pour Dieu souffri mains ahans,
Et fu justes toute sa vie.
Dieu par sa grace vivifie
Les pécheours; si les ravoie,
Quant il li plaist et met à voie
De bien faire à leur sauvement:
Et pour son répons jugement
Laisse aucun juste pervertir;
Dont se doit chascuns advertir
De vivre en vraie charité,
Et de garder fraternité
Sans orgueil et sans arrogance.
Que vault humaine oultrecuidance?
Je ne voy pas par quel raison
S'outrecuidance nuls mortels homs.
Se nuls s'orgueillist pour richece,
Pour sens, pour force, ou pour jonnece,
Pour biau corps où pour biau visage,
Pour noblece ou pour grant lignage,
C'est folie et grant nicetée.
Car c'est trop malvaise vanitée;
Trop sont vain, trop sont variable
Li bien du monde, et trespassable.
Si ne savent estre en un point,
Si com l'eau n'areste point,
Qui court et de courre ne cesse,
Si fuit l'une et l'autre en presse,
Et sans arrester vait courant:
Ainsi ne sont point demorant
En nulle ferme estableté
Li bien, plain de muableté.
Tout se change et diversifie;
Le temps meismes se varie,
Et tous jours court sans revenir;

Dont nulz ne se court retenir.
Or se doit chascun pourveoir
Qu'il puist bien maintenir
Ce qu'il en a présentement;
Car qui le gaste folement
Et despent en mauvais usage,
Avoir y puet honte et dommage (1).
La lune note sainte église;
Elle n'est pas en une guise,
Ne en un point communalment :
Ains se mue diversement.
En sa première commençaille
Fu menre et mains parens sans faille
Que ne fu puis, et mains poissant :
Puis vint de jour en jour croissant.
Tant que fu de plaine grandour,
De lumière et de resplendour.
Si espandi à grant habonde
Sa lumière partout le monde,
De bon exemple et de doctrine.
Mès or m'est vis qu'elle décline
Et sa biauté vait descroissant,
Et sa resplendour espessant.
Li juste vont amenuisant :
Au monde aloient reluisant
Par doctrine et par honesté.
Autres sont qu'il n'orent esté
Li ministre de sainte Église;
Tant que leur biauté apetise,
Ains est ja si apetisié,
Que sainte Église est mains prisié
Qu'el ne fut anciennement,

(1) Ici l'auteur compare la marche du soleil à la vie de Jésus-Christ qui vint chercher ici-bas une mort sanglante, et remonta aux cieux plein de gloire.

Quant plus vivoient saintement (1).

Légende de la Véronique.

Jadis en la cité de Rome :
Furent deux princes vaillans homme,
Poissans furent et renommés.
Li un si fu Tytus nommés ;
Et l'autre ot non Vespasiens,
Si comme je l'ay des anciens
Oÿ raconter et retraire.
Si un d'eulx ot un grief contraire ;
C'est une male maladie,
C'om dist lèpre ou meseulerie ;
Dont tout iert atains et pourpris ;
Et tout en ot le corps souspris,
Dont moult en estoit affolés,
Et tous li peuples adolés.
Sus le prince ot une pucelle
Courtoise et sage damoiselle,
Qui venue iert de Galilée.
Celle ot oye la renommée
Des miracles, que fais avoit
Le bons Mires, qui tout savoit
Garir de toute maladie,
Le fils à la Vierge Marie.
Si dist qui trouver le porroit,
Certainement il secourroit

(1) Suivent de nombreuses allégories qui expliquent le système de Pythagore.

Le prince enfin de son malage.
Tantost furent quis li message,
Qui en Jhérusalem iroient,
Et de ce saint mire enquerroient
Nouvelles, tant qu'il trouvassent,
Et à Rome o eulx l'amenassent
Pour saner le prince et garir.
Mais ja l'avoient fait morir
Li fel Juifs, qui pendu l'orent.
Le message vinrent plus tost qu'il porent
En Jhérusalem la cité
Pour enquerre la vérité,
Sé li saint mire trouveroient,
Qui pour le prince le quéroient.
Et tant des nouvelles enquirent
Que assés trouverent, qui leur dirent
De sa vie et de son affaire,
Et des miracles qu'il sot faire,
Qu'à sa parole seulement
Garissoit tout communalement
De quelque malage qu'il eussent,
S'avugle, ou sourt, ou lepreux fussent.
Les mors meismes à délivre
Faisoit il resoudre et revivre.
Mais par envie et par desroy
L'ont ceulx de la Juise loy
Mis en croix à mortel tourment.
  Moult s'en adolèrent forment
Li message, et si enqueroient
Diligemment et s'il trouveroient
Ne de ses draps ne de son corps,
Qui fust remès en terre encors.
Tant enquirent et demandèrent
C'une veuve femme trovèrent,
Qui ot un voil où enprainte iert

De sa figure, lors qu'il ciert
Son viaire plain de suour,
Lorsque li chien plain de puour,
Li fel Juif porter li firent
Celle croix, où il le pendirent:
Onq puis ne fu qu'il n'i parust.
Par cellui penssent qu'il garust
Leur inferme prince, s'il l'avoit.
Mès celle femme, qui l'avoit,
Ne voult sans soy le voil baillier:
Mieux s'aime à Poine traveillier
Que perdre la fourme et la chière
De Jhesucrist, qu'elle ot tant chière.
A Rome est o le voil venue;
Et quant li princes ot veue
La fourme peinte ou queuvrechief,
Tout fu sauvés de son meschief
De la lèpre, qu'il ot eue,
Et sa char sainne devenue.
Si loa Dieu de la merveille;
Et tous li peuples s'esmerveille;
Et joie orent communalement.
Les deux princes ententivement
Enquirent qu'estoit devenus
Cils, dont tels signes iert venus,
Qui peut garir de tel malage:
La preude femme et le message
Leur dirent et firent savoir
Tout le procès et tout le voir,
Com le juif pendu l'avoient.
Et les deux princes arrière envoient
Pour tout destruire et mettre à mort
Ceulx, qui pendu l'orent à tort.
Ainsi fu Rome confortée
Par la Véronique apportée,

Qui lors vint de Jherusalem
En Rome ; ce tesmoigne l'en.
Si tient on ceste Véronique
Pour sainctuaire et pour relique.

L'invention de la sainte croix.

Il ot un vaillant prince à Romme,
Que l'escripture appelle et nomme
Constantin, humble et sans buffoy.
Mès de la crestienne foy
Ne savoit riens ; car paiens ierre ;
Tant que Diex li donna lumière
De sa créance et de sa loy :
Car Barbarin plain de buffoy
Vinrent son regne guerroier,
Qui tout cuidoient foudroier
Et jeter à perdicion,
Ou metre en leur subjection.
Quant li frans roys les choses oÿ,
Moult se doubta, moult s'esbahi :
Si fu pensis et ot paour
Que il n'en eust le piour.
Une nuit qu'en tel doubte estoit,
Vit que devant lui s'arestoit
Uns homs de moult belle samblance
Qui li dist : — « Roys, n'aies doubtance.
Garde ès cieulx ; il t'i apparra
Une enseigne, qui te garra. »
Ly roys drece aux cieulx sa veue ;
S'a une resplendeur veue
En fourme de croix droitement
Et lettres d'or appertement,
Qui faisoient assavoir
Que par ce signe doit avoir
Victoire de ses ennemis.

Le signe a en mémoire mis ;
Et lendemain un en fist faire
D'autel fourme et d'autel affaire
Com il avoit ès cieulx veu.
En cel signe sont esmeu
Le Romain pour ceulx assalir,
Qui les cuidoient mal baillir ;
Si vainquirent oultréement.
Lors vit ly roys appertement
Que la croix avoit grant mistère.
Mès ne savoit pas quel il ière.
Si le voult savoir sans délay :
Manda les prestres de la loy ;
Si leur demande à tous ensamble
Qu'il entendent, et qu'il leur samble
Que cils signes sinifioit.
Aucuns par aventure i oit
Qui dist : — C'est le signe au Dieu celestre.
Mès ne savons quels y peut estre.
Lors vint un pou de crestiens,
Qui pour la doubte des paiens
Estoient repons et celé.
Si ont au roy tout revelé
Comment Diex, pour son peuple acquerre,
Fist son chier fils venir en terre,
Et char humaine et mortel prendre.
Si se laissa lever et pendre
En croix, et souffrir passion,
Et mort pour la rédempcion
De son peuple, qu'il aquita :
Et au tiers jours résuscita,
Puis monta ès cieulx à la dextre
Dieu le père en gloire celestre ;
Ceulx qui ce croient s'ièrent sauf.
Par leur los et par leur consaus
Fu roi Constantins baptisés :

Puis a ses hommes envoiés
Avec sa sainte mère Elainne
Pour mettre diligence et painne
Comment celle croix fust trouvée,
Par qui la vie iert recouvrée.
Tant ont ceulx leur chemin tenu
Qu'en Jhérusalem sont venu.
  La Dame devant soy mande
Tous les Juifs : si demande
La croix où Jhésu Crit pendi.
Un en y ot, qui deffendi
Qu'elle ne li fust enseignée.
Mais la sage bien enseignée
Tant les tint cours, tant les chaça
Tant les destraint et menaça
Que cils, qui deffendu l'avoit,
L'amena là où il savoit
Que la croix estoit respondue.
Et tant quirent sans atendue
Que la sainte croix fu trouvée,
Et par miracles esprouvée
D'un mort qu'elle vivifia.
  La Reine en .II. la sia;
Si en laissa une partie:
Puis est o l'autre revertie
A son fils, qui moult l'onnora.
Et tous li peuples l'aoura,
Qui grant joie ot de sa venue.
Si fu à grant honnour tenue
La croix par toute sainte Église,
Si com l'ystoire le devise. (1).

(1) L'auteur revient à la mort de César et à son apothéose. Elles représentent la mort et l'ascension du Sauveur. Si l'un a établi la puissance de Rome, l'autre a fondé la sainte Église.

Saint Pierre et cil ensement,
Qui puis lui vindrent et vindront,
Tinrent, tiennent et tenront
Sainte Église. Et Dieu par sa grace
Si sains et si parfais les face,
Qu'il la puissent en paix tenir,
Et ore, au temps à venir,
A l'onnour Dieu premièrement,
Et puis au preu communalment
D'eulx et de toute sainte Église,
Qui leur est baillie et commise,
Et par qui leur sainte doctrine
La gent Juise et Sarrasine,
Et tous ceulx qui par ignorance
Sont en l'erreur de mescréance,
Puissent atraire et esmouvoir
A la congnoissance de voir
Et à la chrestienne foy!
Si qu'il guerpissent leur buffoy,
La mescréance et la durté,
Où leur fol cuer sont ahurté.
Et Diex, par sa miséricorde,
Vraie paix et vraie concorde
Doint à tous! Si que sainte Église
Puisse en paix faire son servise.
Et le pape paisiblement
Puisse avoir le gouvernement
De tous! Que tel garde en face
Que l'amour en puist et la grace
Du roy célestre aquerre!
Cilz est nostre père en terre;

Si puet lier et deslier,
Absoudre et escommunier.
Et Diex li doint si bien ouvrer
Que par ce puisse recouvrer,
Après sa vie transitoire,
Honneur et pardurable gloire!
Ainsi l'octroit li poissens sire,
Qui seignourist sur tous empire,
Roy poissans et dieu pardurable,
Diex le pères espéritable,
Le filz et li sains esperites
Pour l'amour et pour les mérites
De la glorieuse pucelle,
Qui temple est et divine celle,
Sainte nonne religieuse,
Sainte prestresse gracieuse,
Et qui règne en éternité
O la parfaite trinité,
Et par la mérite ensement
Des sains, qui charitablement
En ce présent du monde ensievirent
Jhésus Crist, et pour lui souffrirent
Peines et persécucions,
Et par les tribulacions
De fer et de feu s'empassèrent,
Et pour sainte Église penèrent
Tant, qu'il il laissièrent la pel!
  Après j'en réclaim et apel
Tous ceulx, qui en l'aveu nasquirent
De sainte Eglise et si vesquirent
Au monde bien et saintement,
Qui ont déservi dignement
Que on face feste et service
En l'onnour d'eulx par sainte Eglise:
Qu'il en prient le roy célestre,

Si leur plaist, qu'ainsi puist il estre!
A toy, parfaite Trinité,
Dieu regnans en sangle unité,
Soit gloire pardurable, honours
Qui moy le mendre des menours,
Enfant non sachant et novisse,
Vray Dieu débonnaire et propisse
Daignas conduire et assener
A si grant œuvre à fin mener,
Sans garde prendre aus griefs péchiés
Des quelz je sui moult entéchiés.
Ce n'est pas pour ma mérite,
Que tu de ton St-Espérite
As en moy la grace espandue,
Tant que j'ay par grant entendue
Acomplie ceste œuvre cy:
Mais par ta piteuse mercy,
Qui la grace espans, quant tu veuls,
Aussi aus jonnes com aus vieuls,
Aussi aus povres com aus riches,
Com cils qui n'iers n'avez ne chiches
De la sainte science espandre
A ceulx, qui y daignent entendre,
Et par la bouche aus nons sachans
Reprens les vices aus sachans.
A toy, glorieuse Pucelle,
Qui du Filz Dieu fus chambre et celle,
Et qui seule fus vierge et mère,
Et qui seule enfantas ton père,
A toy soit loenge et honnour
Sur tous, après nostre Seignour,
Et à tous sains généralment
Rent je graces communalment;
Les qui proières m'ont aidié
A faire cest présent ditié.

Et je pri que Diex par sa grace
Doint à ce dit tel efficace,
Que ceulx y puissent pourfiter,
Qui l'oront lire et réciter.
Et la paine que j'y ay mise
Soit devant Dieu contée et prise
En pénitance des meffais
Et des oultrages, que j'ay fais.
Si que Diex en soit appaiés;
N'en quiere estre autrement paiés.
Après je pri tous les lectours,
Tous les maistres et tous les rectours,
Que oront et liront ce dit,
Que s'il y a vice ou mesdit
Qui n'y dust estre, ou s'il y fault
Par oubliance ou par défault
Chose que je y dois avoir mis,
Comme seignours et com amis
Qu'il supportent la non sachance,
La faulte et la non souffisance
De mon engien; car je n'ay mie
Tel sens ne tel philosophie
Qu'il n'y puisse avoir à redire,
Et qu'uns autres n'en peust dire
Mieux assés, s'il l'eust empris.
Et s'il est que j'aie mespris,
(Dont Diex me gart à son plaisir!
Car je n'en ay fain ne desir,
Ne dire rien contre la foy.)
Je veuil sans fraude et sans buffoy
Amander quanque g'i sauray
Et croire bon conseil et vray.
Puis pri que nuls ne me despit,
Ne qu'il n'ait desdaing ne despit
Dont j'osay tel besoigne emprendre:

Et s'il oït nul vice reprendre,
Dont conscience le reprende,
Je pri qu'en despit ne le prende;
Que ce n'est mon intencion
De faire repréhencion
Contre nulle seule personne.
Mais si com la sentence donne
De l'aucteur, au plus loialment
Que je puis, ay généralement
Les vices blasmés et repris,
Sans entente d'avoir mespris
Vers nul homme, qui soit en vie
Car par amours ne par envie
N'en ay nul loè ne blasmé.
Nulz ne s'en tiengne à diffamé
Pour nulle repréhencion!
Car n'ay eue entencion
De resprouver ne de remordre
Nulle dignité ne nul ordre,
Fors sans plus l'estat de péchié.
Et sé nulz s'en sent entechié,
Amende soy; si fera que sage,
Sans haïr moy en son corage.
Et s'il est, que pour ce me hée,
Diex soit juge de la pensée.
Car, qui par tout veult dire voir,
Ne puet par tout la grace avoir.
Diex meismes en fu haïs
Des faulx envieux maleis,
Qui repris estre ne vouloient,
Et pour voir oïr se doloient.
Et Diex par sa sainte mercy
Doint tel grace à ceste œvre cy
Qu'il n'y ait rien qui li desplace,
Ne par droit à reprendre face!

Et qu'el ne puisse estre effaciée,
Ars, perdue, ne dépeciée
Par envie ou par ennemis,
Ne par viellece en oubli mis,
Ains soit publiée et leue
Par tout le monde amenteue,
Tant com cilz siècles durera!
Et quant mes corps s'aquitera
Envers la mort, qui son truage
Prent sus tous sans faire avantage
Et sans nul homme déporter,
Diex en face m'ame porter
Ès sains cieulx en sa compaignie,
Pour vivre en pardurable vie!
Et mon nom soit escrit au livre
Où Diex fait ses amis escrivre!
Amen.

Explicit Ovides methamorphoseos.

Les dicts du Franc-Gontier.

Soubs feuille verd, sur herbe délictable
Sur ruy bruyant et sur claire fontaine
Trouvay fichée une borde portable:
Là sus mangeoient Gontier et dame Héleine
Fromage frais, laict, beurre, fromagée
Cresme, maton, prune, noix, pomme, poire,
Cibor, oignon, escalogne froyée
Sur crouste grise au gros sel pour mieux boire.
Au groumme burent; et oisellons harpoient
Pour rebaudir et le dru et la drue,
Qui par amours depuis s'entrebaisoient
Et bouche et née, et polie, et barbue.
Quand eurent prins des doux mets de nature,
Tantot Gonthier hache au col au bois entre
Et Dame Héleine si mit toute sa cure
A ce buer, qui cueuvre dos et ventre.
J'ouïs Gonthier en abattant son arbre
Dieu mercier de sa vie très sure:
— Ne scai, dit il, que sont piliers de marbre,
Pommeaux luisans, murs vestus de peincture.
Je n'ay paour de trahison tissue
Soubz beau samblant, ne qui empoisonné soye
En vaisseau d'or. Je n'ay la teste nue
Devant tyran, ne genoil qui se ploye.
Verge d'huissier jamais ne me desboute;
Car jusques là ne me prend convoitise,
Ambition, ne lescherie gloute.
Labour me plait en joyeuse franchise:
J'aim' Dame Héleine, et elle moi sans faille;
Et c'est assez. De tombe n'avons cure. »
Lors dit: — Hélas! serf de cour ne vaut maille;
Mais Franc Gontier vaut en or gemme pure. »

ANALYSE

des quatre premiers livres des Métamorphoses d'Ovide moralisées.

LIVRE PREMIER.

L'auteur décrit la création du monde et rapproche les fables payennes des récits contenus dans l'ancien testament. Nous avons publié toute cette première portion du poème.

Vient ensuite la métamorphose de Lycaon. Vitry fait de cet hôte barbare un roi d'Arcadie. Ce prince, dit-il, empêchait les Grecs de se soumettre à Jupiter, roi de Crète : un jour, néanmoins, il lui donna l'hospitalité ; mais pendant la nuit il voulut l'assassiner. Jupiter le détrôna. Lycaon se fit chef de voleurs, et les grands vassaux de la couronne de Crète, (c'est-à-dire les dieux de la fable,) se réunirent pour punir ses brigandages. Ici le poète décrit les vices de l'homme; c'est pour le punir que le Seigneur lui envoia le déluge. Mais le Christ vint sur la terre pour expier nos fautes. Hérodes, le Lycaon de la fable, le loup de la Judée, voulut faire périr le saint enfant : le fils de Dieu triompha, et le judaïsme fut renversé. L'auteur, après avoir écrit quelques vers satyriques que nous éditons, peint Dieu dans toute sa gloire, entouré des phalanges célestes.

Cy se complaint Jupiter aux Dames Dieux de l'humaine nature. — Sous ce titre se place le déluge de Deucalion; l'auteur voit dans ce récit une anecdote de l'histoire de Crète. Les Crétois se sont insurgés ; Jupiter, pour les soumettre, lache les eaux de ses étangs et inonde le pays. Le récit d'Ovide n'est d'ailleurs qu'une allusion au déluge raconté par la bible. Deucalion rappelle Noé et sa famille. Le déluge est l'image du péché qui tue l'homme. Ici l'auteur fait une nouvelle sortie contre les

désordres de son temps. Les pierres jetées à terre par Deucalion et Pyrha sont les bonnes doctrines et la religion. La renaissance du genre humain est une allusion au baptême, qui lui donne une nouvelle vie.

Cy parole de Nembrot et des Babiloniens : — Ici se présente l'histoire de Noé et de ses enfants. Cham ou Zoroastre est l'aïeul de Nembrot, premier roi de Babylone : celui-ci détrône Assur, fils de Sem et roi de Caldée. Après Nembrot vient Belus son fils. Ninus fils de Belus épouse Sémiramis et invente le culte des idoles. L'auteur parle à cette occasion des cinq cités du pays de Sodomois. Loth, fait prisonnier par les Babyloniens et délivré par Abraham, fonde Solime ou Salem, depuis Jérusalem. Le chapitre finit par la ruine de Sodome.

Comment Phebus enama Daphné et comment elle fu muée en lorier : — Après le déluge, la terre fut couverte de monstres. Le serpent Phiton n'est autre que le diable. Apollon, qui le tue, est le Christ. Les jeux Pithoniens sont une allusion à la lutte que Dieu imposa à l'homme contre l'esprit du mal : s'il est vainqueur, au lieu d'une couronne de lauriers, il aura l'entrée du paradis. — Vient ensuite l'histoire de Daphné : l'auteur voit dans ce récit la description d'une rivière dont les bords sont couverts de lauriers. La chaleur du soleil les fait croître. — Ovide a pu songer aussi à raconter la fin d'une jeune fille morte en défendant sa virginité. Elle a reçu probablement la sépulture sous un laurier. — Daphné est l'emblême de la pudeur. L'auteur vante la virginité du cœur, sans laquelle celle du corps n'est rien. — Daphné peut encore représenter la vierge Marie : ici se place l'éloge de la mère de Dieu et le panégyrique de la vertu luttant contre le mal.

Comment Yo fut muée en vache : — Dans cette fable, on trouve simplement l'histoire d'un châtelain nommé Argus. Son castel avait cent tourelles : il s'élevait près d'une prairie au bord de la rivière Ynatus, sur une montagne.

.... du Mont d'Argi
Ot nom le chasteaux Montargi.

Dans la prairie paissaient des troupeaux de vaches. Mercure, fils de Jupiter, roi de Crète, tua Argus, s'empara de son château et de son bétail. — L'auteur explique encore cette fable autrement : Ynatus, premier roi de Grèce, eut un fils nommé Foronius, qui inventa les procès (de là le mot de Forum), et une fille nommée Yo. Jupiter la séduisit, puis l'abandonna. Cette infortunée n'eut d'autre ressource que de se livrer à la prostitution. Son père alla la chercher dans les mauvais lieux et ne put la ramener au bien. Quand elle fut vieille, elle gouverna une maison de débauche ; et, comme elle

avait acquis savoir et expérience. les Egyptiens en firent leur reine. Elle leur enseigna la clerjie. — A cette étrange explication, l'auteur joint une allégorie que voici : Yo est la jeune fille longtemps vertueuse, qui finit par se laisser aller à tous les vices. Argus est l'emblême du siècle qui abuse de ses faiblesses. Mercure représente la raison, qui parvient à la ramener au bien.— Enfin on peut encore la comparer à sainte Marie l'Égyptienne, dont l'éloge obtient ici quelques vers. — Quant à l'histoire de Pan et de Syrinx, qui se mêle à la fable d'Io, c'est une réminiscence de quelque historiette amoureuse et champêtre. La flute de Pan ne fut-t-elle pas inventée par des bergers ? Pan est le monde, et Syrinx le plaisir. Celui, qui s'occupe de l'un et de l'autre, perd sa vie et les biens éternels. Argus est l'image de la mort, et ses yeux sans nombre, que Junon sème sur la queue du paon, nous représentent les vanités du siècle.

Comment Phéton ala querre son père. — La première partie de ce récit mythologique est un tableau des guerres qui divisèrent Epaphos, fondateur de Memphis, roi d'Egypte et Phaéton, roi de Lyope. Les prétentions du fils d'Apollon sont une allégorie à l'orgueil de Lucifer et à sa révolte. C'est aussi l'image de la vanité, qui parfois égare le sage : Dieu finit toujours par la châtier.

DEUXIÈME LIVRE.

Cy divise la sale du soleil : comment Phebus chastie Phéton son fils. Cy trébuche Phéton. — Le commentateur soutient qu'Ovide a voulu rappeler un été brûlant, qui dévasta l'Éthyopie sous le règne de Phébus roi de Lyope. Ce prince s'était fait adorer comme Dieu ; son fils se nommait Phéton. — Phéton était peut-être un savant qui voulut étudier l'astronomie. Quoiqu'il n'y comprît rien, il publia des livres erronés, qui trompèrent le peuple. Jupiter, roi de Crète, les fit détruire, et Phéton de désespoir se donna la mort en se précipitant du haut d'une montagne. — Dans tous les cas ce récit prouve, que l'orgueil et la présomption perdent l'homme : la chûte de Lucifer en est la preuve. — Le palais du soleil est le trône de gloire, où s'assied la sainte Trinité. Le soleil est le Christ ; le char représente sa doctrine. Les chevaux sont les évangélistes. Le conducteur, à qui ils sont confiés, est le pape. Ici le poète se permet une satyre contre le haut clergé, qui n'aspire à la chaire de saint Pierre que par ambition. — Phaéton nous représente

encore l'Antéchrist : ses faux miracles aveuglent pape, rois et peuples, il trouble le monde et le fera périr, si Dieu n'y met ordre. Mais certainement le Seigneur le foudroiera tôt ou tard et sauvera la terre.

Cy parle du courroux de Phebus. — Lorsque Ovide prétend qu'Apollon, dans son désespoir, refusa d'éclairer le monde, il fait allusion à une éclipse, par exemple à celle qui obscurcit la terre le jour où mourut Jésus-Christ. Climène, mère de Phaeton, est l'humidité : avec l'aide du soleil elle engendre les plantes, les arbres et les fruits. Les sœurs de Phaéton, le roy de Lyope, restèrent sans doute vierges et passèrent leur vie à faire de bonnes œuvres. Cygnus est l'homme de bonne foi, qui pleure le malheur d'autrui, et se corrige en voyant les fautes de son prochain. C'est encore l'image de ceux, qui croiront d'abord à l'Antechrist et qui se repentiront ensuite. Dieu lavera leurs fautes dans les eaux du baptême.

Comment Jupiter s'aquointa de Caliste. Comment Dyane s'aperçut de Caliste, qui étoit grosse. Cy fut muée en ourse : — Vitry profite de cette histoire pour déclamer contre les jeunes filles, qui s'abandonnent à leurs amants et deviennent mères sans la permission de l'église. Il tonne contre celles, qui font périr le fruit, qui croit dans leur sein. Caliste, changée en ourse, représente la jeune fille se livrant d'abord au vice, puis à la prostitution, enfin au vol. Elle devient étoile; c'est-à-dire que la pécheresse, quand elle se repent, se réconcilie avec Dieu qui l'appelle à lui. — Caliste, tant qu'elle est vertueuse, est la Judée, dans le sein de laquelle Jésus-Christ voulut naître. Quand elle sacrifie à Jupiter sa virginité, elle représente le peuple d'Israel méconnaissant le fils du très haut. Mais le seigneur le convertit et le fait briller, comme une étoile, d'une gloire sans tache. — Lorsque Junon obtient que la constellation de l'ourse ne descendra jamais dans la mer, le poète fait simplement allusion à l'immobilité de ce groupe d'étoiles. La mer d'ailleurs n'est-elle pas l'image de l'enfer? Quand la Judée sera convertie, elle restera dans les cieux et ses enfants ne tomberont pas dans les abîmes infernaux.

Cy conte de Choronis. Comment Choronis fut muée en corneille. — Philippe aperçoit dans l'histoire de Coronis une allusion à une galante aventure. Le corbeau est un serviteur fidèle mal récompensé : et à cette occasion notre texte nous donne un sermon contre les bavards et les médisants. — Au point de vue allégorique, Phébus joue ici le rôle de la divine sapience : Coronis est la nature humaine. Dieu l'aime tant qu'elle est vertueuse : il l'abandonne et la fait périr dès qu'elle

se livre aux vices ; si elle se repent, il lui pardonnera et sauvera son âme. Le corbeau c'est lucifer, ange d'abord, et à la fin diable : il tente l'âme, la conduit au mal, puis l'accuse près de Dieu son époux, qui la chasse en enfer. — Quant à l'histoire de Coronée, c'est celle d'une jeune, fille qu'un pêcheur voulut corrompre : elle lui échappa par son habileté, son bon sens et ses sages paroles. Pallas lui donna asile dans son palais : mais son bavardage lui fit perdre l'office qu'on lui avait confié. — La naissance d'Eryctoneus et les efforts de Vulcain pour vieler Pallas peignent les attentats de la luxure contre la pudeur. Vulcain, qui se vante de ses turpitudes, n'est qu'un ange déchu, chassé du paradis. — Cornix, la fille de Coroneus, est la couronne de Dieu et de ceux qui l'aiment ; c'est la synagogue jadis épouse fidèle et bien aimée du Seigneur, depuis bannie de ses affections et du Paradis.

Comment Chyron nourri Esculapium, et comment Archiroé sa fille prophétisa de euls trois. — Saturne, en s'unissant à Archiroé qu'il a changée en jument, est le type de la luxure brutale et de la bestialité. Chyron ressemble à l'homme, dont l'âme mène le corps. Esculape représente Jésus-Christ venu pour sauver notre race ; mort comme tous les hommes, il remonte dans les cieux. Archiroé, qui prophétise, est la sybille annonçant la naissance du Christ. Les dieux, qui foudroyent Esculape, sont les prêtres juifs et les pharisiens. Ils crucifièrent le Sauveur, qui ressuscita et fit encore des miracles. — Archiroé changée en jument, est une allusion à la folle science, qui oublie le ciel pour ne songer qu'aux intérêts de ce monde. Ici se trouve une satyre assez mordante contre les mœurs du temps. Chiron, demi cheval et demi homme, est l'emblême des payens et des juifs qui se confondirent pour former la gent chrétienne. C'est l'homme tantôt pécheur, tantôt vertueux ; c'est Salomon sage dans sa jeunesse, vicieux à ses derniers jours. Archiroé est encore l'image de la synagogue ; elle savait que le Christ devait venir, et refusa de croire en lui. Enfin les flèches, qui blessèrent Chyron, représentent le péché originel.

Comment Mercurius déçut Batum, qui devait celer son larrecin. — Phébus, pasteur chez Admète, représente Jésus-Christ : Mercure, est l'image des faux prêtres. Les troupeaux sont les simples gens, qu'ils enlèvent au sauveur. Batus est le type de la convoitise et des vices. Les flèches, que Mercure vole à Apollon, sont les remords et le repentir, qui désarment la colère du Seigneur ; la lyre, que Mercure donne à Apollon, est la prédication de la foi. Ses sept cordes représentent les sept

articles de la foi, les sept sacrements et les sept vertus nécessaires aux docteurs de la foi. La houlette, que Mercure reçoit, est la crosse que Dieu remit à saint Pierre pour lui et pour la transmettre à ses successeurs.

Comment Mercurius ama Herse la belle : cy décrit Ovide la maison d'Envie. — L'auteur voit ici l'histoire de Cécrops, seigneur Égyptien. Il quitta son pays quand la colère de Dieu l'affligea des dix plaies, et vint en Grèce fonder Athènes. Mercure, fils de Jupiter, roi de Crète, épousa sa fille Herse. Sa fille ainée Agaros en mourut d'envie. Si l'on a dit que Cécrops fut changé en cheval, c'est que ce prince était leste, fier et courageux. Sa fuite d'Egypte est l'emblême de la vertu, qui évite le vice. Athènes, qu'il fonda, est la ville de la sagesse ; elle est l'image de la vertu et de la gloire céleste. Les trois filles de Cécrops représentent trois périodes de la vie. L'ainée est l'image des vices et des passions qui maîtrisèrent l'homme : Herse est celui de son repentir ; la jeune sœur représente la pénitence, qui lui vaut le pardon de Dieu. Mercure est l'éloquence des prédicateurs, le savoir des pères de l'église. Herse figure l'âme religieuse et repentante, qui aime les bonnes doctrines. — La toilette galante de Mercure n'est qu'une allégorie. La rose qui le pare, c'est la pénitence : la violette est l'humilité, le lys la virginité, le souci la foi : le coquet chapeau, qui retient sa chevelure, est la lutte de l'âme contre la folie et le luxe, la ceinture d'or la pure vérité, l'agraffe la force et la valeur, l'aumosnière la charité, la chaussure la netteté d'une bonne conscience, la robe les vêtements des noces du paradis. A cette occasion, le poète écrit une satyre contre les mauvais docteurs. Il compare Pallas à la sagesse divine, le palais de l'envie au cœur déchiré par les vices, Herse à l'église catholique, et Aglaros au paganisme et à la synagogue.

Comment Danaüs maria ses 59 filles aux 59 fils d'Egistus son frère. — La haine des deux frères est l'antagonisme de l'âme et du corps. Les fils de l'âme sont les bons principes. Les filles du corps sont les mauvaises passions. L'âme offre ses fils au corps. Les filles de celui-ci les anéantissent. Ypermenestre joue le rôle des bonnes pratiques, qui parviennent à sauver l'âme. Le supplice des Danaïdes est la vie avec ses soucis, ses remords et ses tourments sans fin.

Histoire de Jupiter et de Europa, fille Agénor, roi de Sydoine. — Cette fable est encore empruntée à l'histoire de Crète. Jupiter enleva une princesse nommée Europe, à l'aide d'un vaisseau à la tête duquel était représenté un taureau. — La métamorphose de Jupiter nous rappelle le Christ, qui se fit

homme pour nous sauver, et se laissa conduire à la mort, comme le bœuf qu'on mène à la boucherie ; après son supplice, il redevient Dieu et remonte au ciel comme Jupiter.

TROISIÈME LIVRE.

Comment Cadmus fonda Thèbes. — Cadmus est un homme de savoir : ses compaignons, gens ignorants, vont quérir sapience à la fontaine de clergie : leurs efforts sont vains et la science ne leur appartiendra pas. Le serpent est l'emblême de l'étude et de la science : Cadmus le dómpte et s'empare de la fontaine de clergie. Les trois têtes du monstre représentent les trois arts libéraux. Ses dents sont les éléments du savoir que Cadmus répand sur la terre. Les cinq guerriers, qui survivent au combat, que se livrent les hommes issus des dents du monstre, sont évidemment les cinq voyelles : et la ville de Thèbes, qu'ils élèvent, est le culte catholique, qui a pour base la science.

Comment Acthéon fut mué en cerf. — Cette histoire doit être celle de quelque chasseur, qui aura sacrifié à cette passion sa fortune et sa vie : ce qui prouve que la vénérie ne mène qu'à la misère et au malheur. — Diane représente le Père éternel, qui daigne faire de son fils un homme. Les juifs qui le crucifient sont représentés dans cette allégorie par les chiens, qui déchirèrent Actéon.

Comment Junon déçut en guise de vielote Sémelé, fille Cadmus. — Junon représente ici la fragilité humaine : Sémelé est la dissolution, la cupidité et la gourmandise qui tuent l'homme. Cette fable a pour base diverses traditions historiques. maîtresse de Jupiter, roi de Crète, Semelé en eut un fils nommé, suivant les uns Lacédémon et fondateur de Lacédémon, et suivant les autres Bacchus. Ce dernier quitta l'Egypte lorsque les dix plaies la désolaient, vint en Grèce et fut reçu comme un Dieu. Il fonda Argos, et dans les Indes qu'il conquit, la cité de Nise. C'est lui qui planta la vigne. — Au point de vue allégorique, Sémélé est l'âme éprise de l'amour de Dieu. Elle doit se défier des faux prophètes et attendre la venue du Seigneur, qui la sauvera et lui donnera la vie éternelle, si elle la mérite par son amour et sa foi.

Jupiter soutient que la femme est plus luxurieuse que l'homme. Naturellement Junon prétend le contraire ; on s'en rapporte au devin Tirésias. Il donne gain de cause à Jupin. — L'auteur

voit dans Tirésias le Saint-Esprit, la mission des apôtres et la conversion des infidèles. Quant à la luxure, elle signifie ici l'amour de Dieu : les femmes le ressentent plus vivement que les hommes.

De Narcisus. — Echo doit être ouï-dire, qui se joue des hommes : Junon, est le monde, qui épie les défauts d'autrui et que trompent les hypocrites. — Echo est encore la bonne renommée due aux œuvres vertueuses. Narcisse est le vrai mérite digne d'un bon renom : mais il le perd par sa vanité. Ovide inventa cette histoire pour trouver une étymologie aux noms d'une fleur, de la fontaine de Narcysi, de la ville de Narcys. Ce récit prouve la vanité des biens de ce monde, qui passent comme la fleur des champs. La fontaine est l'emblême du siècle perfide.

Comment Penthéus escharni le devin, qui nouvelles li dict de sa mort. Hystoire de Bacus. — Vitry voit dans le culte de Bacchus le triomphe de la luxure, qui mène au crime. Penthée est la sagesse et la religion, toutes deux ennemies des vices qui les déchirent. — Tirésias, à un autre point de vue, représente les saints prophètes annonçant le Messie, et menaçant de malheurs quiconque ne croira pas en lui. Le Messie c'est Bacchus : Penthée, dans cette hypothèse, joue le rôle des juifs et de Judas.

QUATRIÈME LIVRE.

Les filles de Mines ne veulent pas assister aux fêtes de Bacchus et se racontent des histoires. Celle de Naÿs qui change les hommes en poissons, n'est qu'une allusion aux vices qui prennent les hommes à l'hameçon ; c'est le diable, qui tend l'appât auquel ils vont se prendre.

De Pyramus et de Thysbé. — Le poète voit dans la mort de Pyramus celle de Dieu, qui vint sur la terre mourir pour l'amour des hommes, et dans celle de Thysbé, le supplice des martyrs morts par amour de Dieu. Au jour du jugement Dieu les arrachera des griffes de la mort, dont le lion est l'emblême.

Leucothoé raconte ensuite les amours de Mars et de Vénus : c'est une allusion à une aventure galante, ou à la marche des planètes.

Comment Venus se venja de Phebus, qui l'ot accusée. — Ce passage renferme une diatribe contre les maux enfantés par

l'amour, et contre les maris complaisants, qui finissent par révéler des désordres qu'ils ont longtemps tolérés. Mars et Vénus sont la débauche et la luxure. Phébus est la sagesse, qui dénonce les vices. Vulcain et ses filets sont les pièges tendus aux amants par l'amour. — Le poète voit dans Leucothoé la fidélité, la vertu et le travail: Clithie est la médisance, qui déchire la vertu. Leucothoé changée en encens représente l'âme, qui monte au ciel et jouit de la gloire de Dieu.

Vient ensuite la fable d'Hermaphrodite, que nous publions.

Comment Bacus prist vengence des trois filles Minée. — Les trois sœurs, qui sont changées en chauve-souris, représentent l'ivresse, la gourmandise et l'incontinence, qui ruinent la santé de l'homme, vident sa bourse, perdent son âme et le réduisent à n'être qu'une brute.

Cy conte pourquoi Yno la royne fist semer le blé cuit aux villains du pays. — L'auteur accepte le récit d'Ovide comme celui d'un fait historique: seulement il pense qu'au lieu d'un mouton ce fut un vaisseau, qui emporta Frixus et Helle. — Cette fable renferme deux allégories. Yno est le type de la méchanceté. Le blé cuit qu'elle fait semer est le péché, qui mène l'homme à sa perte. Le mouton est la vertu de discrétion et d'intelligence. Les deux cornes de sa tête sont la charité envers Dieu, et celle envers les hommes. Ses pieds représentent la force, la justice, la prudence et la modération. Avec de tels auxiliaires on traverse facilement la mer de ce monde. Frixus est le bon esprit qui triomphe des tentations du siècle; Helle, la fragilité humaine qui succombe. Le sacrifice du mouton, rappelle la lutte que soutient la vertu contre le vice, et ses victoires sur les passions. — Yno peut nous représenter Ève qui jeta sur la terre la semence de mort. C'est la vraie marâtre du genre humain, qui l'a fait bannir du paradis. La mer est le monde; ses abîmes sont ceux des enfers, et le mouton immolé est le Christ crucifié pour racheter l'homme.

La fable de Léander et de Héro s'amie. — Nous éditons ce morceau.

Comment Junon la déesse prist vengeance de Yno. — L'auteur voit dans Junon l'emblême de la richesse, mère de tous les vices, et il entre ici dans une série d'allégories mystiques sans intérêt.

Comment Cadmus devint serpent. — L'auteur compare la vie de Cadmus à l'histoire du peuple Hébreux, quand il sort

d'Egypte. Le bœuf, que Cadmus a suivi, est Moyse. La fontaine, dont il tue le dragon, est la parole de Dieu. Le dragon est le serpent, qui perd la première femme. Ses dents semées çà et là, représentent la dispersion du peuple juif. Bacchus est le Messie. Cadmus, changé en serpent subtil et prudent, est l'image de la conversion des gentils.

Comment Acrisius tint Thèbes après Cadmus. Cy déçut Jupiter Danaé en pluie d'or. — Il s'agit de l'histoire des rois de Thèbes; la faiblesse de Danaé prouve que la vertu des femmes ne peut résister à la séduction. Au point de vue allégorique, Danaé est le sein de la Vierge. Jupiter représente le Christ dans les entrailles de sa mère. La naissance de Perséus représente celle du Christ : et Acrisius n'est autre que le peuple juif, qui persécute le Sauveur.

Des trois suers Curialis, Stamie et Gorgon ou Meduse, qui n'orent que un oueil. — Trois princesses étaient reines d'un seul royaume. L'une d'elles, Gorgonne, portait des cheveux longs et bouclés. Sa beauté fascinait les hommes, qu'elle se plaisait à ruiner. Persée, à l'aide du bouclier de sapience, la détrôna. — Gorgonne est aussi la terreur, qui pétrifie le cœur et le corps de l'homme : Perséus est la sagesse savante, qui fortifie l'homme contre les dangers du monde : et Pégase est l'image de la gloire réservée à l'homme vertueux.

Cy parle de Bellerophon, fils Pretus, roy de Lybe. — Ce récit doit être historique : sans doute Bellérophon avec l'aide de Dieu détruisit les monstres, qui désolaient la Sicile. — Au point de vue allégorique, Prétus représente le monde souillé de vices, mais abusé ; Cevolée sa femme est la luxure et l'adultère ; Bellérophon, la vertu ; la chimère, les femmes folles d'amour, orgueilleuses comme les lions, viles et souillées comme la boue, rusées et cupides comme les serpents. La montagne, qu'elle habite, est le siècle qu'agite la vanité, les passions infâmes et la calomnie. La chimère est encore l'image du diable, qui tend des pièges à l'homme : et Bellérophon est le Christ, qui sauve l'espèce humaine et remonte aux cieux. Pégase est l'image de sa glorieuse ascension.

Cy parle de Perséus et du roy Athlas. — Atlas était probablement un astronome instruit ; son arbre d'or est la science, et le serpent qui le garde est l'étude. Persée devint savant comme Atlas et le surpassa. — Atlas est encore Dieu le père tout-puissant, qui sait tout. L'arbre d'or est l'arbre de vie conquis par le Christ.

Comment Perséus délivra Andromède. — Andromède est l'âme en péril, et Perséus le Christ ; le monstre marin est

Lucifer. Le Christ lui arrache l'âme et en fait son épouse. Les fêtes célébrées à l'occasion du mariage de Persée et d'Andromède représentent les noces spirituelles du Seigneur et de l'âme, la conversion du pécheur, la communion, la vie religieuse et les joies du paradis quand un mortel revient à Dieu.— L'auteur y voit encore les splendeurs du culte catholique, et les chants des bons chrétiens en l'honneur de l'éternel.

Pour terminer cette longue analyse, nous empruntons au livre cinquième un chapitre où l'auteur trouve dans le bouclier de Pallas un emblème de l'écu de la foy : voici le résumé de la description qu'il en fait. L'escu de sainte foy est triangulaire et représente la trinité. Il est fait de cuir, de colle et de bois ; le bois c'est la croix, le cuir le corps de Jésus-Christ, la colle les liens et les clous, qui servirent à son supplice. — Le champ de l'escu est blanc et semé de pointes rouges. Le blanc est l'emblême de l'agneau divin : le rouge représente les gouttes de son précieux sang.— Pour peindre l'escu il fallut six pinceaux : ce sont les trois clous, la lance, la couronne d'épine et le fouet. La couleur est le vinaigre, qu'on fit boire au Christ sur la croix. — Sept lambels tracés sur l'escu figurent les sept sacrements ; à côté sont sept colombes portant chacune une petite fleur : ce sont les sept dons de la grâce, l'humilité, la liesse, la débonnaireté, la miséricorde, la patience, la chasteté et l'abstinence. — On y voit aussi dessinés le soleil et la lune. Le premier est la science et la foy du nouveau testament : la seconde est l'ancien testament, la transition entre le passé et l'avenir, le crépuscule du jour, qui a lui entre le culte des idoles et le christianisme. — Sur cet escu sont encore un homme, un bœuf, un lion et un aigle L'homme représente l'évangile et saint Mathieu, le bœuf la passion et saint Luc, le lion la résurrection et saint Marc, l'aigle saint Jean et les anges dont l'esprit est dans les cieux. — Ces quatres figures étaient accompagnées de douze pains. Il faut y voir les douze articles de la foi : et à cette occasion l'auteur paraphrase le *Credo*. — La guiche ou lanière par laquelle on pend au col l'escu, se compose de dix lacets. Il faut y voir un emblême de l'obédience au Seigneur et de ses commandements. — L'auteur finit par dire que quiconque est armé d'un escu semblable, marche d'un pas ferme dans la bonne voie et peut défier les embûches du démon.

NOTES.

(A) Nous avons fait de vaines recherches pour voir le sceau, dont Ph. de Vitry usait comme évêque de Meaux. Celui, qu'il apposa au bas des quittances qu'il donne comme maitre des requêtes, n'est pas de nature à faire connaître sa famille. Il représente un guerrier barbu, ayant la tête nue, une couronne dentelée à l'épaule droite, l'épée à la main, un bouclier au bras gauche. Son costume est celui des chevaliers romains. Autour de ce sceau on lit ces mots : SIGILLUM......... PHI. Il constitue un cachet de fantaisie.

Il y avait en France XI communes du nom de Vitry. On en trouve une aux bords de la Seine à côté de Paris, deux près d'Autun, une dans l'élection d'Orléans, une autre aux environs de Mâcon. Les six dernières sont situées en Champagne : Vitry en Bassigny et Vitry en Montagne faisaient partie du diocèse de Langres. Vitry la Ville était dans l'élection de Châlons-s.-Marne, Vitry le Croisé dans celle de Bar-sur-Aube. Vitry en Perthois ou le Brûlé dépendait de l'élection de Vitry le François. Cette dernière commune, bâtie dans le 16e siècle, ne put donner son nom à aucune de nos anciennes familles. Citons encore Witry les Reims.

Rien ne nous indique le lieu dont Ph. de Vitry tirait son origine. Deux familles, au moins, ont porté le nom de Vitry. Nous ne dirons rien de la baronnie de Vitry érigée en 1594 en faveur de Louis de Lhopital. Ses descendants obtinrent le titre de duc de Vitry et portaient : de gueule au coq d'argent, creté, membré, becqué d'or, ayant au col un écusson d'azur chargé d'une fleur de lys d'argent. Nous ne parlerons pas non plus des seigneurs de Vitry en Perthois, issus des comtes de Rethel : cette famille était éteinte avant le 14e siècle.

Il y avait en Picardie une maison de Vitry dont les armes étaient : d'or à trois boutons de roses de gueule, boutonnées de cinq pointes de synople, placées deux et une, avec deux licornes pour support, et pour cimier une autre licorne naissante. Elle résidait entre Amiens et Doullens. Sa généalogie remontait jusqu'au milieu du 14e siècle : Philippe de Vitry n'y figure pas.

Mais on vit à Paris, pendant les 14e, 15e, 16e et 17e siècles, une famille de Vitry, dont l'écusson varia sans doute suivant le nombre de ses branches. Il fut : d'azur au chevron d'or avec trois merlettes de même — ou d'azur à la face losangée d'or avec 3 merlettes de même — ou d'azur à la face losangée de 5 ou de 3 pièces d'or, accompagnées de 3 merlettes de mesme — les merlettes étaient posées deux en chef et une en pointe.

C'est à cette maison que se rattache Ph. de Vitry : elle le place en tête de son arbre généalogique conservé à la bibliothèque nationale dans le cabinet des titres. Ses descendants remplirent des fonctions importantes. Plusieurs d'entre eux siégèrent au parlement de Paris (1), à la cour des comptes, à celle des monnaies. Pendant le 15e siècle, surtout ils jouèrent un rôle important : ils furent persécutés pour leur dévouement à la cause royale. Michel de Vitry et son frère, en 1413, furent jetés en prison par les Bourguignons (2).

Malgré le titre de châtelain de Chauny, qu'elle possédait, cette famille ne figure pas dans le nobiliaire de Picardie ; on ne la trouve pas dans celui de Champagne. Longtemps avant leur rédaction elle s'était fixée à Paris. Mais qu'elle était son origine ? Vraisemblablement Philippe de Vitry était originaire d'une des communes, située en Champagne ou en Brie, dont il portait le nom ; autrement Eustache Deschamps l'aurait-il salué du titre de Champenois ? Nous voyons les membres de cette famille figurer dans les annales Champenoises. Ainsi Jean de Vitry, secrétaire du roi Jean, chancelier des foires de Champagne et de Brie, était nommé chanoine de Reims en 1351 ; Jean de Vitry était élu chanoine aussi à Reims le 26 mars 1421. — Philippe de Vitry obtenait le même titre le 21 février 1424. — Jean de Vitry, chanoine de Reims dès 1427, était prévôt du chapitre en 1450 et mourut en 1455. — Un autre Jean de Vitry obtenait aussi une des prébendes de Reims en 1471. — Guy de Vitry, chanoine de Reims en 1483,

---

(1) Geoffroy de Vitry, 1317. — Jean de Vitry, 1400. — Thibaut de Vitry, 1444, 1465 : il était aussi chanoine de Notre-Dame de Paris. — Guillaume de Vitry, 1456 à 1479. V. Blanchard, éloge des présidents au Parlement de Paris. Paris, 1647, in-fo. — Guillaume de Vitry était secrétaire du roi en 1394. — Gilles de Vitry était conseiller-général et maître des monnaies du roi vers 1400.

(2) V. Chronique du règne de Charles VI, par Godefroy, et celle de Lefevre de St-Remy.

céda sa prébende en 1490 à Jean de Vitry, qui lui donna en retour la chapelle de Saint-Pierre et Saint-Paul dont il jouissait dans l'église des Mathurins de Paris.

Jean Juvenal des Ursins, né à Troyes, conseiller au Chatelet de Paris, épousait en 1386 Magdelaine de Vitry. Elle mourut le 12 juin 1456. La famille des Ursins fournit au siège de Reims deux archevêques et plusieurs chanoines. Il y avait à Troyes une famille de Vitry, representée en 1500 par un bourgeois nommé Henry de Vitry. (1).

Geoffroy de Vitry est nommé par arrêt du parlement de Paris, en date du 1er septembre 1317, commissaire pour obliger les bourgeois de Reims à payer les frais du sacre de Louis X. — Un autre arrêt du 19 décembre 1403, confiait à Jean de Vitry, clerc et conseiller du parlement, le soin de terminer un procès qui divisait l'archevêque de Reims et les rémois, au sujet des fortifications du château de la porte de Mars, détruites lors de l'invasion des anglais en 1358. — Jehan de Vitry était receveur des deniers communs à Reims, 1425-1438. Il devint depuis chanoine de Reims — Thibaut de Vitry clerc, était à Reims élu pour le roy en 1515.

Enfin au 13e siècle (1261, 1269) nous voyons un évêque de Châlons-sur-Marne, qui s'appelait Conon de Vitry.

(B) « Le plus ancien que je trouve est un ancien titre sans datte prins d'un vieil livre de la chambre des comptes, intitulé *Noster*, portant ces mots : ce sont les noms des officiers de l'hostel le roy, et combien chacun doit prendre de gages. Le connestable chacun jour qu'il est en cour 25 sols. — Me Henri Guenault, M. Jean Darties, M. G. Bertran, clercs des requestes, chacun 2 s. 8 d. par jour et 12 s. en parlement. — Me G. Chaloz, Me H. de Dampierre, J. de Melun, et Philippe de Vitry, chacun six sols par jour à vie. » Traité de la chancellerie par P. de Miraulmont. Paris 1610, in-8e, p. 68.

(C) Jean ainsné fils du roi..... pour ce que vivres sont chers, et pour que nostre ami féal clerc et conseiller, Me Ph. de Vitry, me des requestes de l'ostel de nostre dist seigneur et du nostre, puisse plus briefvement délivrer les besoignes desdites requestes et autres qui lui sont commises, nous avons ordéné, par la délibération de nostre conseil et ordenons par ces présentes que icelui Me Philippe ait pour son vivre et autres

(1) Courtalon de Laistre, t. II. p. 221.

nécessités 40 s. p. par jour dès le 8e jour de may darrement passé, que il vint avec nous en cest présent voiage jusques à ores, tant com il sera avec nous audit voyage et por son retour...... donné devant Aguillon, le 24 may 1346 : signé Symon.

Jehan ainsné fils, lieutenant du roy de France, duc de Normandie.... Comme par certaine ordenance faicte aucuns gages montant oultre 5 s. p. par jour ne seient paiez à aucuns depuis le premier jour d'octobre darrenier passé jusque l'autre premier jour d'octobre prochain venus, savoir vous faisons que nous avons ottroié et ottroions de grâce espécial à nostre amé féal clerc et conseiller Me Ph. de Vitri, Me des requestes de l'ostel de nostre dit seigneur et père, et du notre, eu regart aux bons et agréables services qu'il nous a fais et fait encore de jour en jour ès présentes guerres de Gascogne, esquelles il est en nostre compaignie en armes et chevaux, que ses gages de 6 s. P. par jour, et 10 liv. P. pour ses manteaux à lui assignés à sa vie par nostre très chier seigneur le roy Charles que Diex absoille, il ait et preigne depuis le dit premier jour d'octobre jusques à l'autre premier jour d'octobre prochain venant, nonobstant ladite ordonnance. — Donné en nos tentes, tenant Aguillon, le 10e jour d'aoust 1346.

(D) Nous avons emprunté les diets du Franc Gonthier au tome 2 du dictionnaire de Marchand, article de Philippe de Vitry. On les trouve aussi dans la Muse guerrière : en 11 livres de divers poèmes sur plaisans argumens, avec les hymnes et cantiques de l'hermitage. Rouen, 1591, in-16. — Dans le livre du mépris à la cour, par Antonio Guivare, intitulé : El meno precio di corte y alabansa de aldea : Jean de Tournes, 1591, in-16. — Pierre d'Ailly, évêque de Cambray, publia les contredits de Franc Gonthier avec cette épigraphe : Combien est misérable la vie des tyrans. Marchand rapporte aussi cette pièce. — Nicolas de Clamanges traduisit en vers latin les deux morceaux. Il donne à celui de Ph. de Vitry le titre de : *De felicitate vitæ rusticæ*. Ces poésies ont été imprimées plusieurs fois à la suite de l'ouvrage d'Antonio Guivare; celles de Nicolas de Clamanges figurent dans l'édition de ses œuvres données par Martin Lydius : Leyde, Elzevier, 1613. Voyez aussi *Historia gymnasii Navarræ*. T. 2, p. 578 et 579. Quant aux imitations d'Eustache Deschamps, voyez notre recueil de ses œuvres inédites.

(E.) Depuis notre publication des œuvres de G. de Machault, nous avons trouvé deux nouvelles preuves de son séjour à Reims. Les actes, qui la constatent, sont séparés par un intervalle de vingt ans. Le 21 août 1372, le chapitre de Reims

autorisait Hugues de Châtillon, un de ses membres honoraires, à porter l'habit de chanoine, quoiqu'il ne fût pas dans les ordres. Machault prit part à cette délibération. — En 1372 l'archevêque de Reims et les chanoines de la cathédrale terminaient par une transaction, connue sous le nom de charte Johaninne, les différents qui les divisaient depuis longtemps. Cet accord porte la date du 23 mai il renferme le passage suivant : *Item de juridictione domorum et mansionum canonicorum Remensium, dicimus et declaramus quod capitulum.... domos habet in claustro et decem extra claustrum, videlicet... item domum in quâ inhabitat Guillermus de Machaudio sitam propè Pourcelettam et retrò domum dicti magistri Stephani. — Domum, in quâ inhabitat magister Stephanus de Juilliaco, sitam in vico, par quem itur de Pourceletta ad Parvisium.* — Le manuscrit des œuvres musicales de Ph. de Vitry (voyez ci-après), nous donne sur les morceaux de musique composés par G. de Machault des renseignements, que nous recueillons ici : il aurait fait la musique des cantiques, motets et ballades, dont voici les premiers mots : Surge, amica mea. — Le très doux rossignol. — Ave, Virgo, Mater pia. — Ave, Virgo gloriosa. — De fortune. — Ortus, fons pudicitiæ.

(F) Ce volume provient de la bibliothèque de l'ancienne commanderie de St-Jean à Strasbourg : classé sous le n° C. 22, il est petit in-folio et écrit sur papier par l'infatigable Henri de Lauffenbourg. Il porte à la fin la date de 1411, *feria tertia post dominicam palmarum.* Comme d'autres manuscrits de ce savant compilateur, il était destiné à former un recueil de pièces empruntées à diverses origines. Des pages encore blanches attendaient la suite de l'ouvrage. Les feuillets 1 et 2 contiennent un répertoire alphabétique des chants latins, allemands ou français accompagnés de notes et contenus dans ce volume. Plusieurs d'entre eux sont du xve siècle : des additions modernes ont enrichi cette collection de quelques morceaux datant du xvie. — En tête du folio 3 on lit écrits en lettres rouges les mots *Philippus de Viatrico.* Le texte, qui se trouve au-dessous, est écrit sur deux colonnes. L'ouvrage commence par une introduction dont voici les premiers mots : *Quoniam de arte musicali tractare proponimus, scire debemus quid sit musica et undè dicatur.* Suivent les chapitres dont voici les titres : — *Regula discantus.* — *Sequntur regulæ fundamenti discantus: et nota quod septem sunt species concordantiæ.* — *Sequitur quoniam istæ septem species.* — *Sequitur de figurationibus notularum.* — *Sequitur de modis : et nota quod duo sunt modi.* — *De temporibus sequitur : et nota quod duo sunt tempora.* — *De prolationibus. Sequitur de prolationibus, vbi sciendum* — *De*

punctis : nota quod quatuor. — De ligatura notularum — De conjunctionibus notularum. — Sequitur de alterationibus notularum: pro quo notandum. — Regula generalis: cognoscant qui canere volunt, etc. — Viennent ensuite deux textes allemands intercallés par Henri de Lauffenbourg : en voici le titre : *In der mensurali musica so heissend die noten lang. — Von dem manucordio.* — Le texte latin reprend ensuite sous les titres suivants : *De organis. Cognita omni consonantia fistularum — Aliæ regulæ notularum non ligatarum : quatuor sunt. — De ligatis primis. — De mediis notulis. — De ultimis ligatis. — De pausis.* — Viennent ensuite des motets et des cantiques mis en musique par divers maîtres. Ils sont classés chacun sous le nom de leur auteur. Voici les premiers mots de ceux attribués à Ph. de Vitry : *Salve, Regina misericordiæ. — Dominus vobiscum : Sequentia sancti Evangilii secundum Mathæum. — Salve, mundi Domina, regina supernorum — Ave, Regina filia, Maria. — Ostende finaliter ob quod te rogamus. — Salve, Mater Jesu Christi, solo verbo concepisti. — In hac valle profundâ. — Patrem omnipotentem, factorem cœli. — Ex matre natus es de spiritu sancto. — O ho ! ho ! ho ! venari autem musicæ. — Veni, sancte spiritus.*

Plus loin, sous le n° 69, se trouvent ces mots : *Apollinis ecclipsatur numquam lux compagatur signorum ministerio bis sex, quibus harmonica fulget arte basilica musicorum collegio multiformibus figuris : ex quo nitet J. de Muris, modo colorum vario Philippus de Vitriaco, etc.*

Ce volume donnerait de curieux renseignements sur les œuvres musicales de Ph. Royllart, Henry Hessmann, Henric de libero Christo, Feltenferd, G. Dufay, Or Lassus, Henri Helens, Renaud de Firmont, Robert de Palais, Gilles de Moris, Arnold Mastias, Juge Philomene, P. de Bruges, Geoffroy de Barreuil, Gilles de Pasier, Nic. de Mergs, Jean Larlay, de Cambray, Nucel, César, Gilles de Thin, Alanus, C. Liebert et autres artistes. V. notre note sur G. de Machault. (E)

(G) Voici quelques lignes de cette curieuse épitre : nous les empruntons au recueil des lettres familières de Pétrarque, publié à Lyon en 1601. V. page 578 à 586 : — Amicas aures amicus sermo pulsabit, non tam blandus quam verax, neque tam compositus quam fidelis. — La vérité dite par un ami n'offense jamais. Pétrarque veut combattre les préjugés et la faiblesse d'esprit de Vitry... Non præsagiebas me de manibus suis tuas literas inspecturum ; quod si eventurum cogitasses nunquam perfectò tam molliter, tam demissè, nunquam, (da veniam viris nominibus)

tam muliebriter loquereris...... Hunc ipsum dominum nostrum arguis, pungis, increpitas, et nimis intoleranda mollitie; non absentiam, sed ut tu vocas, exilium ejus defles; peregrinationemque sanctissimam, et qui gloriosior nulla esse potest, exilii cognomine decoloras. Hæc nimirum est illa senectus animi, quam in te lugeo, amice: nunquam quo primum mihi tempore notus esse cœperas, ista dixisses! Deferbuit sanguis, et ille ardor egregius, quo nulli secundus videbaris...... Ita ne inter curiositatem anxiam ultimam que segnitiem nihil est medium? Parum tibi distans india videbatur: jam Taprobanam, et si quid orientalis oceanus habet occultiùs, cupido metiaberis ingenio: jam ad extremam Thylen ignotis littoribus latitantem suspirabas; quoniam Orcades et Hybernia et quicquid terrarum noster fluctus alluit, ipsa in civitate sordebant. Quid autem miri si angusta animo litteratissimi hominis terra erat?..... Esse in Italiâ miserum exilium reris; extra quam esse, nisi quia omne solum forti patria est, potiùs videri posset exilium. Pace tuâ dixerim, nimis tibi Parvus Pons Parisiensis impressit testudinei sui arcûs effigiem; nimis aures tuas subterlabentes Sequana murmure oblectat. Postremo nihil calceo tuo nisi Gallicus pulvis incidit.... Hoc tibi persuadere nunc difficile est, qui, ut video, nihil extra Parisios magnificum aut delectabile suspicaris et extremas agelli tui globulas, quibus animum addidisti. Cum vero ad te ipse redieris, et prophanis vulgi rumoribus exclusis, te unum percunctari tibi credere malueris, bene de te sperare non desinam. Redde mihi collocutorem meum, redde mihi pristinum Pihlippum. Me quidem tacente veritas perorabit. At modo non tecum, sed cum altero nescio quo, Philippi illius hoste, conflictatio mihi ista suscepta est.... Tu vero quotiens prata Germani et Genovensem collem contemplabere, ortum solis tibi lustrasse videris et occasum, opinione tua felix; si tamen ulla est in errore felicitas...... Tu vive et vale nostri memor. Salutat te Marcus Medicus, compatriota Virgilii. Patavii .XV. kalendat Martis.

(GG) Nous venons de recevoir quelques-uns des détails que nous aurions voulu pouvoir donner sur le poème de Ph. de Vitry possédé par la bibliothèque de S. M. Britannique. Il paraît dater du commencement du XVe siècle. Écrit sur deux colonnes, orné de fleurons et d'initiales de couleurs, il contient le livre de la moralité des nobles hommes par Jehan de Vigny, le livre de Mélibée et de Dame Prudence, les œuvres de Jehan de Meung. — Viennent ensuite les vers de Ph. de Vitry sous ce titre: Cy après commence le chappel des fleurs de lys, par Maistre Phe de Vittery, jadis évesque de Meaulx. Ce poème, dont nous n'avons pu connaître le sujet, se compose de stances: chacune d'elles renferme six vers; ces trop courts renseignements, que nous devons à l'obligeance de M. Henry Ellis,

conservateur du Britisch Muséum, sent suffisants pour donner à notre auteur un titre littéraire de plus.

(H.) Ce fragment est tiré de l'histoire de Lychaon, au premier livre :

Autre sens peut avoir la fable :
Leu ravissable et dommagent
Semblent cilz, qui la simple gent,
Pour preudre à son hoir la despoulle,
Escorche, desrobe et despoulle,
Qui la menue gent dévore.
Ha Dieu! com de tels leus sont ore,
Loups, qui Dieu cuident assaier,
Loups, que l'on ne peut apaier,
Loups familleux, lou ravissable,
Loups plein de rage et destruisable
Loups, qui des pauvres gens manguent
Char et sanc, et substance hument,
Loups, qui sur povres gens forsennent,
Loups, qui tout desrobent et prennent!
Bailli, Bedel, Prevost et Maire
Ne pensent qu'à l'autrui soubstraire
Tout sont larron et robeour,
Et tout sont ore escorcheour,
Vivens de touste et de rapine
Contre droit, contre loy divine.
Usurier et sermonneur,
Et li prestre sont li pieur.
Et ceuls, qui ores ont les justices,
Achoisons quièrent et fourmises,
Pour escorchier les justiciables.
Tous sont loups glous et ravissables.
Si sont ore de courre isnel
Pour haper brebis et aignel,
Pour mordre et pour tout tupeler,..
Pour escorchier et pour peler....
Mais savez vos qu'en adviendra?
Le Droicturier Juge vendra,
Qui leur soustraira la puissance.

Les vers, qui suivent, sont empruntés à l'histoire de Phaéton : Philippe compare le soleil au Christ, son char à la doctrine évangélique, Phaéton au pape :

Donna Dieux le gouvernement
De cel char pour conduire l'omme

A saint Pierre, pape de Rome:
Si l'oinst de charitable ointure
Pour garder le de male ardure,
Et li mist la couronne ou chief.
Mès or y a tant de meschief
Que nulz ne quiert mès cest office
Fors seulement par avarice
D'avoir et de nom transitoire,
Par orgueil ou par vaine gloire,
Non pas pour le commun profit.
Et souvent cils, qui mains souffist
A co char conduire et mener,
Plus s'efforce et se seult pener
Par force de dons ou d'amis,
Que soit en cest office mis
Contre raison et contre droit.
Ainsi va la chose or endroit.

Citons encore quelques lignes de l'histoire d'Esculape :

Chascun doit pour Dieu purement
Mettre cure et cuer à aprendre
Pour soy mieulx garder de mesprendre
En faire rien qui Dieu desplaise,
Si que mieux puisse avoir sa grâce.
Pour ce donna Dieu la science
Que nous eussions congnoissance
De Dieu et plus chier l'eussions
Quant nous mieux le connussions.
Mès où sont or li aprentif,
Qui à ce soient ententif?
Ce fist on anciennement:
Mais or va l'estude autrement;
Nuls ne désire mais savoir
Fors pour louenge, ou pour avoir,
Ou pour aucune entencion
D'onneur ou de prélacion,
A quoy s'atent chascun et fie.
Or corrumpent philosophie;
Car nuls n'a mais de lui que faire,
S'il ne peut mondain pourfit traire.
Pour soy croistre et pour eslever,
Ou pour un sien voisin grever
Aprent l'un loys ou canon:
Ly autre pour aquerre nom,
Ou bénéfice ou dignité

S'estudie en divinité :
Ainsi de chascune science.
Quant il sont en grant audience,
En grant richesse ou en honnour,
Si guerroient nostre Seignour
Des biens que Dieux leur a donnés.
Si ont cuers et corps adonnés.
A toute mondaine délice :
Plains sont d'orgueil et d'avarice,
De luxure et de glotonie,
Et de traïson et d'envie........
Mal acquierent tel science,
Qui si les enfle de bonbance
Et si les fait oultrecuidier.
Mieux leur venist, au mien cuidier,
Humble estre, et simple, et mains savoir,
Et le cuer charitable avoir,
Et Dieu par bonne entencion
Servir sans repréhension,
Que monter en oultrecuidance
Par leur sens et par leur science,
Et pour cheoir dampnablement
Ou puitz d'enfer finablement.

(1.) Ce passage est tiré de l'histoire des Pygmées, au 6e livre :

Grue est oiseaux trop pourvéables,
Et en son corps garder veillables,
Trop sage et trop bien enseignie.
Quant grues sont en compaignie,
Trop s'en vont convenablement
Par acord ordénéement,
Sanz plait et sans dissencion.
Se vont gouvernail et guion
De leur queue pour droit voler
Quel part qu'elles veulent aler.
Et s'elles veulent sommeiller,
Une establissent pour veillier,
Qui des périls les garde et gaite :
De celuy font leur eschaugaite
Pour dormir plus sauvement.
La gaite fait assemblement,
Soubz ses piez, de pierres,
Pour ce qu'estant dorme gueres ;
Si qu'elle voist tout chancelant

Quant de dormir li prent talent;
Ainsi veille sans doubte avoir
Que nul les puisse décevoir....
. . . .
Cigouine a mainte qualité
Que li pluseurs oiziel n'ont mie,
Qui retraient à lecherie.
La Cigouine seult son nid faire
Au plus apperissant repaire
De la ville, où elle converse.
Elle n'a pas de langue: ains verse
Son bec sur sa groupe derrier:
Si fait son bec trop fort cliquier,
Et hault noisier quant il li plaist.
La Cigouine ses poucins paist
Et soi de morceaux vils et ors;
Raines, serpens, et poissons mors
Sont sa soustenance et sa vie.
Sur ces mairès gaite et espie
Sé crapaudine trouvera.

(J) Le volume, qui nous sert à donner cette édition, vient du fonds Cangé, où il portait le n° 15 A la bibliothèque nationale il figure sous le n° 7230-3: de format in-4°, écrit sur velin; il renferme par page deux colonnes, et dans chaque colonne 50 vers. Il compte 347 feuillets, et par suite 68,000 vers environ. On y remarque des initiales grandes et petites, tracées alternativement avec de l'azur ou de l'amarante. Quelques-unes de ces lettres sont faites à la plume avec de l'encre noire et représentent des têtes d'hommes et des animaux.

Le premier feuillet est enrichi d'une grande vignette divisée en quatre sujets disposés sur deux lignes parallèles. A la gauche du lecteur se trouvent les mots *fabularis historia*. Au-dessus est une miniature qui représente le chaos; il est indiqué par son nom. Dieu apparaît pour créer le monde, et, quoiqu'il soit ici la divinité payenne, sa tête est ornée d'un nymbe crucifère. Au-dessous se trouve la seconde vignette destinée à la fable: on y voit Prométhée employant le feu pour former l'homme. A la droite du lecteur on lit les mot *allegoria histo.*. Sur la première vignette de cette colonne on voit le monde créé, c'est-à-dire la terre, l'eau, le ciel, des poissons, des reptiles, des oiseaux, des quadrupèdes et même des maisons. La miniature sise plus bas représente l'Éternel tirant Ève du côté d'Adam. Ces sujets sont exécutés à l'aide de traits noirs, fins et spirituels. L'artiste y a joint quelques teintes vertes, bleues et roses.

Les textes traduits d'Ovide sont signalés par le mot *histoire*. Quand le poète prend la parole pour expliquer la fable, le scribe place les mots *allégorie* ou *l'auteur*. En marge sont des notes, qui reproduisent tantôt des hémistiches ou des vers empruntés à Ovide, tantôt des titres en français. Le livre est illustré d'une grande vignette, qui représente les muses et leurs rivales changées en pies. L'histoire d'Orphée a obtenu deux importantes miniatures: la première contient trois sujets, deux dans sa partie supérieure et la troisième sous les deux autres. On y voit les noces d'Orphée, la mort d'Euridice et la descente d'Orphée aux enfers. Les costumes sont ceux du 14e siècle. Le tout est gracieux et plein d'intelligence. Au verso du fo 96 se trouve un joli dessin qui nous montre Orphée charmant les arbres, les fleuves et les animaux. A la fin du manuscrit se trouve une liste des preux de la fable et des héros des romans carlovingiens et de ceux de la Table-ronde : elle donne 94 noms.

Les métamorphoses d'Ovide moralisées durent avoir un grand succès, si l'on en juge par le nombre des manuscrits qui les reproduisirent. Toutes les bibliothèques princières en voulurent posséder une copie. Plusieurs de ces exemplaires ne sont connus que par la mention, qu'en font d'anciens inventaires. Ainsi le catalogue de la librairie des ducs de Bourgogne (1) indique, sous les nos 1319 et 1320 : 1° un livre en papier couvert de cuir rouge, escript à deux coulombes et en rimes, et intitulé : Le premier volume de Ovide de métamorphose, quemanchant au 2e feuillet après la table : en l'oef ce me semble à trois choses : et le dernier feuillet : seront en moult grant aventure. — 2° Ung livre en papier couvert comme dessus, intitulé au dos : Le second volume de Ovide de métamorphose escript à 2 coulombes et en rime : quemenchant ou second feuillet : La ter ay a genoux bastie, et ou dernier : Et je prie Dieu que par sa grace — Ces deux volumes, dont le texte paraît semblable à celui que nous publions, furent retrouvés lorsque le 15 novembre 1467 on fit un nouvel inventaire en la chambre de la garde des joyaux, sise en l'hostel du roy, à Bruxelles.

L'inventaire de 1467 signale encore dans le chapitre des livres non parfaits, sous le no 16,110, *neuf quayers de Ovide métamorfore alégoriée*.

---

(1) Bibl. protypographique des libraires des fils du roi Jean. J. Barrois Paris, 1830. p. 193.

(2) Id. p. 226.

(3) Bibl. protyp. Barrois, p. 95-96.

Ces volumes n'existent plus dans la bibliothèque royale de Belgique. Mais on y voit un autre exemplaire des métamorphoses moralisées : il figure sous le n° 9639 du catalogue publié par M. le chevalier Marchal par ordre du gouvernement. Il date du commencement du 15e siècle, et porte la signature Charles, comte de Chimay. Ce seigneur le donna, avec d'autres manuscrits, soit à Philippe le Beau, soit à Charles Quint ; et depuis ce curieux volume n'a pas cessé d'appartenir aux souverains de a Flandre. Il renferme 392 feuillets, y compris ceux des tables, qui précèdent le texte. Quelques passages que M. Marchal a bien voulu nous transmettre, prouvent que cette copie est complète et qu'il s'agit bien du texte dont nous nous occupons. Du reste, l'auteur ne se fait connaître nulle part ; et aucun passage ne peut aider à découvrir son nom.

Le duc de Berry, ce grand protecteur des lettres et des calligraphes au 14e siècle, possédait deux exemplaires des métamorphoses d'Ovide. Dans l'inventaire de sa bibliothèque, fait en 1416, nous trouvons (1) sous le n° 541 la mention suivante: Un petit livre appelé Ovide métamorphorios, escrit en françois de lettres de court et glosé en plusieurs lieux, couvert. de cuir vermeil, prisé 24 liv, Par. — et sous le n° 552 cette indication : Un livre d'Ovide métamorphorios écrit en françois rymé, prisé 25. liv. tournois. Nous ne savons ce qu'est devenu le premier de ces volumes ; le second, si nous ne nous trompons, doit se trouver à la bibliothèque nationale. Nous en parlerons bientôt.

J. Malet dans son inventaire des terres de Charles VI fait le 7 Janvier 1409 inscrivait sous le n° 479: Donest. Les accidents. Les guerres. Le Chatonet. Theodolet. — Ovide, des remèdes. — Thobie. — Et les XV livres de Ovide le grant. Il s'agit du travail que nous éditons; du moins nous le présumons (2).

Quoiqu'il en soit, la riche collection de manuscrits réunie par nos rois possède plusieurs exemplaires des métamorphoses d'Ovide moralisées et mises en rimes : le plus beau de tous sans contredit est celui qui appartint à Jean de France, duc de Berry. Il porte le n° 6,986; il est écrit sur vélin. Chaque feuillet renferme deux colonnes et chacune d'elles 46 vers. A la fin du volume est cette mention : ce livre est au duc de Berry. On y voit la signature *Jehan* : c'est celle de ce prince. Ce texte est complet. En marge sont de nombreuses notes, les unes en

(1) Bibl. protypog. Barrois, p. 84. (2) idem.

français, les autres en latin. Les premières indiquent le contenu des passages près desquels elles se trouvent. Les secondes sont de deux natures : les unes sont des vers fournis par les métamorphoses d'Ovide pour signaler le passage que l'auteur traduit : généralement elles se composent des premiers vers de la fable traduite. Les autres sont des citations empruntées par l'auteur aux pères de l'église, à l'ancien et au nouveau testament à l'appui des allégories morales, qu'il développe. Quelque fois la marge présente des commentaires en français ; nous citerons par exemple, celui qui accompagne la métamorphose de Daphné en laurier. Cette note renferme une longue et curieuse allégorie.

Mais ce qui donne surtout de la valeur à ce précieux volume, ce sont les 15 vignettes dont il est décoré. Elles sont peintes en grisaille. Cependant l'artiste a mis des reflets roses sur les chairs, blonds sur les cheveux, bleus sur le ciel et vert sur la terre. Les costumes des personnages sont fournis par les modes du XIVe siècle. La première miniature représente Saturne. Nous signalerons la seconde, où l'on voit Jupiter foudroyer les géants habillés en hommes d'armes du temps de Charles V, et la troisième où l'on a peint Junon avec des vêtements de reine, des paons à ses pieds, un sceptre de fleurs à la main et un arc-en-ciel au-dessus de la tête. La septième nous montre Diane en dame de cour se livrant au plaisir de la chasse. Sur la neuvième on reconnaît Hercule couvert d'une peau de lion : il porte une couronne à l'épaule. La dixième est consacrée à Vénus ; elle prend un bain et se plonge dans l'eau jusqu'à la ceinture : le cristal des ondes laisse voir le surplus. La déesse joue avec des fleurs et des oiseaux. Aux bords du bassin voltigent trois colombes. A côté se trouvent l'Amour assis, vêtu d'une longue robe, et les trois Grâces, complètement habillées. Sur la onzième on voit Mercure en costume de varlet ; il va trancher la tête d'Argus. Mars occupe la douzième : il est armé comme on l'était sous le roi Jean. La visière de son casque est baissée, comme celle de Pallas (vignette 6e). Il monte un char de guerre traîné par deux chevaux. La treizième est dédiée à Apollon, aussi vêtu comme un varlet. Sur la quatorzième est représenté Neptune en habit bourgeois et couché au fond des eaux. La quinzième appartient au dieu Pan. Ce magnifique volume est illustré d'initiales, de filets et d'arabesques rouges et bleus, et de fleurs de lys d'or et d'azur.

Sous le même numéro 6986, la bibliothèque nationale range un autre manuscrit du même ouvrage, sur papier et à deux colonnes. On n'y trouve ni la préface ni les dernières pensées de l'auteur. Ce volume n'a rien de remarquable.

M. P. Paris, dans ses recherches sur les manuscrits français de la bibliothèque nationale, décrit encore deux copies de notre texte, que nous nous bornerons à citer. Sous le n° 7230 figure un vol, petit in-folio, écrit sur vélin, contenant 277 feuillets. Sur chaque page se trouvent deux colonnes de vers. Ce manuscrit, pauvre de miniatures et d'initiales, vient de la bibliothèque de Fontainebleau. Un autre volume, originaire du fonds Colbert, n° 630, in-quarto magno, contient 342 feuillets aussi à deux colonnes. On y voit des miniatures à sujet et une vignette en tête de chaque livre. Il date de la fin du 14e siècle et appartient à M. Dubosc, conseiller-secrétaire du roi et gentilhomme servant de la reine On lui en avait fait don en 1656.

La bibliothèque de l'Arsenal possède aussi un assez beau manuscrit intitulé le Roman des fables d'Ovide. De format grand in-folio, il renferme trois colonnes par pages et un très grand nombre de vignettes. Malheureusement, elles ont peu de mérite et ne valent pas celles, que nous venons de décrire. Ce volume ne nous a rien révélé sur le nom de son auteur.

On trouve quelquefois des manuscrits renfermant la traduction des Métamorphoses par Ph. de Vitry, dans lesquels on passe les moralités, la préface de l'auteur et sa péroraison.

(K) L'existance de ce texte a été indiquée pour la première fois, par Jean Sennebier dans son catalogue raisonné des manuscrits de la ville de Genève (1). Comme son examen avait une grande importance pour notre publication nous avons eu recours au savoir et à l'obligeance de M. L. A. Privat-Bory, bibliothécaire de la ville ; et avec un empressement, dont nous ne saurions trop le remercier, il nous a donné les notes nécessaires pour complèter et rectifier au besoin la description de Sennebier. — Ce volume in-folio, écrit sur vélin, compte 392 feuillets et paraît dater du xive siècle. En tête se trouvent plusieurs feuilles d'un vélin qui parait différer de celui, dont est composé le corps du poème. Au sommet de la première page on lit cette mention : cy commencent les rubriches d'Ovide le grant dit métamorphoséos, translaté de latin en Français par Crestien Legouays, de Saincte More vers Troye (2). M. Privat-Bory nous apprend que l'écriture de ces lignes n'est pas semblable à celle du corps de l'ouvrage. Elle est tracée avec une encre plus noire et avec plus de perfection.

---

(1) 1 vol. in-8°. Genève 1780, 3e partie, mits français. N° 176, p. 429.

(2) Sennebier avait lu à tort : Cretien de Gouays.

Vient ensuite une table des sommaires des chapitres composant les 15 livres des métamorphoses : elle reproduit mot pour mot les titres des chapitres du texte, occupe 4 pages, et se termine par ces mots : Nota que plusieurs fables et mutations sont contenues en ce livre, dont aucune mencion n'est faicte et rubriches précéden, qui apprendront aux lisans. Sur le feuillet à gauche de cette mention se lit cette note : ce présent livre nommé Ovide de métamorfose est au comte de Montpensier daulphin d'Auvergne ; signé : Gilbert. — Gilbert de Bourbon, comte de Montpensier, dauphin d'Auvergne, mourut en 1496. Plus tard, ce volume appartint à Alexandre Petau, conseiller au parlement de Paris, fils de Paul Peteau, aussi magistrat et célèbre antiquaire. Sur la reliure du volume se trouvent les armes de la famille Petau avec cette mention : ex libris Alexandri Petavii in Francorum curiâ consiliarii Pauli filii. Aucune note ne confirme ni ne conteste la véracité de la mention, qui commence le manuscrit : dans le corps de l'ouvrage on ne voit nulle part le nom de l'auteur.

Pour ne pas laisser de doute sur l'identité de ce texte avec ceux conservés en France nous en publions les premiers et les derniers vers :

Sé l'escripture ne nus ment,
Tout est pour nostre enseignement,
Quant qu'il a ès livres escript ;
Soyent bien ne mal li escript,
Qui bien y veult prendre regart,
Le mal y est que l'en s'en gart,
Le bien pour ce que l'en le fasse.
Et aux dieux donne cuer et grâce
De conquérir sens et savoir,
Il ne doit pas sa bouche avoir
Trop chière au bien dire et espandre
Car nul ne doit sen sans respandre
Car ne vault sen qué en enserre
Ne plus qu'avoire muciès en terre :
Pour ce me plaît que je commans
Traire du latin en romans.
Les fables de l'ancien temps.

Ce début publié par Sennebier a été vérifié par M. Privat-Bory, qui l'a trouvé exact : voici la fin qu'il a bien voulu nous transmettre :

Et Dioux par sa gse mercy
Dont tel grace à ce livre cy,
Que n'y ait riens, qui li déplace,

Ne par droit à reprendre face
Et qu'il ne puisse estre effaciés
Ans ne perdus ne despeciés
Ne par viellace en oubli mis!
Ains soit publiés et leus
Par tout le monde amenœus
Tant que ce siècle durera
Et que mon corps s'acuitera
Vers la mort, qui sen tanage
Prent sur tous sans faire avantage,
Et sans nul homme déporter !
Dioux en face m'ame porter
Aux sums cieux en sa compeingnie
Pour vivre en pardurable vie
Et mon nom soit escript ou livre
Où Dieux fait ses amis escripre.

Explicit les fables d'Ovide avec les exposicions et les alégories. Et hic finis.

Ces fragments révèlent un copiste infidèle et peut-être étranger.

(L) Le manuscrit dr l'abbaye Saint-Victor est in-4° et porte les nos 866 et 1144. Les premiers feuillets sont en peau de vélin. Tous les autres sont d'un très beau papier, dans la pâte duquel est imprimée une fleur de lys allongée. Chaque page contient deux colonnes de texte. L'écriture, un peu pâlie, est nette et date du commencement du 15e siècle. Le volume commence par plusieurs feuillets, qui servent de table. Au sommet du premier feuillet destiné au texte, on voit les armes de l'abbaye au milieu des mots Jhesus, Marie, S. Victor, S. Augustinus. Au bas on lit ce distique :

Hic liber est Sancti Victoris Parisiensis :
Inveniens quis, ei reddat amore Dei.

Sur le recto d'un feuillet de parchemin qui sert de garde, se trouve la mention suivante :

Liber in gallicè et rithmicè editus a Magistro Philippo de Vitriaco, quondam Meldensi episcopo, ad requestam domine Johanne, quondam regine Francie, continens moralitates contentorum in 15. libris Ovidii methamorphoseos. Cujus libri tituli singulorum capitulorum dictorum 15. librorum habentur in quatuor foliis primo positis sig. quotatis etc.

Cette mention fut écrite vers le milieu du 15e siècle. D'ailleurs le parchemin, sur le revers duquel elle se trouve, est un fragment de titre, qui paraît appartenir à cette époque.

(M.) Metamorphosis Ovidiana moraliter a magistro Thomas Waleys, anglico, de professione predicatorum sub sanctissimo patre Dominico, explanata : F. Regnault 1515. — La table, qui commence le volume, est destinée uniquement aux moralités. A la fin une main du 16e siècle a commencé une table des fables ; elle s'arrête à la lettre C. On trouve dans la première des titres très curieux : en voici quelques-uns : Absentia prelati est causa multorum malorum, fo 67. — Advocati habent avaritiam ensatiabilem, fo 10. — Affectio mulierum erga maritos suos, fo 102. — Vide ibi bonas truffas de falsitate mulierum. — Ballivorum tria sunt genera, fo 16. — Barbam humilitatis et constantis debent prelati habere, fo 101. — Barbatos filios imberbem patrem indecens est habere. — Id. Conspiratores, collegii turbatores debet prelatus sub pedibus calcare, fo 6. — Mulier non potest silentium tenere, fo 31. — Mulier non potest custodiri, fo 45. — Mulieres fornicatrices, utinam tali signo signarentur, quam ad modum soror Gorgonius, fo 45. — Principes mundi in deliciis natare noscuntur, fo 13. etc.

Incipit liber primus metamorphoseos Ovidii moralizate :

In nova fert animus mutatas dicere formas, corpora, etc. — Ovidius in primo libro metamorphoseos premisso prologo tractat mundi creationem secundum opinionem Anaxagore : posteà quò Prometheus de limo terre fecit unus hominem in similitudinem ac effigiem moderantum cuncta Deorum. Hanc de quattuor etatibus seculi, et quattuor temporibus anni, et de viciis subintrantibus. His ita premissis, tractat quò Gigantes affectaverunt regnum celeste : et ut ad celum possent attingere, congesserunt et aggregaverunt montes super montes..... revera tales Gigantes sunt hodie Tyranni divites et avari, quibus non sufficit esse in statu suo, nec in statu subjectionis et humilitatis imo in celum id est ad statum alte prelationis et dominationis nituntur ascendere, sicut patet in ambitiosis. Esaie XIIII : ascendam in cœlum : super astra celi exaltabo solium meum. — Istud patet in avaris, qui cupicent esse milites et judices, et locum altum juridictionis cupicent occupare. Sapientie ; XVIII : usque ad calum attingebat stans in terra.

Lib: quartus. Fab. VIII · Hermophroditus......

Iste Hermophroditus, filius Mercurii, potest figurare Dei filium super omnia speciosum, qui a principio propriam patriam, id est Paradisum, dimittere decrevit, Et ad aliena loca, scilicet ad mundum, se transferre et ibi in aquâ se lavare. Juxta illud Gen : XII : egredere de terra tua et de cogitatione tua. — Ista nympha ociosa potest figurare naturam humanam ocio deditam etc.

(N.) Cy commence Ovide de Salmonen son livre intitulé métamorphose, contenant xv livres particuliers, moralisés par M. Thomas Waleys.... translaté et composé par Colard Mansion. — Fait et imprimé en la noble ville de Bruges en Flandres, par Colard Mansion citoyen de ceste ville, au mois de may l'an de grace .m quatre ans IIII XX et IIII. grand in folio gothique à 2 colonnes. — Ce volume contient 17 grandes gravures et 14 vignettes plus petites sur bois. A sa tête on trouve une préface, la table, une seconde et une troisième préfaces. Les vignettes nous paraissent empruntées au manuscrit du duc de Berry : seulement les costumes des dieux ont subi quelques changements ; ils ont suivi la mode et revêtu les formes adoptées au xv[e] siècle sous Lous XI. Quelques citations, que nous sommes forcés d'abréger, vont établir le plagiat de Mansion.

Cy commence Ovide son livre ouquel, il invoque l'ayde de la Saincte Trinité :

In nova fert animus : etc. — Il m'est venu en corage, dist Ovide, de dire comment les formes furent mueez en corps nouveaux: quelques uns ont esté, qui s'entremirent de corrigier nostre acteur, disans qils entendirent les corps en nouvelles formes muez. Mais teles fables ne doivent avoir lieu en homme raisonnable : car ains que Dieu créast le monde, il n'estoit chose qui receust aucune fourme. — *Aspirate meis etc* : Ovide au commencement de son livre appelle et invoque en son ayde Dieu en plurel et dist : — aydiez moy, Dieux, à ce dittier faire, qui les formes muastes, quant les donnastes aux nouveaux corps. Dès le commencement du monde continuellement jusques a mon temps, perpétuer ce présent dittier et volume que je entens faire. — Car quoyque les payens croient plusieurs Dieux, se devons nous fermement croire qu'il n'en n'est que un en trois personnes, d'une qualité, d'une essence, et d'une éternité, Père Filz et Saint Esprit. Tout créèrent ces trois personnes : et perdus est qui ce ne croit. — Le Filz descendy des cieulx par l'emission du Père et devint vray homme pour salver et racheter les perdus. — Aussy fut le Sainct Esprit veus et muez en forme colonbine au Filz babtisier. Et la voix du Père y fut oye venant jusques aux humains disant : *Hic est filius meus dilectus, in quo michy benè complacui. Ipsum audite :* Cest mon trèsamé fils, c'est mon désiré, ou quel jay mise ma plaisance : Ainsi s'apparurent ensemble ces trois personnes lesquelles peuvent estre divisées sans diviser leur unité et sans changier leur deité. Et si se monstrèrent en un moment en trois

guises. Pour ce peut l'acteur prier la Trinité en pluralité, non pas pour ce que trois Dieux soient, car les trois ne font que ung seul Dieu. Et toujours éternellement seront.......

Fable d'Orphée et d'Euridice. — Il (Orphée) tenoit sa harpe entre ses bras et en touçoit les cordes, et de sa bouche se prist à chanter tele chanson.

O vous, dieux de la chartre obscure,
Où toute humaine créature,
Que riens nulle ne le vous tolt,
Vient et descent ou tart ou tost,
Sé me loist et sé vous oz dire,
Je ne viens pas pour cest empire
Visiter, ne pour vous véer,
Ne pour vos tourmens assayer;
Car de tout ce n'ay je que faire.
Venus suy autre chose faire :
Euridice, que prise avoie
A femme est cause de ma voye, etc.

Plus loin, Mansion reproduit le chant d'Orphée au milieu des arbres et des animaux.

Sens moral à la fable de Hermofrodite, de la benoite incarnacion de Nostre Sauveur J. C.

Cestui enfant Hermofroditus, fils de Mercure, peut signifier le benoist fils de Dieu, bel par dessus toutes choses. Lequel du commencement décréta laissier son propre païs, assavoir Paradis, et se transporta à autre lieu, c'est en terre, à se baigner en la pure et clere eaue.... Ceste nimphe Salmacis oyseuse peut signifier l'umaine nature lors donnée à oyseuse.

Sens allégorique dessus la fable dessus dicte : — De Hermofroditus vous diray et exposeray la signifiance. Avis m'est que la fontaine est le lieu où la semence s'assamble, qui vient de la charnele mixtion de homme et femme. Ce lieu est appelé matrix, qui doit être si grant et si large que VII chambres y puissent être, trois à dextre, trois à senestre et ung au milieu. Alors doit naistre Hermofroditus, c'est demi masle et demy femele, et les mascles à dextre et les femeles à senestre. Les moiens ont l'une et l'autre nature. Mais quant est à l'œuvre de nature le membre féminin peut plus que le masculin. — Par Salmacis est entendue femme, qui met sa cure et entente à elle farder, peigner et parer de joiaux et d'aournemens pour abuser les musars, et veult user toute sa vie en vanitez et désirs de la chair. Folz et desvoiez sont ceulx qui ne les eschievent et fuient.

Terminons nos citations par la conclusion du volume :

A l'ayde de celuy omnipotent Dieu, qui fut cause et commencement de ceste nostre œuvre, sommes venus à parfaicte et salutaire fin. Auquel je supplie, ensemble à tous ceulx qui le liront ou orront lire, que só je ai y apostillé ou ajousé aucune chose non estre digne d'escripre, ou que elle vaulsist mieulx estre teu que dicte ou sceüte, aucune chose qui ne tende ne dresche les catholiques à vrayes et bieneurée fin ; qu'ilz le me veulent pardonner et le veulent bénignement redrescher et interpreter en meilleur sens que je ne l'ay sceu faire. Et certes touchant au texte, je n'y entens avoir touchié oultre ce que je l'ay trouvé bien et très congruement translaté par melleurs clercs et plus saiges que moy.

Ne peut-on pas voir dans ces derniers mots un aveu tardif des obligations, que Colart Mansion avait à l'œuvre de Ph. de Vitry.

(O) De tous les auteurs du vieux monde, le plus populaire au moyen-âge fut sans contredit Ovide. Virgile, Boèce, Cicéron plaisaient aux clercs : mais les légendes amoureuses du paganisme avaient pour la foule, pour la jeunesse surtout, d'irrésistibles attraits ; aussi, nos premiers poètes français ont-ils été lui demander des inspirations et des chances de succès. Benoit de Sainte-More, Chretien de Troyes, des trouvères encore aujourd'hui sans nom traduisirent Ovide ou l'imitèrent : des philosophes, des esprits sages et religieux, s'empressèrent d'éclaircir ou d'obscurcir de leurs commentaires ses vers harmonieux. Ph. de Vitry ne fit que suivre une voie ouverte devant lui : mais il l'élargit, aplanit les difficultés qui l'embarassaient encore et mit à fin la traduction des métamorphoses entreprise et abandonnée par tant d'autres. Ses travaux servirent aux gens de lettres, qui lui succédèrent. Geoffroy Chaucer, ce grand translateur, comme l'appelle Eustache Deschamps, recourut à la traduction de Vitry pour mettre en vers anglais quelques-unes des fables d'Ovide.

En 1370 Giovanne de Bonsignori traduisait en italien les métamorphoses. Son œuvre ne fut imprimée qu'en 1497 (1).

Mais d'autres traductions moins anciennes peut-être, avaient été plus tôt publiées : à leur tête figurent celles données à Bologne en 1471 par *Franciscus Puteolanus*, à Venise en 1475, à

(1) A Venise chez Zoane Rosso....... ad instantiam de Louis Lucantonio Zonta Florentino. — vol. in-f°. à 2 colonnes, orné de vignettes gravées sur bois.

Lyon en 1477 par *Domitius Calderinus*, à Milan en 1477 par *Bonus Accursius*.

Bientôt le texte d'Ovide fut livré aux commentateurs, et les moralités de Ph. de Vitry, déjà étudiées par Waleys et Colart Mansion, inspirèrent plus d'un littérateur érudit ou religieux. Louis Hain, dans son répertoire bibliographique des ouvrages imprimés jusqu'en 1500, donne aux œuvres d'Ovide et à leurs traductions 122 éditions. Celles qui contenaient des explications allégoriques, historiques ou morales sont au nombre de 25. Nous citerons les métamorphoses traduites en espagnol, dédiées à Jeanne d'Arragon et accompagnée d'allégories et de moralités composées par Miguel Bonaventure. Ce curieux ouvrage fut publié à Barcelonne en 1494. (N° 1267.) — Hain nous indique encore, n° 12,170, l'édition des métamorphoses augmentées des commentaires de Raphael Regius, dédiée à François de Gonzague, duc de Mantoue, imprimée à Venise en 1493. — Nous ne parlerons pas ici des auteurs, qui se sont bornés à faire sur Ovide les métamorphoses des travaux philologiques ou historiques comme Jacques Constantins (1508). Joannes Sprengius, (Paris 1570). Jos: Scaliger, J. Gruler, D. Heinsius (3 vol. in-16 1629; nous ne dirons rien non plus de ceux qui ont cherché dans les fables d'Ovide des allégories comiques ou ridicules comme d'Assoucy (2) et L. Richer (3). Mais à ceux qui seront curieux de savoir ce que les modernes ont pu emprunter à l'imagination et à la philosophie de Vitry, nous signalerons les travaux de Barthélemy Aneau (Lyon 1556). — De Raymond et de Charles de Massac (Paris 1617, in 8°). — De Nicolas Renouard (Paris 1619, 1625, 1633. — De Pierre du Ryer (Paris 1655, 1668). — De la Barre de Beaumarchais (Lahaye 1728). — De Morvea de Bellegarde (Paris 1701). D'Antoine Banier (Amsterdam, 1732). De Bochart, d'Huet, des pères Thomassin et Kircher. Il est glorieux pour Vitry de se trouver à la tête d'une pareille liste et d'être devenu chef d'école.

(P) Nous n'avons pas besoin de faire remarquer au lecteur, toute l'importance de ce passage satyrique. Il signale des abus que nos poètes du moyen-âge attaquent rarement. Les reproches

---

(2) L'Ovide en belle humeur: Paris 1653, 1650.

(3) Ovide bouffon ou les métamorphoses en vers burlesques, Paris 1649, 1652, 1665.

de Vitry sont justifiés par les chroniques et les monuments de notre vieille jurisprudence. L'usage de partager les objets saisis sur un voleur, quelle qu'en soit l'origine, nous reporte au temps de la barbarie la plus sauvage. Il remonte à la naissance des tribunaux de la féodalité, alors que les principes du bon sens et de l'équité la plus simple périssaient avec les débris de la civilisation Romaine ensevelis sous les ruines du trône Carlovingien. Vitry en signalant les réformes, que réclamaient la raison et la justice prouve, qu'il savait allier le dévouement au prince avec la franchise, et que la crainte de perdre ses fonctions ne l'empêchait pas de servir la cause sociale.

GLOSSAIRE.

—

A.

Aaisier, s'. — Se satisfaire.

Abandon. — P. 46 lisez *à bandon*, à sa volonté.

Abaubi. — Fol, étourdi.

Abelir. — Plaire, séduire.

Aboyer. — Se plaindre.

Acheson. — Occasion.

Adoler. — Affliger.

Adoptée. — Principe admis.

Aé. — Age, vie, siècle.

Affaitié. — Élégant, parfait.

Affiert, il. — Il appartient.

Affiner. — Achever, mettre à fin.

Affoler. — Tuer, blesser, rendre fou, exciter.

Affonder. — Aller au fond, enfoncer.

Afforcier. — Prendre des forces.

Ahan. — Peine, supplice.

Agu. — Aigu, pointu.

Aguès. — Guet-apens.

Ains. — Avant, ainsi, mais.

Aire. — Manière d'être, naissance, habitude.

Aiue. — Aide, assistance.

Aleganoe. — Secours.

Alleure. — Pas, marche.

Aloue. — Fief héréditaire, patrimoine.

Ambedui. — Tous deux.

Amembrer. — Rappeler.

Amender. — S'améliorer, se corriger.

Ament se Dieu. — Si Dieu pense à moi.

Amenrir. — Amoindrir.

Amenuiser. — Diminuer, disparaître.

Amisté. — Amour.

Amont. — En haut.

Amordre, s'. — Se mettre à, s'attacher à.

Ampthone. — Automne.

Anieus. — Ennuyeux, taquin, agressif.

Annuier. — Fatiguer, être importun.

Anoy. — Importunité.

Antandue. — Intelligence, attention.

Anuit. — Pendant la nuit.

Aourer. — Adorer.

Aourser, s'. — S'emporter, s'avilir.

Apaier, appaier. — Apaiser, satisfaire.

Aparoit, apparoit. — Il paraissait.

Apert, il. — Il paraît.

Appert. — Clair, évident, gai, franc.

Apetiser. — Diminuer, s'éteindre.

Apresser. — Approcher.

Aprison. — Éducation, coutume.

Aquointier. — Fréquenter.

Aquointier, s'. — S'habiller avec soin.

Arable. — Labourable.

Araisonner. — Adresser la parole.

Arer. — Labourer.

Areure. — Terre labourable, champ.

Arguer. — Exciter.

Arsure. — Feu, ardeur.

Art. — Brule.

Assaier. — Essayer.

Assegier. — Asseoir, poser.

Asseur. — Sûreté, sûrement, sûr, tranquille.

Assiduel. — Perpétuel.

Assocher. — Séduire, lier, associer.

Assoine. — Excuse, permission, occasion.

Assoté. — Fou, stupide.

Assotir. — Abrutir, rendre fol.

Assouaigier. — Satisfaire.

Assuier. — Sécher, essuier, glacer.

Atargier, s'. — S'abstenir.

Atempré. — Tempéré.

Atisier. — Brûler, adhérer, toucher.

Atrempé. — Tempéré, doux.

Aubin. — Blanc de l'œuf.

Auques près. — Tout près.

Autel. — Tel, semblable.

Autressi. — Ainsi.

Aval. — En bas.

Avenable. — Convenable.

Avez, page 136. — Lisez *aver*, avare.

Avis. — Attention, apparent, semblant.

Avoier. — Guider, mettre dans la bonne voie, satisfaire un vœu.

Avoutroier. — Commettre un adultère, pécher.

B.

Baillie. — Charge, office, garde, bail, surveillance

Bandon. — Bannière, ordre, volonté, caprice.

Barat. — Fraude.

Barater. — Tromper, commettre des fraudes.

Barge. — Barque.

Baron. — Maître, seigneur, mari.

Bas. — La terre, le monde.

Béance. — Désir.

Béer. — Désirer.

Beneuré. — Bienheureux.

Beneurté. — Bonheur.

Bénie. — Mariée devant les autels.
Beroit. — Boiroit.
Bestourné. — Mis à l'envers.
Beveour. — Buveur.
Blandir — Caresser, polir.
Boielle. — Entrailles.
Boisdie. — Tromperie.
Boisine. — Trompette.
Bon, bonne. — Volonté, bon plaisir.
Borde. — Cabanne.
Bougrenie. — Hérésie.
Bouton. — Bouregeon, fruit sauvage.
Brace. — Semence, main, bras.
Braon. — Morceau de chair.
Buer. — Laver.
Buffoy. — Orgueil, violence, folie.

C.

Carper. — Carder, peigner, tisser.
Celéement. — En secret.
Cenele. — Fruit de l'aubepine.
Ceure, elle. — Elle court.
Chacerie. — Chasse, venerie.
Chai, il. — Il tomba.
Chaille, ne li. — Qu'il ne lui importe.
Chaines. — Cheveux blancs, ride.
Chainneux. — Ridé, dont les cheveux sont blancs.
Chaitis. — Malheureux, faible.
Chaloir, non. — Indifférence.
Chapelais. — Combat, massacre, meurtre.
Chaple. — Bataille, mêlée.
Chartre. — Prison.
Chativoison. — Faiblesse, faute.
Chausist, il ne m'en. — Je ne m'en inquiéterais.
Chetif. — Pauvre petit, malheureux.
Chier. — Dédaigneux, difficile.
Chière. — Visage.
Cibour. — Oignon.
Clocher. — Boiter.
Coiche. — Canon de l'arbalète.
Cointoier, se. — Se soigner, s'habiller avec coquetterie.
Compte. — Conte, récit, histoire.
Conchier, se. — Se souiller.
Confort. — Consolation.
Conforter. — Consoler.
Conqueillir. — Cueillir.
Conroy. — Escorte, armée.
Consirrier. — S'abstenir, désirer.
Conte. — Compte.
Contendre. — Quereller, combattre.
Contremont. — En haut.
Contreval. — En bas.
Contristal. — Contrariété.
Contrister. — Combattre, vexer.
Controuver. — Inventer.
Convenant. — Convention.
Copie. — Abondance.
Corage. — Volonté, désir, projet.
Cos. — Cosse de légumes.
Coulourgeable. — Qui coule.
Coutre. — Charrue.

Craniaux. — Créneaux.
Craventer. — Ecraser, déchirer, tuer.
Créance. — Foi.
Creme, cremour. — Crainte.
Cremeteux. — Craintif.
Creu. — Augmenté.
Crigne. — Chevelure.
Cuevre, il. — Il couvre.
Cuider, cuidier. — Croire, présumer, soupçonner.
Cure, curiosité. — Soin, amour, désir, ambition.

D.

Dam, dame. — Seigneur.
Damesiel. — Damoisel, jeune garçon.
Dampnement. Damnation.
Darrain. — Dernier.
Debout. — Refus.
Debout. — Droit, dressé.
Decepvableté. — Déception.
Dechaïe, la mer le. — Le fait échouer, le repousse.
Déduire. — Amuser, distraire.
Delié. — Délicat.
Delit. — Plaisir.
Delittable. — Délicieux.
Deivre. — Libre, tranquille, délivré.
Délivre, à. — En liberté, facilement.
Delivrement. — Librement.
Demener. — Mener, faire.
Dementer, se. — Se plaindre.
Demenuer. — Faiblir, périr.
Demourée. — Retard.
Départir. — Séparer.
Depert, il. — Il dépérit.
Deporter. — Plaisir.
Desavancer. — Faire échouer.
Desclarcir. — Éclaircir.
Desclos. — Ouvert, dévoilé.
Desconvenue. — Malheur, inconvenance, faute.
Desconvignable. — Inconvenant.
Descort. — Contretemps, malheur.
Deshebergier. — Chasser.
Desmesure. — Excessif, fol, violent.
Desmis. — Dépossédé.
Desnuer. — Dépouiller.
Despire. — Mépriser, repousser, fuir.
Despiteux. — Dédaigneux, méprisable.
Despondre. Exposer.
Despriser. — Mépriser.
Desrain. — Dernier.
Desroy. — Méchanceté, égarement.
Desservir. — Mériter, gagner.
Desseuler. — Renverser, ébranler, ôter les yeux.
Desseuvrée. — Séparation.
Desserrer. — Séparer.
Dessist, il. — Il déplait.
Destourbe. — Obstacle.
Destourber. — Empêcher.
Destraindre. — Presser, forcer.
Destroit. — Étroit, pénible.

Destroit. — Vaincu, forcé, pressé.
Desverie. — Folie.
Desvoier. — Quitter la bonne voie.
Deuls. — Deuil.
Devent. — Lisez *devient*.
Devient, se. — Je pense, cela arrive, cela doit être.
Devise. — Volonté, caprice.
Deviser. — Diviser, séparer.
Devoier. — Écarter, égarer.
Devoir. — Page 76 lisez, *de voir*.
Dit, ditié. — Œuvre, poème, chant.
Divers. — Fou, violent.
Doi. — Deux.
Doloir. — Se plaindre. — Douleur, mal.
Dolouser. — Se plaindre.
Domeste. — Domestique, privé.
Dongie. — Contenue, renfermée.
Donnoier. — Dire des galanteries.
Donnoy. — Galanterie, amour.
Doubtable. — Redoutable.
Doule, se. — Il se plaint.
Dru. — Amant.
Druerie. — Amours, tendresse.
Duel. — Deuil.

E.

Éage. — Temps, vie, âge.
Ees. — Abeille.
Eist, il. — Il eut.
Embattre, s'. — Se jetter, se placer.
Emispaire. — Hémisphère.
Empeschal. — Empêchement.
En. — An.
Enchaucier. — Poursuivre.
Enchaut. — Tombé, déchu.
Enchey, il — Il arriva, il échut.
Encombrier. — Difficulté.
Encraissier. — Engraisser.
Encroissant. — Augmentant.
Encrouer. — Accrocher, placer, attacher.
Enfourmer. — Dresser, former.
Enfrun. — Maussade, coupable, mauvais.
Engien. — Esprit, génie, moyen, machine.
Engingneresse. — Femme de ressources.
Engingneus. — Inventif.
Engouler. — Avaler.
Engrès. — Entreprenant.
Enhorter. — Encourage, prêcher, séduire.
Ennortement. — Conseil.
Enqueurent, ils. — Ils encourent.
Ens. — Dans, dedans.
Ensement. — De même, en même temps.
Enserrer. — Enfermer.
Ensièvoient. — Suivoient.
Entecheure. — Tache.
Entechié. — Taché, souillé.
Entendue. — Intelligence, attention.
Entente. — Attention, désir.
Envaie. — Attaque, violence.
Envoiseure. — Légéreté, caprice, coquetterie.
Erbis. — Pâturage.

Ere, il. — Il est, il sera.
Erre. — Marche, course, route.
Errance. — Erreurs, hérésie.
Erratique. — Errant.
Ert, il. — Il est, il sera.
Esbanoier. — Folâtrer.
Escaloigne. — Échalotte.
Eschar. — Économie, simplicité.
Escharcement. — Frugalement.
Eschever. — Achever.
Escondire. — Réfuter, tromper.
Escoulourger. — Couler, glisser, aller.
Escourté. — Qui porte un vêtement court.
Esgaier. — Exécuter, égaier.
Esgaite. — Sentinelle.
Eslit. — De choix, supérieur.
Esmaier, esmoier. — Hâter, presser, agiter, inquiéter, émouvoir.
Esméré. — Pur.
Espartir. — Eclater, jaillir.
Espece. — Epaisse.
Esperitable. — Spirituel, divin.
Espesser. — Obscurcir.
Espie. — Espion.
Espirer. — Inspirer, souffler.
Espoentir. — Epouvanter.
Espondre. — Exposer, expliquer.
Essart. — Attaque, tort, élan, injure.
Essongne. — Excuse.
Essorber. — Absorber, anéantir.
Est. — P. 104, lisez *ert.*
Estable. — Stable, fixe.
Esteulx. — Été
Estous. — Brave, hardi.
Estriver. — Lutter.
Esvail. — Attention, désir.
Euré. — Bien, bienheureux.
Expondre. — Exposer, expliquer.

F.

Fabricerie. — Art du forgeron.
Faille. — Faute, erreur.
Faiture. — Forme.
Fallace. — Ruse.
Farsir. — Assaisonner, remplir d'épices ou de viandes séchées.
Faura, il. — Il manquera.
Fausist, il. — Il manqua, il finit.
Favele. — Fable, niaiserie.
Favine. — Faine.
Favrerie. — Art du forgeron.
Fel, felon. — Cruel, perfide, traître.
Felonnece. — Cruelle, perfide.
Felonnie. — Trahison.
Feri, feru. — Frappé.
Ferme. — Fermé, consolidé.
Fieux. — Fils.
Fillés. — Filets.
Fils. — Confiant.
Flestre. — Flétri, fané.
Flous. — Faible, flasque.
Foaylle, foille. — Feu, flamme, étincelle.
Fondement. — Fondation, édifice.
Fontenil. — Fontaine.
Forcennerie. — Violence, excès, folie.
Forment. — Fort, beaucoup.
Forclos. — Mis dehors.

Forsennerie. — Violence.
Forsoier. — Employer la force.
Forvoiable. — Trompeur.
Forvoier.—Sortir du bon chemin.
Frarin. — Maussade, laid.
Fronce. — Ride.
Fus. — Feu, bois.
Fussieme, nous.—Nous fussions.
Fust. — Bois.
Fy, je me. — Je me fie.

G.

Gaignable. — Productif, fertile.
Gaigneour. — Serviteur qui gagne la vie de son maître.
Gaitier, se. — Se garder.
Garra, te. — Te gardera.
Gaudine. — Bosquets, petit bois.
Gemme. — Pierre précieuse, perle.
Graindre. — Plus grand.
Grevance. — Vexation.
Grever. — Ennuyer, écraser.
Grommme. — Source.
Guerpir. — Se sauver.
Guier. — Guider.
Guignier. — Regarder.
Guille. — Tromperie.

H.

Hardement. — Hardiesse.
Harper. — Châtier.
Hebergeage, herbergage. — Asile, demeure.
Heue. — P. 62, lisez *heuré.* — Heureux.
Host. — Armée.
Hui. — Aujourd'hui.

I.

Iaue. — Eau.
Ierre, ierrent. — Est, sera, sont, seront.
Iert. — Il est, il sera.
Illuec. — Là.
Ingenieus. — Secret, mystère.
Ire. — Colère.
Isniauté. — Rapidité, légèreté.
Isnel. — Rapide, léger.
Issir. — Sortir, aller.
Ist, il s'en. — Il s'en va.
Istera. — Il sortira.
Istroit. — Il sortiroit.

J.

Joïr. — Plaisir, bonheur.
Jonchière. — Jonc, herbe.
Juise. — Guise, façon, manière.
Jus. — En bas.
Jusier. — Gesier, foie.
Jut, il. — Il coucha.

L.

Lais. — Laic.
Large. — Fertile.
Lay. — Laïc.
Lé. — Large.
Lecheour. — Débauché, vorace.
Lecherie. — Débauche.
Lectre. — Texte, manuscrit, original.
Lès. — Large, à côté. — *Lay*, chant.
Leust, *il.* — Il fut permis.
Lié. — Joyeux.
Lièrent, ils. — Ils levèrent.
Lierre. — Voleur.
Lignée. — Race.
Linage. — Famille.
Linceus. — Linge, lange.
Lober. — Moquer, frauder, voler.
Lois. — Lisez *lors* p. 14.
Loist, s'il me — S'il m'est permis.
Lores. — Lors, dans ce temps là.
Los. — Renom, nom, conseil.

M.

Maille. — Menue monnaie.
Main. — Maint, beaucoup.
Main. — Matin.
Maindre. — Moindre.
Mains. — Moins.
Maire. — Plus grand.
Malage. — Maladie.
Malehurté. — Malheur.
Maléis. — Maudit.
Manage. — Manoir, habitation.
Mangonneaux. — Machine de guerre.
Mannoient, ils. —Ils demeuraient.
Mansion. — Demeure.
Marière. — Mariage.
Marvir. — Maudire, mal mener.
Mas. — Mat, vaincu.
Matire. — Matière.
Maton. — Lait caillé, fromage.
Mauté. — Méchanceté.
Membrer. — Se souvenir.
Mençonnable. — Mensonger.
Mencroyable. — Non croyable.
Mendre. — Moindre, cadet, jeune.
Mentdienne. — Euménide.
Menre. — Moindre.
Merrien. — Bois à travailler.
Mès croiroit. —Lisez *mescroiroit*. ne croirait pas.
Mesaise. — Malaise, malheur.
Meschant. — Malheureux.
Mescheance. — Perte, malheur.
Meschéant.—Méchant, misérable.
Meschié. — Malheur, tort, faute.
Meschine. — Fillette.
Mescroire. — Ne pas croire.
Messon. — Moisson.
Mestroier. — Maitriser.
Mesure. — Modération.
Moe. — Révolte, murmure.
Moien. — Milieu, centre.
Moienner. — Mener au milieu, à moitié chemin.
Moieu. — Jaune de l'œuf, milieu.

Moncieux. — Masse, monceau.
Mond, *mont*. — Monde.
Montance. — Importance, total, valeur.
Morir. — Tuer.
Mort. — Mordu, tué.
Morté, *morteus*. — Mortel.
Mu. — Muet, stupide.
Muir. — Mugir, se plaindre.
Musar. — Amoureux, curieux.
Muser. — Perdre son temps.
Mol. — Faible, qui se trompe.
Moleste. — Vexation, tort.

N.

Naïs. — Natif, original, primitif.
Natoier. — Nettoier, laver.
Navie. — Navire.
Née. — Net.
Nef. — Vaisseau.
Neis, *nes*. — Même, pas même, ne les.
Niantés. — Inutilité, sottise.
Nice. — Crédule.
Niceté. — Simplicité, sottise.
Nient. — Nullement, néant.
No, *à* — A la nage.
Noable. — Navigable.
Noceoiement. — Mariage.
Noer. — Nager.
Noi. — Neige.
Noier. — Refuser.
Nommie. — Nom.
Noyent. — Néant.
Nublette. — Petit nuage.

O.

O. — Avec.
Occision. — Meurtre.
Oit, *el*. — Il eut, il avait.
Ombroier. — Se tenir à l'ombre.
Ondière. — Onde, flot, mer.
Or, *or endroit*. — Maintenant.
Oracle. — Oratoire.
Orine. — Origine, race.
Orront, *ils*. — Ils entendront.
Ot, *il*. — Il eut, il a, il entend.
Oultrage. — Excès, folie.
Oultreément. — Au de là.
Ouvrer. — Travailler.

P.

Paisse, *qu'il se*. — Qu'il se repaisse.
Palmoier. — Toucher, manier.
Palus. — Marais.
Pacreu. — Grandi.
Pareux. — Egaux, correspondants.
Parfaire. — Achever, compléter.
Parfont. — Profond, fond.
Parmanablement.—A perpétuité.
Parra, *il*. — Il paraîtra.
Parsonnier. — Qui partage.
Pelace, *pelette*. — Petite peau.
Pener. — Avoir du mal, souffrir.

Pensant. — Pesant.
Peour. — Pire.
Pere, il. — Il parait.
Périls. — Péri, mort.
Pesance. — Chagrin.
Piecement. — Piment, épices.
Piour. — Pire.
Pis. — Poitrine.
plaier. — Blesser, déchirer.
Planté. — Abondance.
Plantureuseté. — Fertilité.
Pot. — Peu.
Poindre. — Piquer, blesser.
Point. — Piqué, blessé.
Pointure. — Excitation.
Pois. — Poitrine, sein, peine, chagrin, oppression.
Poiser. — Chagriner, contrarier.
Pommeaux. —Ornement du sommet des toits ou des tentes.
Portable. — Mobile, supportable.
Portée, porteure. — Progéniture.
Pourpris. — Palais, rouge.
Preu. — Profit.
Prime, primes. — Premier, d'abord.
Primerain. — Premier.
Privéement. — En particulier.
Proisié. — Prisé, estimé.
Pute. — Prostituée.

Q.

Queillir. — Cueillir.
Queist, qu'il. — Qu'il demanda.
Quesisse, je ne. — Je ne demanderais.
Queurent, ils. — Ils courent.
Quevrechief. — Voile, mouchoir.
Quittement. — En liberté.
Quoi. — Tranquille, immobile.
Quointerie. — Propreté, recherche.
Quointier. — Poser, soigner, habiller.

R.

Raembre. — Racheter.
Raherdre, se. — Se rattacher.
Rains. — Branche.
Rassoté. — Abruti, ignorant.
Ravoier. — Ramener à bien.
Redarguer. — Rappeler, reprocher.
Recors, je m'en. — Je m'en souviens.
Refléchi. — Plié, rompu.
Refui. — Qui se sauve de rechef.
Regne. — Royaume, pays.
Remanois, vous. — Vous restiez.
Remès. — Resté.
Remesent, ils. — Ils restent.
Remest. — Il reste.
Remirer. — Regarder.
Rencour. — Rancune, violence.
Reongier. — Ronger.
Repairer. — Habiter.
Repessoit. — Rassasiait.
Repondre. — Reposer, cacher.
Repons. — Caché.
Requerre. — Chercher, délivrer.

Rescoux. — Recouvré, délivré.
Resoudre — Rejaillir, se relever.
Resoulte. — Réduite, réunie.
Respaissé. — Rassasié.
Respiter. — Retarder.
Respondre. — Cacher.
Respondu. — Caché.
Respostaille. — Cachette.
Resse. — Reste immobile.
Ressource. — Rappellée, élancée.
Retrait. — Retiré.
Reverser, se. — Se retourner.
Roberie. — Vol.
Roe. — Roue.
Roisiaux. — Filite.
Rollès. — Barrières, murs.
Ronseux. — Plein de ronces.
Ruy. — Ruisseau.

S.

Sacher. — Tirer, secouer.
Sainctuaire. — Objet sacré.
Salant. — Sautant.
Saletant. — Sautillant.
Saner. — Guérir.
Sangle. — Simple, unique.
Sara, il. — Il saura.
Sauvagine. — Bête sauvage, gibier.
Seignourir. — Dominer.
Selle. — Siège, case.
Semondre. — Exciter, imiter.
Sené. — Sensé.
Senelle. — Fruit de l'aubépine.
Seulent, ils. — Ils ont coutume.
Seus. — Seul.
Sieu. — Suivi.
Sieut. — Il suit.
Sieut. — Il a coutume.
Sièvoit. — Il suivoit.
Soi. — Soif.
Soier. — Scier.
Soiller. — Souiller.
Solas. — Consolation.
Solaus. — Soleil.
Souatinne. — Douce odeur.
Soubzonder. — Abonder.
Souefment. — Doucement.
Souffre, il se. — Il patiente.
Sougès. — Sujet.
Soulaus. — Soleil.
Souller. — Souiller.
Souloit. — Il avait coutume.
Sourcuidier. — Supposer.
Sourdre. — Jaillir.
Soussier. — Avoir du soucis.
Sueffre. — Souffrance, délai, mise de côté.
Suir. — Suivre.

T.

Talent. — Volonté, caprice.
Tasse. — Tas, monceau.
Tempreure. — Température moyenne.
Tenement. — Fief, terroir.
Tenrette. — Tendrette.
Tenrois, je. — Je tiendrais.
Tenser. — Tenir, défendre.

Tenue. — Mince.
Termine. — Temps, délai.
Terstre, p. 65, lisez *treste.* — Triste
Teu, *teus.* — Tel.
Tient, *d'elle ne leur.* — Cela leur appartient.
Tire à tire. — Un à un.
Tollant. — Otant.
Tolt. — Il enlève.
Tombe. — Mausolée.
Tost, *il.* — Il enlève.
Toudroit, *il.* — Il enleverait.
Toulloit, *il.* — Il enlevait.
Toult, *il.* — Il enlève.
Tourbler. — Troubler.
Tourmens. — Tempête.
Touse. — Fille.
Touste. — Vol.
Traire. — Tirer.
Trait. — Tiré, extrait.
Transmuer. — Changer.
Trempré. — Tempéré, moyen.
Trespensé. — Pensif.
Tricer. — Tricher.
Truage. — Tribut.

U.

Us. — Usage.

V.

Vaisseau. — Vase.
Vaist, *il.* — Il va.
Vallet. — Jeune homme.
Vassal. — Brave, chevalier.
Veez. — Voyez.
Ver. — Printemps.
Vergate. — Baguette, tige.
Vesteure. — Vêtement, couverture.
Viande. — Aliment.
Villenie. — Lâcheté.
Vis, *li est.* — Il lui semble.
Vis. — Visage, aspect.
Vitaille. — Nourriture.
Voist, *qu'il.* — Qu'il aille.
Voir, *voirre.* — Vérité, vrai.
Voulrent. — Ils voulurent.
Vouls. — Aspect, forme.
Vourrent. — Ils voulurent.
Voutoir. — Vautour.

Y.

Yert. — Il est, il sera.
Ylluec. — Là.
Yre. — Colère, violence.
Yvroin. — Ivrogne.

TABLE.

